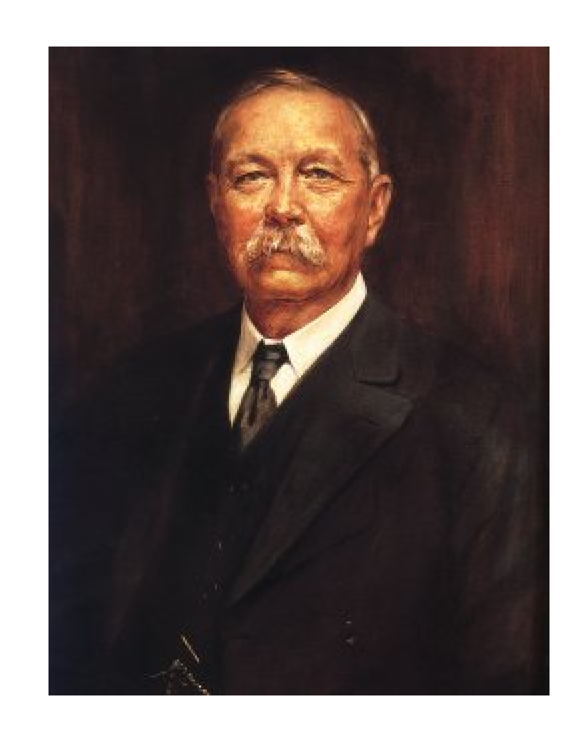
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Arthur Conan Doyle

MICAH CLARKE

Tome II
LE CAPITAINE MICAH CLARKE

(1911)

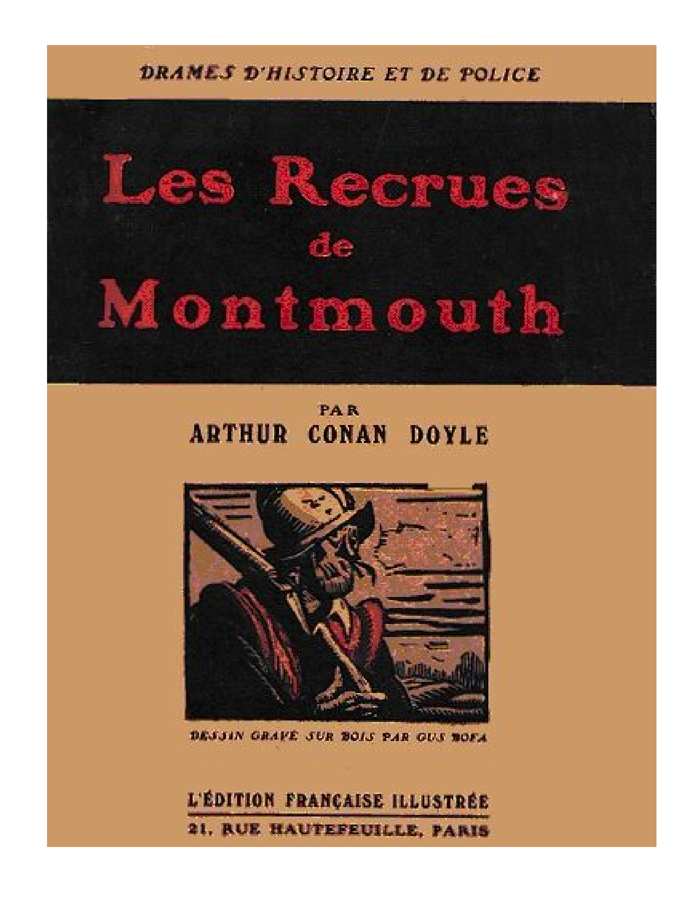


Table des matières

I – Notre arrivée à Taunton.

Les ombres empourprées de soir s'étendaient sur la campagne.

Le soleil s'était couché derrière les lointaines hauteurs de Quantock et de Brendon quand la colonne d'infanterie, que formaient nos rudes paysans, traversa de son pas lourd Curry Revel, Wrantage et Hendale.

De tous les cottages situés sur le bord de la route, de toutes les fermes aux tuiles rouges, les paysans sortaient en foule sur notre passage, portant des cruches pleines de lait ou de bière, échangeant des poignées de mains avec nos rustauds, les pressant d'accepter des vivres ou des boissons.

Dans les petits villages, jeunes et vieux accouraient en bourdonnant, pour nous saluer, et poussaient des cris prolongés et sonores en l'honneur du Roi Monmouth et de la Cause protestante.

Les gens, qui restaient à la maison, étaient presque tous des vieillards et des enfants, mais çà et là un jeune laboureur que l'hésitation ou quelques devoirs avaient retenu, était si enthousiasmé de notre air martial, des trophées visibles de notre victoire, qu'il s'emparait d'une arme et se joignait à nos rangs.

L'engagement avait diminué notre nombre, mais il avait produit un grand effet moral et fait de notre cohue de paysans une véritable troupe de soldats.

L'autorité de Saxon, les phrases braves et âpres où il distribuait l'éloge ou le blâme, avaient produit plus encore.

Les hommes se disposaient en un certain ordre et marchaient d'un pas alerte en corps compact.

Le vieux soldat et moi, nous chevauchions en tête de la colonne, Master Pettigrue cheminant toujours à pied entre nous.

Puis, venait la charrette chargée de nos morts.

Nous les emportions avec nous pour leur assurer une sépulture décente.

Ensuite marchaient une quarantaine d'hommes armés de faux et de faucilles, portant sur l'épaule leur arme primitive et précédant le chariot où se trouvaient nos blessés.

Après venait le gros de la troupe des paysans.

L'arrière-garde était composée de dix ou douze hommes sous les ordres de Lockarby et de Sir Gervas.

Ils montaient les chevaux capturés et portaient les cuirasses, les épées et les carabines des dragons.

Je remarquai que Saxon chevauchait la tête tournée en arrière et jetait de ce côté des regards inquiets, qu'il s'arrêtait près de toutes les saillies du terrain, pour s'assurer que nous n'avions personne sur nos talons pour nous poursuivre.

Ce fut seulement quand on eut parcouru bien des milles d'un trajet monotone, et quand le scintillement des lumières de Taunton put s'apercevoir au loin dans la vallée, vers laquelle

nous descendions, qu'il poussa un profond soupir de soulagement et déclara qu'il nous croyait hors de tout danger.

– Je ne suis pas enclin à m'effrayer pour peu de chose, fit-il remarquer, mais nous sommes embarrassés de blessés et de prisonniers, au point que Petrinus lui-même aurait été fort empêché de dire ce que nous aurions à faire, dans le cas où la cavalerie nous rattraperait. Maintenant, Maître Pettigrue, je puis fumer ma pipe tranquillement, sans dresser l'oreille au moindre grincement de roue, aux bâillements d'un villageois en gaîté.

– Alors même qu'on nous aurait poursuivis, dit le ministre d'un ton résolu, tant que la main du Seigneur nous servira de bouclier, pourquoi les craindrions nous ?

– Oui, oui, répondit Saxon impatienté, mais en certaines circonstances, c'est le diable qui a le dessus. Le peuple lui-même n'a-t-il pas été vaincu et emmené en captivité ? Qu'en pensez-vous, Clarke ?

– Un engagement pareil, c'est assez pour une journée, fis-je remarquer. Par ma foi, si au lieu de charger, ils avaient continué à faire feu de leurs carabines, il nous aurait fallu faire une sortie ou tomber sous les balles là où nous étions.

– C'est pour cette raison-là que j'ai interdit à nos hommes armés de mousquets de riposter, dit Saxon. Leur silence a fait croire à l'ennemi que nous n'avions à nous tous qu'un ou deux pistolets. Aussi notre feu a été d'autant plus terrifiant qu'il était plus inattendu. Je parierais que parmi eux il n'y a pas un homme qui ne comprenne qu'il a été attiré dans un piège. Remarquez comme ces coquins ont fait volte-face et pris la fuite, comme si cela faisait partie de leur exercice journalier.

– Les paysans ont reçu le choc comme des hommes, fis-je remarquer.

– Il n'y a rien de tel qu'une teinture de calvinisme, pour tenir bien raide une ligne de bataille, dit Saxon. Voyez le Suédois quand il est dans ses foyers. Où trouverez-vous un homme au cœur plus honnête, plus simple, plus dépourvu de toute qualité militaire, si ce n'est qu'il est capable d'ingurgiter plus de bière de bouleau que vous ne pourrez en payer. Et pourtant il suffit de le bourrer de quelques textes énergiques, familiers, de lui mettre une pique entre les mains, et de lui donner pour chef un Gustave, et il n'y a pas au monde d'infanterie capable de lui résister. D'autre part, j'ai vu de jeunes Turcs, sans éducation militaire, batailler en l'honneur du Koran avec autant d'entrain que l'ont fait les gaillards, qui nous suivent, en l'honneur de la Bible que Maître Pettigrue portait devant eux.

– J'espère, dit gravement le ministre, que par ces remarques vous n'avez pas l'intention d'établir une comparaison quelconque entre nos écritures sacrées et les compositions de l'imposteur Mahomet, non plus que d'inférer une analogie, entre la furie que le diable inspire aux incroyants Sarrasins, et le courage chrétien des fidèles qui luttent.

– En aucune façon, répondit Saxon en m'adressant un ricanement par dessus la tête du ministre, je me bornais à montrer combien le malin est habile à imiter les influences de l'Esprit.

– Ce n'est que trop vrai, Maître Saxon, dit le ministre avec tristesse. Parmi les débats et les discordes, il est bien difficile de discerner la vraie route. Mais je m'émerveille de ce que, au milieu des pièges et tentations qui assaillent la vie de soldat, vous vous soyez conservé pur de souillure, et le cœur toujours fidèle à la vraie foi.

– Cette force là ne me venait point de moi-même, dit Saxon d'un ton pieux.

– En vérité, en vérité, s'écria Maître Josué, des hommes comme vous sont bien nécessaires dans l’armée de Monmouth. Il s'en trouve plusieurs, à ce qu'on m’a dit, qui viennent de Hollande, du Brandebourg, de l'Écosse, et qui ont été formés à l'art de la guerre, mais ils ont si peu cure de la cause que nous soutenons, qu'ils jurent et sacrent de manière à épouvanter nos paysans et à attirer sur l'armée une condamnation d'en haut. Il en est d'autres qui tiennent fermement pour la vraie foi et qui ont été élevés parmi les justes, mais hélas ! ils n'ont aucune expérience du camp et de la campagne. Notre Divin Maître peut agir par le moyen de faibles instruments, mais il n'est pas moins certain que tel peux être choisi pour briller dans la chaire, et être malgré cela peu capable de se rendre utile dans une échauffourée comme celle que nous vîmes aujourd'hui. Pour ma part, je sais disposer un discours de façon à satisfaire mon troupeau, et que mes auditeurs soient fâchés de voir le sablier fini, mais je sens que ce talent ne servirait à bien peu de chose quand il s'agirait de dresser des barricades, ou d'employer les armes charnelles. C'est ainsi que cela se passe dans l'armée des fidèles : ceux qui ont les capacités pour commander sont mal vus du peuple, tandis que ceux dont le peuple écoute volontiers la parole sont peu entendus aux choses de la guerre. Maintenant nous avons vu en ce jour que vous êtes un homme de tête et d'action, et néanmoins de vie modeste et réservée, plein d'aspirations après la Parole, et de menaces contre Apollyon. En conséquence, je vous le répète, vous serez parmi eux un véritable Josué, ou bien un Samson, destiné à briser les colonnes jumelles du Prélatisme et du Papisme, de façon à ensevelir dans sa chute ce gouvernement corrompu.

Decimus Saxon s'en tint pour toute réponse à un de ces grognements qui passaient parmi ces fanatiques pour la manifestation d'une intense agitation, d'une émotion intérieure.

La physionomie était si austère, si pieuse, ses gestes si solennels.

Il répétait tant de fois sa grimace, levant les yeux, joignant les mains, et faisant tant d'autres simagrées qui caractérisaient le sectaire exalté, que je ne pus m'empêcher d'admirer la profondeur et la perfection de l'hypocrisie qui avait enveloppé si complètement sous son manteau sa nature rapace.

Un mouvement malicieux, que je ne pus maîtriser, me porta à lui rappeler qu'il y avait au moins un homme qui appréciait à leur valeur les apparences qu'il se donnait.

– Avez-vous raconté au digne ministre, dis-je, votre captivité parmi les Musulmans et la noble manière dont vous avez soutenu la foi catholique à Istamboul ?

– Non, s'écria notre compagnon, j'aurais bien du plaisir à entendre ce récit. Je m'émerveille de voir qu'un homme aussi fidèle, aussi inflexible que vous, ait été jamais mis en liberté par les impurs et sanguinaires sectateurs de Mahomet.

– Il n'est pas bien séant que je fasse ce récit, dit Saxon avec un grand sang-froid, en me jetant un regard de travers tout plein de venin. C'est à mes camarades de mauvaise fortune et non à moi à décrire ce que j'ai souffert pour la foi. Je suis à peu près certain, Maître Pettigrue, que vous auriez fait comme moi, si vous vous étiez trouvé là-bas… La ville de Taunton se déploie bien tranquillement devant nous, et il y a bien peu de lumière pour une heure aussi avancée, vu qu'il est près de dix heures. Il est clair que les troupes de Monmouth ne sont pas encore arrivées, sans cela nous aurions vu des indices de bivouacs dans la vallée ; car s'il fait assez chaud pour dormir en plein air, les hommes sont obligés de faire du feu pour préparer leur repas.

– L'armée aurait eu quelque peine à arriver aussi loin dit le ministre. Elle a, à ce qu'on m'a appris, été très retardée par le manque d'armes et le défaut de discipline. Songez aussi, que c'est le onze que s'effectua le débarquement de Monmouth à Lyme et nous ne sommes qu'à la nuit du quatorze. Il a fallu faire bien des choses dans ce temps.

– Quatre jours entiers ! grommela le vieux soldat. Et pourtant je n'attendais rien de mieux, vu le défaut de soldats éprouvés parmi eux, à ce qu'on me dit. Par mon épée ! Tilly ou Wallenstein n'auraient pas mis quatre jours pour aller de Lyme à Taunton, quand même toute la cavalerie du Roi Jacques aurait barré la route. Ce n'est pas ainsi, en lambinant, qu'on mène les grandes entreprises. On doit frapper fortement, brusquement. Mais, dites-moi, mon digne monsieur, car nous n'avons guère recueilli en route que des rumeurs et des suppositions, n'y a-t-il pas eu quelque sorte d'engagement à Bridport ?

– En effet, il y a eu un peu de sang versé dans cette localité. Ainsi que je l'ai appris, les deux premiers jours ont été employés à enrôler les fidèles, et à chercher des armes pour les en pourvoir. Vous avez raison de hocher la tête, car les heures étaient précieuses. À la fin, on parvint à mettre en un certain ordre environ cinq cents hommes, auxquels on fit longer la côte, sous le commandement de Lord Grey de Wark et de Wade, l'homme de loi. À Bridport, ils se trouvèrent en face de la milice rouge du Dorset et d'une partie des Habits jaunes de Portman. Si tout ce qu'on dit est vrai, on n'a pas lieu de se montrer bien fier de part ni d'autre. Grey et sa cavalerie ne cessèrent de tirer sur la bride que quand ils furent revenus se mettre en sûreté à Lyme. On dit cependant que leur fuite est plutôt imputable à la dureté de la bouche de leurs montures qu'au peu de cœur des cavaliers. Wade et ses fantassins tinrent tête bravement et eurent le dessus sur les troupes du Roi. On a beaucoup crié dans le camp contre Grey, mais Monmouth n'à guère les moyens de se mon-

trer sévère à l'égard du seul gentilhomme qui ait rejoint son drapeau.

– Peuh ! fit Saxon, d'un ton bourru, les gentilshommes n'abondaient pas dans l'armée de Cromwell, je crois, et pourtant elle a fait une bonne figure contre le Roi, qui avait autour de lui autant de Lords qu'il y a de baies dans un buisson. Si vous avez le peuple pour vous, à quoi bon rechercher ces beaux gentlemen à perruque, dont les blanches mains et les fines rapières rendent autant de services que des épingles à cheveux.

– Sur ma foi, dis-je, si tous les freluquets font aussi peu de cas de leur vie que notre ami Sir Gervas, je ne souhaiterais pas de meilleurs compagnons sur le champ de bataille.

– Et c'est la vérité, oui, s'écria avec conviction Maître Pettigrue. Et pourtant, comme Joseph, il porte un habit de bien des couleurs, et il a d'étranges façons de parler. Personne n'aurait pu combattre avec tant de bravoure, ni fait meilleure figure contre les ennemis d'Israël. Assurément ce jeune homme a du bon dans le cœur, et deviendra un séjour de la grâce et un vaisseau de l'Esprit, quoique pour le moment il soit empêtré dans le filet des folies mondaines et des vanités charnelles.

– Il faut l'espérer, dit dévotement Saxon. Mais avez-vous encore quelque chose à nous apprendre au sujet de la révolte, digne monsieur ?

– Très peu, si ce n'est que les paysans sont accourus en si grand nombre qu'il a fallu en renvoyer beaucoup, faute d'armes. Tous ceux qui paient la dîme dans le comté de Somerset vont à la recherche de cognes et de faux. Il n'y a pas un forgeron qui ne soit occupé dans sa forge du matin au soir, à faire des fers de pique. Il y a six mille hommes comme cela dans le camp, mais ils n'ont pas même un mousquet pour cinq. À ce qu'on m'a dit,

ils se sont mis en marche sur Axminster, où ils auront affaire au Duc d'Albemarle qui est parti d'Exeter avec quatre mille hommes des milices de Londres.

– Alors, quoique nous fassions, nous arriverons trop tard, m'écriai-je.

– Vous aurez assez de bataille avant que Monmouth échange son chapeau de cheval contre une couronne et sa roquelaure à dentelles contre la pourpre, dit Saxon. Si notre digne ami que voici est exactement renseigné, et qu'un engagement de cette sorte ait lieu, ce ne sera que le prologue de la pièce. Lorsque Churchill et Feversham arriveront avec les propres troupes du Roi, ce sera alors que Monmouth fera le grand saut, qui le portera sur le trône ou sur l'échafaud.

Pendant qu'avait lieu cette conversation, nous avions mis nos chevaux au pas pour descendre le sentier tortueux qui longe la pente Est de Taunton Deane.

Depuis quelque temps, nous avions pu voir dans la vallée au-dessous de nous les lumières de la ville de Taunton, et la longue bande d'argent de la rivière la Tone.

La lune, brillant de tout son éclat dans un ciel sans nuages, répandait un doux et paisible rayonnement sur la plus belle et la plus riche des vallées anglaises.

De magnifiques résidences seigneuriales, des tours crénelées, des groupes de cottages bien abrités sous leurs toits de chaume, les vastes et silencieuses étendues des champs de blé, de sombres bosquets, à travers lesquels brillaient les fenêtres éclairées des maisons qui peuplaient leurs profondeurs, tout cela se développait autour de nous, ainsi que les paysages indéfinis, muets, qui se déploient devant nous en nos rêves.

Il y avait dans ce tableau tant de calme, tant de beauté, que nous arrêtâmes nos chevaux à un coude que faisait le sentier, que les paysans las, les pieds meurtris, firent halte, que les blessés eux-mêmes se soulevèrent dans la charrette, pour réjouir leurs yeux par un regard jeté sur cette terre promise.

Tout à coup, du silence, monta une voix forte, fervente, qui s'adressait à la Source de Vie pour lui demander de garder et préserver ce qu'elle avait créé.

C'était Maître Josué Pettigrue, qui, à genoux, implorait à la fois des lumières pour l'avenir, et exprimait sa reconnaissance de ce que son troupeau était sorti sain et sauf des dangers rencontrés sur son chemin.

Je voudrais, mes enfants, posséder un de ces cristaux magiques dont vous parlent les livres, afin de pouvoir vous y montrer cette scène : les noires silhouettes des cavaliers, l'attitude grave, sérieuse des paysans, les uns agenouillés pour prier, les autres s'appuyant sur leurs armes grossières, l'expression à la fois soumise et narquoise des dragons prisonniers, la rangée de figures pâles, contractées par la souffrance, qui regardaient par-dessus le bord de la charrette, le chœur de gémissements, de cris, de phrases entrecoupées qui interrompait parfois la parole ferme et égale du pasteur.

Si seulement j'étais capable de peindre une pareille scène avec le pinceau d'un Verrio ou d'un Laguerre, je n'aurais pas besoin de la décrire en ce langage décousu et faible.

Maître Pettigrue avait terminé son discours d'actions de grâce, et allait se relever quand le tintement musical d'une cloche nous arriva de la ville endormie à nos pieds.

Pendant une ou deux minutes, ce son s'éleva tour à tour fort et faible, en sa douce et claire vibration.

Il fut suivi d'un second coup d'un son plus grave, plus âpre, et d'un troisième, et l'air finit par s’emplir d’un joyeux carillon.

En même temps, on entendit une rumeur de cris, d'applaudissements, qui s’enfla, s'étendit et devint un grondement puissant.

Des lumières étincelèrent aux fenêtres.

Des tambours battirent.

Toute la ville fut en mouvement.

Ces manifestations soudaines de réjouissance, suivant d'aussi près la prière du ministre, furent regardées comme un heureux présage par les superstitieux paysans, qui poussèrent un cri de joie et, se remettant en marche, furent bientôt arrivés aux confins de la ville.

Les sentiers et la chaussée étaient noirs d'une foule formée par la population de la ville, hommes, femmes, enfants.

Beaucoup d'entre eux portaient des torches et des lanternes, et cette masse serrée allait dans une même direction.

Nous les suivîmes, et nous nous trouvâmes sur la place du marché, où des groupes de jeunes apprentis entassaient des fagots, pour un feu de joie, tandis que d'autres mettaient en perce deux où trois grands tonneaux d'ale.

Ce qui donnait lieu à cette subite explosion de joie, c'était la nouvelle toute fraîche que la milice d'Albemarle avait déserté en partie, et que le reste avait été battu, ce matin là, à Axminster.

Lorsqu'on apprit le succès de notre propre engagement, la joie populaire devient plus tumultueuse que jamais.

On se précipita au milieu de nous, on nous combla de bénédictions, en cet étrange dialecte de l'ouest, à la prononciation épaisse.

On embrassait nos chevaux autant que nous.

Des préparatifs furent bientôt faits pour accueillir nos compagnons fatigués.

Un long édifice vide, qui servait de magasin pour les laines, fut garni d'une épaisse couche de paille et mis à leur disposition.

On y plaça un grand baquet rempli d'ale, et une abondante provision de viandes froides et de pain de froment.

De notre côté, nous descendîmes par la rue de l'Est, à travers les cris et les poignées de main de la foule, pour nous rendre à l'hôtellerie du *Blanc-Cerf*, où, après un repas hâtif, nous fûmes fort heureux de nous mettre au lit.

Mais à une heure avancée de la nuit, notre sommeil fut interrompu par les réjouissances de la foule qui, après avoir brulé en effigie Lord Sunderland et Grégoire Alford, Maire de Lyme, s'attarda à chanter des chansons du pays de l'Ouest et des hymnes puritains jusqu'aux premières heures du matin.

II – Le rassemblement sur la place du Marché.

La belle ville où nous nous trouvions alors, était le véritable centre de la rébellion, bien que Monmouth n'y fût pas encore arrivé. C'était une localité florissante, faisant un grand commerce de laine et de draps à côtes, qui donnait du travail à près de sept mille habitants.

Ainsi elle occupait un rang élevé parmi les cités anglaises, et n'avait au-dessus d'elle que Bristol, Norwich, Bath, Exeter, York, Worcester, entre les villes de province.

Taunton avait été longtemps fameux non seulement par ses ressources et par l'initiative de ses habitants, mais encore par la beauté et la bonne culture du pays qui s'étendait autour d'elle et produisait une vaillante race de fermiers.

Depuis un temps immémorial, la ville avait été un centre de ralliement pour le parti de la liberté, et pendant bien des années elle avait penché pour la République en politique et pour le puritanisme en matière de religion.

Aucune localité du Royaume n'avait combattu avec plus de bravoure pour le Parlement, et bien qu'elle eût été deux fois assiégée par Goring, les bourgeois, sous les ordres du courageux Robert Blake, avait lutté si désespérément que chaque fois les Royalistes avaient été obligés de se retirer déconfits.

Pendant le second siège, la garnison avait été réduite à se nourrir de la chair des chiens et des chevaux, mais pas un mot relatif à une reddition n'était sorti de sa bouche, non plus que de celle de l'héroïque commandant.

C'était ce même Blake sous lequel le vieux marin Salomon Sprent avait combattu contre les Hollandais.

Après la Restauration, le Conseil Privé, pour faire voir qu'il se souvenait du rôle joué par la glorieuse ville du comté de Somerset, avait ordonné, par une mesure toute spéciale, la démolition des remparts qui entouraient la cité vierge.

Aussi, au temps dont je parle, il ne restait de l'enceinte de murs épais, si bravement défendue par la dernière génération de citadins, que quelques misérables amas de débris.

Toutefois il restait encore bien des souvenirs de ces temps orageux.

Les maisons du pourtour portaient encore les cicatrices et les lézardes produites par les bombes et les grenades des cavaliers.

D'ailleurs, la ville entière avait une farouche et martiale apparence.

On eût dit un vétéran parmi les cités qui avaient combattu au temps jadis.

Elle ne redoutait point de voir encore une fois l'éclair des canons et d'entendre le sifflement aigu des projectiles.

Le Conseil de Charles pouvait détruire les remparts que ses soldats avaient été incapables de prendre, mais nul édit royal n'avait le pouvoir d'en finir avec le caractère résolu et les opinions avancées des bourgeois.

Bon nombre d'entre eux, nés et grandis dans le fracas de la guerre civile, avaient subi dès leur enfance l'action incendiaire des récits de la guerre de jadis, et des souvenirs du grand assaut où les mangeurs d'enfants de Lumley furent précipités en bas de la brèche par les bras vigoureux de leurs pères.

Ainsi furent entretenues dans Taunton des dispositions plus énergiques, un caractère plus guerrier qu'en toute autre ville provinciale d'Angleterre.

Cette flamme fut attisée par l'action infatigable d'une troupe d'élite de prédicants non conformistes, parmi lesquels le plus en vue était Joseph Alleine.

On n'eût pu mieux choisir comme foyer d'une révolte, car aucune cité n'attachait plus de prix aux libertés et à la croyance qui étaient menacées.

Une forte troupe de bourgeois était déjà partie pour rejoindre l'armée rebelle, mais beaucoup étaient restés à la ville pour la défendre.

Ceux-ci furent renforcés par des bandes de paysans, comme celle à laquelle nous nous étions nous-mêmes attachés.

Elles étaient accourues en masse des environs, et maintenant elles partageaient leur temps entre les discours de leurs prédicateurs favoris, et l'exercice qui consistait à s'aligner et à manier leurs armes.

Dans les cours, les rues, les places du marché, on apprenait la marche, la manœuvre, le soir, le matin, à midi.

Lorsque nous sortîmes à cheval après le déjeuner, toute la ville retentissait des cris de commandement et du fracas des armes.

Nos amis d'hier se rendaient sur la place du marché au moment où nous y arrivâmes, et ils nous eurent à peine vus qu'ils ôtèrent leurs chapeaux et nous accueillirent par des acclamations nourries, et ils ne consentirent à se taire que quand nous les eûmes rejoints au petit trot pour prendre notre place à leur tête.

– Ils ont juré qu'aucun autre ne serait leur chef, dit le ministre, debout près de l'étrier de Saxon.

– Je ne pouvais pas souhaiter de plus solides gaillards à conduire, dit-il.

– Qu'ils se déploient en double ligne, en avant de l'hôtel de ville ! Comme cela ! c'est cela !

– Rangez-vous bien, la ligne d'arrière ! dit-il en se plaçant à cheval vis-à-vis d'eux. Maintenant mettez-vous pour prendre position, le flanc gauche immobile, pour servir de pivot à l'autre ! C'est cela : voilà une ligne aussi rigide, aussi droite qu'une épée sortant des mains d'Andrea Ferrare… Je t'en prie, l'ami, ne tiens pas ta pique comme si c'était une houe, quoique j'espère que tu feras de bonne besogne avec elle pour émonder la vigne du Seigneur… Et vous, monsieur, il faut porter votre mousqueton sur l'épaule au lieu de le tenir sous le bras comme un dandy tient sa canne. Jamais malheureux soldat se vit-il obligé de mettre en ordre une équipe aussi panachée ! Mon bon ami le Flamand lui-même ne servirait pas à grand-chose, ici, non plus que Petrinus qui, dans son traité *De re militari*, ne donne nulles indications sur la façon de faire faire l'exercice à un homme dont l'arme est une faucille ou une faux.

– Épaulez faux ! Portez faux ! Présentez faux ! dit tout bas Ruben à l'oreille de Sir Gervas.

Et tous deux éclatèrent de rire sans se préoccuper des froncements de sourcils de Saxon voûté.

– Partageons-les, dit-il, en trois compagnies de quatre-vingts hommes.

– Non, un instant... Combien avez-vous d'hommes armés de mousquets ? Cinquante-cinq. Qu'ils sortent des rangs ! Ils formeront la première ligne ou compagnie. Sir Gervas Jérôme, vous avez sans doute commandé la milice de votre comté, et vous savez quelque chose sur l'exercice à feu. Si je suis le chef de cette troupe, je vous nomme capitaine de cette compagnie. Elle formera la première dans la bataille, et c'est une position qui ne vous déplaira pas, je le sais.

– Pardieu, il faudra qu'ils se poudrent la tête, dit Sir Gervas d'un ton décidé.

– Vous aurez à pourvoir à tout leur arrangement, répondit Saxon. Que la première compagnie s'avance de six pas sur le pont ! C'est cela !... Maintenant que les hommes armés de piques se présentent ! Quatre-vingt sept ! une compagnie bonne pour le service. Lockarby, chargez-vous de ces hommes, et n'oubliez pas ceci : les guerres d'Allemagne l'ont démontré. La meilleure cavalerie est aussi impuissante contre des piquiers bien fermes que les vagues contre un rocher. Vous serez le capitaine de la seconde compagnie. Allez vous placer à sa tête.

– Par ma foi, s'ils ne savent pas mieux se battre que leur capitaine ne sait se tenir à cheval, dit à demi-voix Ruben, ce sera

une fâcheuse affaire. J'espère qu'ils seront plus solides sur le champ de bataille que je ne le suis en selle.

– Quant à la troisième compagnie des hommes armés de faux, je la confie à vos soins, capitaine Micah Clarke, reprit Saxon. Le bon Maître Josué Pettigrue sera notre aumônier militaire. Sa voix et sa présence ne seront-elles pas pour nous comme la manne dans le désert, comme des sources d'eau dans les lieux arides. Quant aux sous-officiers, je vois que vous les avez déjà choisis. Vos capitaines auront le droit d'ajouter à ce nombre, ceux qui frappent avec sang-froid et ne font pas de quartier. Maintenant j'ai encore une chose à vous dire. Je parle de façon à ce que tout le monde m'entende, et que dans la suite personne ne se plaigne de ce qu'on ne lui a pas fait connaître clairement les règles de son service. Ainsi donc, je vous avertis que quand le clairon sonnera l'appel du soir, qu'on aura déposé le casque et la pique, je suis comme vous, et vous comme moi, les uns et les autres, des ouvriers dans le même champ, et nous buvons aux mêmes sources de vie. Ainsi donc je prierai avec vous, je prêcherai avec vous, je vous donnerai des éclaircissements, je ferai tout ce qui peut convenir à un frère de pèlerinage sur la route fatigante. Mais écoutez bien, amis, quand nous sommes sous les armes, et qu'il y a de bonne besogne à faire, en marche, ou sur le champ de bataille, ou à la revue, que votre tenue soit régulière, militaire, scrupuleuse. Soyez vifs à entendre, alertes à obéir, car je ne veux pas de flemmards, ni de traînards, et s'il s'en trouvait, je leur ferais sentir le poids de ma main. Oui, j'irai même jusqu'à les supprimer. Je vous le déclare, il n'y aura point de pitié pour des gens de cette sorte.

Sur ces mots il s'arrêta, promena ses regards sur sa troupe d'un air sévère, ses paupières très baissées sur ses yeux brillants et mobiles.

– Si donc, reprit-il, un homme se trouvait parmi vous qui redoute de se soumettre à une discipline rigoureuse, qu'il sorte

des rangs, et qu'il se mette en quête d'un chef plus indulgent car je vous le dis, tant que je commanderai ce corps, le régiment d'infanterie de Wiltshire, qui a pour chef Saxon, sera digne de faire ses preuves en cette cause sainte et si propre à élever les âmes.

Le colonel se tut et resta immobile sur sa jument.

Les paysans, formés en longue ligne levèrent les yeux, les uns d'un air balourd, les autres d'un air d'admiration, certains avec une expression de crainte devant ses traits sévères, osseux, et son regard plein de menaces.

Mais personne ne bougea.

Il reprit :

– L'honorable Maître Timewell, Maire de cette belle ville de Taunton, laquelle a été une tour de force pour les fidèles pendant ces longues années pleines d'épreuves pour l'esprit, se dispose à nous passer en revue, quand les autres corps se seront réunis. Ainsi donc, capitaines, à vos commandements… Là, les mousquetaires ! Formez les rangs, avec trois pas d'intervalle entre chaque ligne. Faucheurs, prenez place sur la gauche ; que les sous-officiers se postent sur les flancs et en arrière. Comme cela ! Voilà qui est bien manœuvré pour un premier essai, quoiqu'un bon adjudant avec sa trique, à la façon impériale, puisse trouver encore ici pas mal de besogne.

Pendant que nous étions occupés ainsi à nous organiser d'une manière rapide et sérieuse un régiment, d'autres corps de paysans, plus ou moins disciplinés, s'étaient rendus sur la Place du Marché et y avaient pris position.

Ceux de notre droite étaient venus de Frome et de Radstock, dans le nord du comté de Somerset.

C'était une simple cohue dont les armes consistaient en fléaux, maillets, et autres outils de ce genre, et sans autres signes de ralliement que des branches vertes fixées dans les rubans de leurs chapeaux.

Le corps, qui se trouvait à notre gauche, portait un drapeau indiquant qu'il se composait d'hommes du comté de Dorset.

Ils étaient moins nombreux, mais mieux équipés, car leur premier rang tout entier était comme le nôtre, armé de mousquets.

Pendant ce temps, les bons bourgeois de Taunton, leurs femmes et leurs filles, s'étaient groupés sur les balcons et aux fenêtres qui avaient vue sur la place du Marché, et d'où ils pouvaient assister au défilé.

Ces graves bourgeois, aux barbes taillées en carré, aux vêtements de drap, avec leurs imposantes moitiés en velours et taffetas à triple poil, regardaient du haut de leurs observatoires, tandis que çà et là s'entrevoyait sous la coiffe puritaine une jolie figure timide et très propre à confirmer la renommée de Taunton, ville aussi célèbre par la beauté de ses femmes que pour les prouesses de ses hommes.

Les côtés de la place étaient occupés par la masse compacte des gens du peuple, vieux tisseurs de laine à la barbe blanche, matrones aux faces revêches, villageoises avec leurs châles posés sur la tête, essaims d'enfants, qui de leurs voix aiguës acclamaient le Roi Monmouth et la succession protestante.

– Sur ma foi, dit Sir Gervas, en faisant reculer son cheval jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la même ligne que moi, nos amis aux bottes carrées ne devraient pas être si pressés d'aller au ciel, alors qu'ils ont parmi eux, sur terre, des anges en si grand nombre. Par le Corps Dieu ! ne sont-elles pas belles ! Et à elles toutes, elles n'ont pas une mouche, pas un diamant, et pourtant que ne donneraient pas vos belles fanées du Mail ou de la Piazza pour avoir leur innocence et leur fraîcheur ?

– Je vous en prie, au nom du ciel, ne leur envoyez pas de ces sourires et de ces saluts, dis-je. Ces politesses sont de mise à Londres, mais elles seraient entendues de travers parmi ces simples villageoises au Somerset et leurs parents, gens à la tête chaude, et qui frappent dur.

J'avais à peine dit ces mots que la porte à deux vantaux de l'Hôtel de Ville s'ouvrit, et que le cortège des pères de la cité apparut sur la place du marché.

Deux trompettes en justaucorps *ini-parti* les précédaient, en sonnant une fanfare sur leurs instruments.

Derrière eux venaient les aldermen et les conseillers, graves et vénérables vieillards, drapés dans des robes de soie noire à traîne, aux collets et aux bords formés de coûteuses fourrures.

Après eux s'avançait un petit homme rougeaud, bedonnant, qui tenait à la main la verge, insigne de son office.

C'était le secrétaire de la ville.

Le défilé des dignitaires se terminait par la haute et imposante personne de Stephen Timewell, Maire de Taunton.

Il y avait dans l'extérieur de ce magistrat bien des choses faites pour attirer l'attention, car tous les traits qui caractérisaient le parti puritain, auquel il appartenait, se personnifiaient et s'exagéraient en lui.

Il était d'une taille très haute, extrêmement maigre, avec un air fatigué, des paupières lourdes, qui trahissaient les jeûnes et les veilles.

Les épaules courbées, la tête penchée sur la poitrine marquaient les effets de l'âge, mais ses yeux brillants, d'un gris d'acier, l'animation qui se remarquait dans les traits de sa figure pleine de vivacité, prouvaient à quelle hauteur l'enthousiasme religieux pouvait s'élever au-dessus de la faiblesse corporelle.

Une barbe pointue, en désordre, tombait à mi-chemin de sa ceinture.

Ses longs cheveux, blancs comme la neige, s'échappaient en voltigeant de dessous une calotte de velours.

Cette calotte était fortement tendue sur le crâne de façon à faire saillir les oreilles dans une position forcée, de chaque côté, coutume qui a valu à son parti l'épithète de « dresse-l'oreille » qui lui fut si souvent appliquée par ses adversaires.

Son costume était d'une simplicité étudiée, de couleur sombre.

Il se composait de son manteau noir, de culottes en velours foncé, de bas de soie, avec des nœuds de velours aux souliers à la place des boucles alors en usage.

Une grosse chaîne d'or, qu'il portait au cou, était la marque de son office.

En avant de lui marchait à pas comptés le gros secrétaire de la ville, au gilet rouge, une main sur la hanche, l'autre étendue pour brandir la verge qui lui servait d'insigne.

Il jetait des regards solennels à droite et à gauche, s'inclinait de temps en temps comme s'il s'attribuait les applaudissements.

Ce petit homme avait attaché à sa ceinture un énorme sabre qui résonnait sur ses pas avec un bruit de ferraille sur le pavé formé de galets, et qui de temps en temps se mettait entre ses jambes.

Alors l'homme l'enjambait d'un air brave et reprenait sa marche sans rien perdre de sa dignité.

Trouvant à la fin ces interruptions trop fréquentes, il abaissa la poignée de son sabre de manière à en élever la pointe, et il continua à marcher avec l'air d'un coq bantam dont la queue aurait été réduite à une seule plume.

Lorsque le Maire eut passé en avant et en arrière des différents corps et les eut inspectés avec une minutie et une attention bien propres à prouver que l'âge n'avait point émoussé ses qualités militaires, il fit demi-tour dans l'intention évidente de nous parler.

Aussitôt son secrétaire s'élança devant lui, agitant les bras, et criant à tue-tête :

– Silence, bonnes gens ! Silence pour le très honorable Maire de Taunton ! Silence pour le digne Maître Stephen Timewell.

Et au milieu de ses gestes et de ses cris, il s'empêtra encore une fois dans son arme démesurée, et alla s'étaler à quatre pattes dans le ruisseau.

– Silence, vous même, Maître Tetheridge, dit d'un ton sévère le magistrat suprême, si l'on vous rognait votre épée et votre langue, ce serait aussi avantageux pour vous que pour nous. Ne saurais-je dire quelques mots opportuns à ces braves gens sans que vous veniez m'interrompre par vos aboiements discordants ?

L'encombrant personnage se ramassa et s'esquiva derrière le groupe des conseillers, pendant que le Maire gravissait avec lenteur les degrés de la croix du marché.

De là, il nous parla d'une voix haute, perçante, qui prenait plus d'ampleur à chaque mot, si bien qu'elle s'entendait jusque dans les coins les plus éloignés de la place.

– Amis dans la foi, dit-il, je rends grâce au Seigneur d'avoir été épargné dans ma vieillesse pour être présent à cette pieuse réunion. Car nous, gens de Taunton, nous avons toujours entretenu vivante parmi nous la flamme du Covenant, parfois peut-être obscurcie par les courtisans des circonstances, mais restée toujours allumée dans les cœurs de notre peuple. Toutefois il régnait autour de nous des ténèbres pires que celles de l'Égypte, alors que Papisme et Prélatisme, Arminianisme et Érastianisme faisaient rage et se donnaient libre cours sans rencontrer d'obstacle ni de répression. Mais que vois-je maintenant ? Vois-je les fidèles se retirer tremblants en leurs cachettes, et dressant l'oreille pour percevoir le bruit des fers des chevaux de leurs oppresseurs ? Vois-je une génération docile aux maîtres du jour, avec le mensonge aux lèvres, et la vérité ensevelie au fond de son cœur ? Non, je vois devant moi des hommes pieux, qui viennent non seulement de cette belle cité, mais encore de tout le pays à la ronde, et des comtés de Dorset, et de Wilts, certains

même, à ce qu'on me dit, du Hampshire, tous disposés, empressés à besogner vigoureusement pour la cause du Seigneur. Et quand je vois ces hommes fidèles, et quand je pense que chacune des grosses pièces de monnaie qu'ils ont dans leurs caisses est prête à les soutenir, et quand je sais que ceux qui, dans le pays, ont survécu aux persécutions, rivalisent de prières pour nous, j'entends une voix intérieure qui me dit que nous abattrons les idoles de Dagon et que nous bâtirons dans cette Angleterre, notre pays, un temple de la vraie religion tel que ni Papisme, ni Prélatisme, ni idolâtrie, ni aucune autre invention du Mauvais ne prévaudra jamais contre lui.

Un sourd murmure d'approbation que rien ne pouvait contenir, monta des rangs compacts de l'infanterie insurgée, en même temps que les armes ou mousquetons retombaient sur le pavé avec un bruit sonore.

Saxon tourna à demi sa figure farouche, en levant la main d'un signe d'impatience.

Le grondement rauque s'éteignit parmi nos hommes, pendant que nos compagnons de droite et de gauche, moins disciplinés, continuaient à agiter leurs branches vertes et à faire sonner leurs armes.

Les gens de Taunton restaient immobiles, résolus, silencieux, mais leurs traits contractés, leurs sourcils froncés prouvaient que l'éloquence de leur concitoyen avait remué jusqu'en ses profondeurs l'esprit fanatique qui les distinguait.

– J'ai en main, reprit le Maire, en tirant de sa poitrine un papier roulé, la proclamation dont notre royal chef s'est fait précéder. En sa grande bonté, en son abnégation, il a, dans le premier appel daté de Lyme, fait savoir qu'il laisserait le choix d'un monarque aux Communes d'Angleterre, mais ayant appris que

ses ennemis faisaient de cette déclaration l'usage le plus scandaleux, le plus vil, et assuraient qu'il avait trop peu de confiance en sa propre cause pour surprendre publiquement le titre qui lui était dû, il a décidé de mettre fin à ces mauvais propos.

« Sachez donc que par la présente il est proclamé que James, Duc de Monmouth, est désormais le Roi légitime d'Angleterre, que Jacques Stuart, le papiste et le fratricide, est un scélérat usurpateur, qu'il est promis cinq mille guinées à quiconque le livrera mort ou vif, et que l'assemblée siégeant actuellement à Westminster et se donnant le nom de Communes d'Angleterre est une assemblée illégale, que ses actes sont nuls et non avenus devant la loi. Dieu bénisse le Roi Monmouth et la Religion protestante ! »

Les trompettes sonnèrent une fanfare, et le peuple applaudit, mais le Maire, levant ses mains maigres et blanches pour réclamer le silence, reprit :

– Il est arrivé ce matin un message du Roi. Il envoie son salut à ses fidèles sujets protestants, et ayant fait halte à Axminster, pour se reposer après sa victoire, il se mettra bientôt en marche, et sera parmi vous dans deux jours au plus tard.

« Vous serez peinés d'apprendre que le bon Alderman Rider a péri, frappé au plus fort de la mêlée. Il est mort en homme et en chrétien, léguant toute sa fortune en ce monde, ainsi que sa fabrique de draps et ses biens immeubles, pour la continuation de la guerre.

« Parmi les autres morts, il n'y en a pas plus de dix qui soient de Taunton. Deux vaillants jeunes pères ont été moissonnés, Ohosés et Ephraïm Hollis, dont la pauvre mère…

– Ne vous désolez pas à mon sujet, bon Maître Timewell, cria une voix de femme dans la foule. J'ai trois autres fils, aussi solides, que j'offre tous pour la même querelle.

– Vous êtes une digne femme, *Mistress* Hollis, répondit le Maire, et vos enfants ne seront point perdus pour vous. Le nom suivant sur ma liste est celui de Jessé Tréfail, puis viennent Joseph Millar et Aminadab Holt…

Un mousquetaire, homme d'un certain âge, se trouvant dans là première ligne de l'infanterie Taunton, enfonça son chapeau sur ses yeux, et cria d'une voix forte et ferme :

– Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté. Béni soit le nom du Seigneur !

– C'est votre fils unique, Maître Holt, dit le Maire, mais le Seigneur a aussi sacrifié son Fils unique pour que vous et moi nous puissions boire aux eaux de la vie éternelle… Puis viennent Route-de-lumière-Régan, James Fletcher, Salut-Smith et Robert Jolinstone.

Le vieux Puritain roula ses papiers d'un air grave, et après être resté quelques instants les mains croisées sur sa poitrine, en une silencieuse prière, il descendit de la croix du marché, et s'éloigna suivi des aldermen et des conseillers.

La foule commença de même à se disperser, d'une façon posée et sans désordre.

Les figures étaient solennelles, sérieuses, les yeux baissés.

Toutefois un grand nombre de paysans, plus curieux ou moins dévots que les citadins, se groupèrent autour de notre régiment, pour voir ceux qui avaient battu les dragons.

– Vois-tu l'homme qui a une tête de gerfaut ? s'écria l'un, en désignant Saxon. C'est lui qui a abattu hier ce Philistin d'officier, et qui a mené les fidèles à la victoire.

– Remarquez-vous cet autre, s'écria une vieille dame, celui qui a la figure blanche, et qui est habillé comme un prince ? C'est un noble, qui est venu de Londres pour rendre témoignage en faveur de la foi protestante. C'est un bien pieux gentleman, oh, oui, et s'il était resté dans la cité coupable, on lui aurait coupé la tête, comme on a fait au bon Lord Russell, ou on l'aurait enchaîné avec le digne monsieur Baxter.

– Par la Vierge Marie, compère, criait un autre, l'homme de grande taille au cheval gris, voilà mon soldat à moi. Il a les joues aussi lisses qu'une demoiselle, et des membres comme Goliath de Gath. Je vous parie qu'il serait capable d'emporter ce vieux compère de Jones en travers de sa selle aussi aisément que Towser enlève une donzelle. Mais voici ce bon monsieur Tetheridge, le secrétaire : il est bien occupé, et c'est un homme qui n'épargne ni le temps ni la peine pour la Grande Cause.

– Place, bonnes gens, place ! criait le petit secrétaire affairé, l'air autoritaire. N'entravez pas les hauts employés de la corporation dans l'accomplissement de leurs fonctions. Vous ne devez pas non plus encombrer les abords des combattants, vu que par là vous les empêchez de se déployer et de s'étendre en ligne, ainsi que le demandent actuellement plusieurs chefs importants. Je vous prie, quel est donc celui qui commande cette cohorte, ou plutôt cette légion, vu que vous avez le concours de cavalerie auxiliaire ?

– C'est un régiment, monsieur, dit Saxon d'un air bourru, le régiment du colonel Saxon, infanterie du Comté de Wilts, que j'ai l'honneur de commander.

– Je demande pardon à monsieur le colonel, s'écria le secrétaire, d'un air inquiet, en s'écartant du soldat à figure bronzée. J'ai entendu parler de monsieur le colonel et de ses exploits dans les guerres d'Allemagne. Moi-même, j'ai porté la pique dans ma jeunesse, et j'ai brisé une ou deux têtes, oui, et même aussi un ou deux cœurs, au temps où je portais justaucorps et bandoulière.

– Faites connaître votre message, dit brièvement le colonel.

– C'est de la part de son Excellence monsieur le Maire. Il s'adresse à vous-même, et à vos capitaines, qui sans doute sont ces cavaliers de haute stature que je vois à mes côtés. Beaux gaillards, sur ma foi, mais vous et moi, colonel, nous savons bien qu'un petit tour d'escrime peut mettre le plus petit d'entre nous au même niveau que le plus fendant. Oui, je vous le garantis, vous et moi qui sommes des soldats, nous pourrions, étant mis dos à dos, tenir tête à ces trois galants.

– Parlez, mon garçon, gronda Saxon, en étendant un long bras musculeux et saisissant par le revers de son habit le bavard secrétaire, et le secouant de façon à faire sonner encore une fois son grand sabre.

– Quoi ! Colonel ! Comment ? s'écria Mr Tetheridge, dont l'habit parut prendre une teinte plus foncée par le contraste avec la pâleur soudaine de ses joues. Porteriez-vous une main irritée sur le représentant du Maire ? Moi aussi, je porte l'épée au côté, comme vous pouvez le voir. En outre, je suis assez vif, assez prompt à me fâcher, et je vous avertis en conséquence de ne rien faire que je puisse par hasard regarder comme une offense personnelle. Quant à mon message, c'était pour vous dire que son Excellence Mr le Maire désirait avoir un entretien avec vous et vos capitaines à l'Hôtel de Ville.

– Nous allons nous y rendre, dit Saxon.

Puis, s'adressant au régiment, il se mit à expliquer quelques-uns des mouvements et exercices les plus simples, en instruisant ses officiers tout comme ses hommes, car si Sir Gervas connaissait un peu l'exercice, Lockarby et moi, nous n'avions guère que de la bonne volonté à offrir dans l'occasion.

Lorsque l'ordre de rompre fut enfin donné, nos compagnies retournèrent à leur casernement dans le magasin à laines, pendant que nous remettions nos chevaux aux valets d'écurie du *Blanc-Cerf* et que nous nous mettions en route pour présenter nos respects au Maire.

III – Maître Stephen Timewell, Maire de Taunton.

Tout était en mouvement, en agitation, dans l’Hôtel de Ville.

Sur un des côtés, à une table basse couverte de serge verte, étaient assis deux écrivains, ayant devant eux de grands rouleaux de papier.

Une longue procession de citadins défilaient devant eux.

Chacun déposait un rouleau ou un sac de pièces de monnaies qui était dûment enregistré par les receveurs.

Une caisse carrée, renforcée de fer, se trouvait à côté d'eux.

On y jetait l'argent et nous remarquâmes au passage qu'elle était à moitié pleine de pièces d'or.

Nous ne pûmes éviter de constater que parmi les donateurs, il y en avait beaucoup dont les doublets râpés et les figures amaigries montraient que les sommes si volontiers données par eux étaient le fruit de privations qu'ils s'étaient imposés jusque dans leur nourriture.

Beaucoup, parmi eux, accompagnaient leur offrande d'une courte prière, ou de la citation d'un texte bien choisi, où il est parlé du trésor qui ne se corrompt point, ou du prêt fait au Seigneur.

Le secrétaire de la ville, debout près de la table, délivrait les reçus pour chaque somme, et le mouvement incessant de sa langue emplissait la salle, lorsqu'il lisait les noms et les sommes, en y intercalant ses remarques :

– Abraham Willis, criait-il à notre entrée, inscrivez-le pour vingt-six livres dix shillings. Vous recevrez dix pour cent sur cette terre, Maître Willis, et je vous garantis qu'ensuite vous ne serez point oublié… John Standish, deux livres, William Simons, deux guinées… Tiens-bon Bealing, quarante-cinq livres. Voilà un fameux coup dans le flanc du Prélatisme, brave Maître Hoaling… Salomon Warren, cinq guinées ; James White, cinq shillings, l'obole de la veuve, James !… Thomas Bakewell, cinq livres. Non, Maître Bakewell, avec trois fermes sur les bords de la Tone et des pâturages dans l'endroit le plus fertile d'Athelney, vous pouvez vous montrer plus libéral pour la bonne cause. Nous vous reverrons sans doute. L'Alderman Smithson, quatre-vingt-dix livres ! Aha ! voilà un soufflet sur la figure de la femme vêtue d'écarlate. Encore quelques autres comme celui-là, et son trône se changera en chaise à plongeon. Nous la démolirons, digne Maître Smithson, ainsi que Jéhu, le fils de Nimshi, démolit la demeure de Baal.

Et il bavardait, bavardait, faisant succéder éloges, conseils, reproches, bien que les graves et solennels bourgeois ne prêtassent guère attention à son vain jacassement.

À l'autre côté de la salle, il y avait plusieurs longues auges de bois, employées à loger les piques et les faux.

Des messagers spéciaux, des appariteurs avaient été expédiés pour battre le pays et réunir des armes.

Ceux-ci, à leur retour, avaient déposé là leur butin sous la surveillance de l'armurier en chef.

Outre les armes ordinaires des paysans, on voyait un tonneau à moitié plein de pistolets et de pétrinaux, sans compter un bon nombre de mousquets, de fusils à écrou, des fusils hollandais, canardières, carabines, ainsi qu'une douzaine de tromblons à canon de bronze, à gueule évasée, quelques armes de rempart d'antique façon, telles que sacres, couleuvrines, provenant des manoirs du comté.

On avait pris sur les remparts, tiré des greniers de ces vieilles demeures bien d'autres armes, que sans doute nos aïeux regardaient comme des objets de prix, mais qui paraîtraient bien étranges en ce temps-ci, où on peut tirer un coup de fusil toutes les deux minutes, et envoyer aussi une balle à une distance de quatre cents pas.

Il y avait des hallebardes, des haches de combat, des masses d'armes, des lances, et d'antiques cottes de mailles, capables encore aujourd'hui de mettre la vie d'un homme à l'abri d'un coup d'épée ou de pique.

Maître Timewell, le Maire, était debout au milieu de ces allées et venues, mettant de l'ordre dans toutes choses, en chef habile et prévoyant.

Je compris aisément la confiance et l'affection qu'éprouvaient pour lui ses concitoyens, quand je le vis à l'œuvre, et faisant preuve de toute la sagesse de l'âge et de tout l'entrain de la jeunesse.

Il était tout entier à sa besogne.

Au moment de notre arrivée, il essayait le fonctionnement d'un falconnette, mais en nous apercevant, il s'avança et nous salua avec beaucoup de bienveillance.

– J'ai entendu parler beaucoup de vous, dit-il, et raconter comment vous avez maintenu ensemble les fidèles, et battu ainsi les cavaliers de l'usurpateur. Ce ne sera pas la dernière fois, je l'espère, que vous aurez vu leur dos. On m'a appris, Colonel Saxon, que vous avez beaucoup servi à l'étranger.

– J'ai été l'humble instrument de la Providence dans plus d'une bonne besogne, dit Saxon en s'inclinant. J'ai combattu avec les Suédois contre les Brandebourgeois, puis avec les Brandebourgeois contre les Suédois, mon temps étant expiré et mes conditions satisfaites avec ces derniers. Ensuite j'ai combattu avec les Bavarois contre les Suédois et les Brandebourgeois réunis, sans parler de la part que j'ai prise aux grandes guerres sur le Danube contre le Turc, et de deux campagnes dans le Palatinat avec les *Messieurs*, ce qui toutefois peut passer pour une distraction plutôt que pour de la guerre.

– De vrais états de service pour un soldat ! s'écria le Maire, en caressant sa barbe blanche. J'ai entendu dire aussi que vous êtes puissant dans la prière et le chant. Vous êtes, ce que je vois, colonel, de la vieille race de mil six cent quarante, où les hommes passaient toute la journée en selle, et la moitié de la nuit à genoux. Quand reverrons-nous leurs pareils ? Il ne reste plus que des débris tels que moi, le feu de notre jeunesse entièrement éteint, et n'offrant plus que des cendres léthargiques de la tiédeur.

– Non, non, dit Saxon, la position et l'occupation où vous voilà maintenant ne sont guère d'accord avec la modestie de votre langage. Mais voici des jeunes gens qui trouveront l'ardeur, si leurs anciens apportent le concours de leurs cerveaux. Voici le Capitaine Micah Clarke, le Capitaine Lockarby, et le Capitaine Honorable Sir Gervas Jérôme, qui sont venus de loin tirer leurs épées en faveur de la foi foulée aux pieds.

– Taunton vous souhaite la bienvenue jeunes messieurs, dit le Maire, en regardant un peu de travers, du moins je me le figurais, le baronnet qui avait tiré son miroir de poche et était occupé à se brosser les sourcils J'espère que durant votre séjour en cette ville, vous voudrez bien vous installer chez moi. C'est une maison sans façon, où la chère est simple, mais un soldat a peu de besoins. Et maintenant, colonel, je serais heureux de vous consulter au sujet de ces drags, et de savoir si après avoir été recerclés, ils peuvent encore servir, ainsi qu'au sujet de ces trois demi-canons, qui furent employés au temps ancien du Parlement et diront peut-être leur mot dans la cause du peuple.

Le vieux soldat et le Puritain s'enfoncèrent aussitôt dans une profonde et savante discussion sur les mérites des pièces de rempart, des petits canons, demi-couleuvrines, sacres, mignons, mortiers, faucons, pierriers, autant de types d'artillerie sur chacun desquels Saxon avait à exprimer des opinions bien tranchées, étayées de bien des aventures, de bien des expériences personnelles.

Il s'étendit ensuite sur les avantages des flèches à feu, des lances à feu, dans l'attaque ou la défense des places fortes.

Il termina par une longue dissertation sur les fortins, *directis lareribus*, sur les ouvrages en demi-lune, en ligne droite, horizontaux, obsculaires, avec tant de mentions des lignes de la Majesté Impériale, à Gran, qu'il semblait que ce discours ne dût jamais finir.

Nous nous esquivâmes pendant qu'il était en train de discuter sur les efforts que produisirent les grenades autrichiennes sur une brigade de piquiers bavarois à la bataille d'Obergranstock.

– Que je sois maudit, si je suis disposé à accepter l'offre de ce personnage, dit Sir Gervas à demi-voix. J'ai entendu parler des ménages puritains. Beaucoup de prières, peu de vin du Rhin, et de tous côtés des vols de textes aussi durs, aussi tranchants que des cailloux. On se couche avec le soleil, et un sermon est là qui vous guette pour peu qu'on regarde avec bienveillance la domestique, ou qu'on chantonne un refrain de chanson à boire.

– La maison peut être plus importante que celle de mon père, fis-je remarquer, mais elle ne peut pas être plus rigoureuse.

– Pour cela, je le garantis, s'écria Ruben. Quand nous allions à une danse moresque, quand nous organisions un jeu des samedis soir, comme la ronde aux baisers ou « le curé qui a perdu son habit », j'ai vu Joe Côte de Fer nous jeter au passage un regard capable de geler le sourire sur nos lèvres. Je vous réponds qu'il aurait aidé le Colonel Pride à tuer les ours ou à abattre les maïs.

– Un tel homme eût commis un fratricide en tuant des ours, dit Sir Gervas, avec tout le respect que je professe pour votre honorable père, ami Clarke.

– Tout comme vous si vous aviez abattu un papegai, répondis-je en souriant. Quant à l'offre du Maire, nous ne pouvons maintenant nous dispenser d'aller à son repas, et si on le trouve ennuyeux, il vous sera aisé de trouver une excuse, et de vous tirer honorablement de là. Mais rappelez-vous ceci, Sir Gervas, ces intérieurs-là sont très différents de tous ceux que vous connaissez. Aussi donc réfrénez votre langue : sans quoi il pourrait y avoir quelqu'un de fâché. Si je fais hem ! ou si je tousse, cela signifiera que vous ferez bien de vous tenir sur vos gardes.

– Convenu, jeune Salomon, s'écria-t-il. Il fait réellement bon avoir un pilote qui connaît comme vous ces eaux sacrées. Quant à moi, je ne me doutais pas combien j'étais près des récifs. Mais nos amis ont fini la bataille d'Ober… je ne sais pas quoi, et ils s'avancent vers nous. J'espère, Monsieur le Maire, que toutes les difficultés sont résolues ?

– Elles le sont, répondit le Puritain. J'ai été extrêmement édifié par les propos de votre colonel, et je suis certain qu'en servant sous ses ordres vous ferez grand profit de sa mûre expérience.

– Très probable, monsieur, très probable ! dit Sir Gervas d'un ton insouciant.

– Mais, reprit le Maire, il est près d'une heure, et notre faible chair demande à grands cris à manger et à boire. Je vous en prie, faites-moi la faveur de m'accompagner en mon humble demeure, où nous trouverons le repas de famille déjà servi.

En disant ces mots, il nous précéda pour sortir de la salle, et descendit lentement Fore Street, les gens s'écartant à droite et à gauche sur son passage et se découvrant respectueusement devant lui.

De place en place, ainsi qu'il nous le fit remarquer, des mesures avaient été prises pour barrer la route avec de fortes chaînes, destinées à rompre l'élan de la cavalerie.

Dans certains endroits, à l'angle d'une maison un trou avait été pratiqué dans la maçonnerie, et par là pointait la gueule noire d'une caronade ou d'une pièce de rempart.

Ces précautions étaient d'autant plus nécessaires, que plusieurs corps de cavalerie, sans compter celui que nous avions

repoussé, étaient répandus dans les environs, on le savait, et que la ville, n'ayant plus ses remparts, était exposée à une incursion d'un chef audacieux.

La demeure du principal magistrat était une maison trapue, à façade carrée en pierre, située dans une cour qui s'ouvrait sur la rue de l'Est.

La porte de chêne, à imposte pointue, parsemée de gros clous de fer, avait un air sombre et maussade, mais le vestibule sur lequel elle s'ouvrait était clair et aéré.

Il avait un parquet de cèdre très poli et était lambrissé jusqu'à une grande hauteur, d'un bois de nuance foncée qui répandait une odeur agréable, analogue à celle de la violette.

Un large escalier partait de l'autre bout du vestibule.

Ce fut par là qu'arriva, d'une marche légère, au moment de notre entrée, une jeune fille à la figure douce, suivie d'une vieille dame chargée de lingerie blanche.

En nous voyant, la personne âgée battit en retraite, remontant l'escalier, pendant que la jeune personne descendait les marches trois à trois, entourait de ses bras le cou du vieillard, et l'embrassait avec tendresse, en le regardant bien en face, comme une mère regarde un enfant, quand elle craint quelque chose d'inquiétant.

– On s'est encore fatigué, grand-papa, encore fatigué, dit-elle en hochant la tête, et lui posant sur chaque épaule une petite main blanche. Vraiment, vraiment, ton courage est plus grand que tes forces.

– Non, non, petite, dit-il, en passant affectueusement la main à travers une opulente chevelure brune, l'ouvrier doit travailler jusqu'à ce que sonne l'heure du repos. Gentilshommes, voici ma petite fille Ruth, tout ce qui reste de ma famille, et la lumière de ma vieillesse. Tout le bosquet a été abattu, et il ne reste plus que le vieux chêne et le jeune rejeton. Ces cavaliers, ma petite, sont venus de loin pour servir la cause, et ils nous ont fait l'honneur d'accepter notre hospitalité.

– Vous êtes venus au bon moment, gentilshommes, répondit-elle en nous regardant bien en face avec un bienveillant sourire, comme celui d'une sœur accueillant ses frères. La maisonnée est réunie autour de la table, et le repas est prêt.

– Pas plus prêt que nous ne le sommes, s'écria le robuste vieux bourgeois. Conduis nos hôtes à leurs places, pendant que j'ôterai cette robe officielle, ma chaîne et mon col de fourrure, avant de rompre mon jeûne.

À la suite de notre jolie conductrice, nous entrâmes dans une chambre très grande et très haute, dont les murs étaient revêtus de panneaux de chêne et dont chaque extrémité était ornée d'une tapisserie.

Le parquet était en marqueterie à la façon française et couvert d'une quantité de peaux et de tapis.

À un bout de la pièce se dressait une grande cheminée de marbre, assez vaste pour former à elle seule une petite chambre, meublée, comme au temps jadis, d'un appui pour les ferrures, dans le centre, et pourvue de larges bancs en pierre sur les côtés.

Au-dessus du manteau de la cheminée, des rangées de crochets avaient servi, à ce qu'il me sembla, à supporter des armes,

car les riches marchands anglais avaient coutume d'en avoir chez eux au moins en quantité suffisante pour équiper leurs apprentis et leurs ouvriers.

Mais elles avaient été enlevées, et il ne restait plus d'autre indice des temps de troubles, qu'un monceau de piques et de hallebardes entassées dans un coin.

Au milieu de la chambre s'étendait une longue table massive, autour de laquelle étaient assis trente ou quarante personnes, pour la plupart des hommes.

Ils étaient tous debout à notre entrée.

À l'extrémité la plus éloignée de la table, un individu à figure grave débitait avec une prononciation traînante des actions de grâce qui n'en finissaient pas.

Cela commençait par une formule de reconnaissance, pour la nourriture, mais se perdait dans des histoires d'Église et d'État, pour finir par une supplication en faveur d'Israël, qui venait de prendre les armes pour livrer les batailles du Seigneur.

Pendant tout ce temps-là, nous formions un groupe près de la porte, nu-tête, et nous nous occupions à observer la compagnie et nous pouvions le faire de plus près que la politesse ne nous eût permis de le faire, si les gens n'avaient pas tenu les yeux baissés, et si leur pensée ne s'était pas portée ailleurs.

Il y en avait de tous les âges, depuis les barbons jusqu'aux jeunes garçons ayant à peine dépassé les dix-huit ans.

Tous avaient sur les traits la même expression austère et solennelle.

Tous étaient vêtus de la même façon, de costumes simples et sombres.

À part la blancheur de leurs larges cols et de leurs manches, pas un cordon de couleur n'égayait la triste sévérité de leur habillement.

Leurs vestes et leurs gilets noirs étaient de coupe droite et collante, et leurs souliers de cuir Cordoue, qui, au temps de notre jeunesse, étaient d'ordinaire l'endroit préféré pour quelques menus ornements, étaient tous, sans exception, à bouts carrés et attachés avec des cordons de couleur foncée.

La plupart portaient des baudriers simples en cuir non tanné, mais les armes elles-mêmes, ainsi que les larges chapeaux de feutres et les manteaux noirs, étaient entassés sur les bancs, ou déposés sur les sièges le long des murs.

Ils tenaient les mains jointes, la tête penchée et écoutaient cette allocution inopportune, en témoignant de temps à autre, par un gémissement ou une exclamation, de l'émotion que les paroles du prédicant excitaient en eux.

Les trop longues actions de grâces se terminèrent enfin.

La troupe s'assit et se mit sans autre retard ni cérémonie à attaquer les gros quartiers de viande qui fumaient devant elle.

Notre jeune hôtesse nous conduisit au bout de la table, où une haute chaise sculptée, pourvue d'un coussin noir, indiquait la place du maître de la maison.

Mistress Timewell s'assit à la droite du Maire, ayant à côté d'elle Sir Gervas et la place d'honneur, la gauche, étant donnée à Saxon.

À ma gauche était assis Lockarby, dont j'avais vu les yeux se fixer avec une admiration visible et persistante sur la jeune Puritaine depuis le premier instant où il l'avait aperçue.

La table n'étant pas très large, nous pouvions causer d'un bord à l'autre malgré le fracas de vaisselle et des plats, malgré l'affairement des domestiques et le grave bourdonnement des voix.

– C'est le personnel de la maison de mon père, fit remarquer notre hôtesse, s'adressant à Saxon. Il n'y a ici personne qui ne soit à son service. Il a un grand nombre d'apprentis dans le commerce de la laine. Nous sommes ici quarante à chaque repas, tous les jours de l'année.

– Et un repas fameux, dit Saxon, en jetant un regard sur la table, du saumon, des côtes de bœuf, des croupes de mouton, des pâtés de veau, qu'est-ce qu'un homme peut désirer de plus ? De la bière brassée à la maison, servie en abondance, pour faire descendre tout cela. Si le digne Maître Timewell trouve le moyen d'approvisionner l'armée de cette façon, je serai le premier à lui en être reconnaissant. Une tasse d'eau sale, et un morceau de viande enfilé sur une baguette de fusil et charbonnée plutôt que rôtie au feu du bivouac, voilà probablement ce qui succédera à ces douceurs.

– Ne vaut-il pas mieux avoir la foi ? dit la jeune Puritaine. Le Tout Puissant ne nourrira-t-il pas ses soldats, tout de même qu'Élisée fut nourri dans sa solitude et qu'Agar le fut dans le désert ?

– Oui, dit un jeune homme à la tignasse frisée, au teint basané, qui était assis à la droite de Sir Gervas, il pourvoira à nos besoins, tout de même qu'un ruisseau jaillit des endroits secs,

tout de même que les cailles et la manne tombèrent en abondance sur le sol stérile.

– Je l'espère bien, mon jeune monsieur, dit Saxon, mais il ne nous faudra pas moins organiser un service d'approvisionnement, avec une escorte de chariots numérotés, et un intendant pour chacun, à la façon allemande. Ce sont là choses qu'il ne faut point laisser au hasard.

À cette remarque, la jolie *Mistress* Timewell leva les yeux d'un air presque effaré, comme si elle en était scandalisée.

Ses pensées auraient pris la forme de paroles, si à ce moment même, son père n'était entré dans la salle, où toute la compagnie se leva et salua, pendant qu'il gagnait sa place.

– Asseyez-vous, mes amis, dit-il, en faisant un geste de la main... Colonel Saxon, nous sommes des gens simples, et l'antique vertu du respect pour nos anciens n'est point entièrement éteinte chez nous. J'espère, Ruth, reprit-il que tu as pourvu aux besoins de nos hôtes ?

Nous protestâmes d'une seule voix que nous n'avions jamais été l'objet d'autant d'attention et d'hospitalité.

– C'est bien, c'est bien, dit le bon tisseur de laine, mais vos assiettes sont nettes et vos verres vides. William, veillez à cela. Un bon travailleur sait toujours découper à table. Si un de mes apprentis n'arrive pas à faire plat net, je sais que je ne tirerai pas grand chose de lui quand il maniera l'outil à carder et le chardon à foulon. Les muscles et les nerfs se font avec des matériaux... Une tranche de ce quartier de bœuf, William... À propos de cette bataille d'Obergranstock, colonel, quel fut le rôle qu'y joua ce régiment de Pandous dans lequel vous aviez une commission ?

Sur une question de ce genre, vous pouviez vous imaginer que Saxon avait bien des choses à dire.

Les deux hommes ne tardèrent pas à s'enfoncer dans une discussion animée où les incidents de la Dune de Roundway et de la bande de Marston furent mis en parallèle avec les résultats d'une vingtaine d'affaires aux noms impossibles à prononcer, dans les Alpes de Styrie et sur les bords du Danube.

Dans sa vaillante jeunesse, Maître Timewell avait commandé d'abord un escadron, puis un régiment, pendant les guerres du Parlement, depuis la bataille de Chalgrove jusqu'à la lutte finale à Worcester, en sorte que ces aventures militaires, sans avoir autant de diversité et d'étendue que celles de son interlocuteur, étaient suffisantes pour lui permettre de formuler et défendre des opinions précises.

Au fond, elles étaient les mêmes que celles du soldat de fortune, mais lorsque leurs idées différaient sur quelque détail, aussitôt s'engageait un feu croisé d'expressions militaires.

Il était tant question d'estacades, de palissades, de comparaisons entre la cavalerie légère et la grosse cavalerie, entre piquiers et mousquetaires, entre lansquenets et lanciers que l'oreille du profane était étourdie de ce torrent de mots.

Enfin, à propos d'un détail de fortification, le Maire traça le plan de ses ouvrages avancés avec des cuillers et des fourchettes, pendant que Saxon ouvrait ses parallèles avec des lignes de morceaux de pain, les poussait rapidement en traverses et chemins couverts, pour s'établir sur l'angle rentrant de la redoute du Maire.

De là partit une nouvelle discussion au sujet des contre mines, ce qui eût pour effet de donner au débat un redoublement d'ardeur.

Pendant que cette dispute amicale avait lieu entre les anciens, Sir Gervas Jérôme et *Mistress* s'étaient mis à causer d'un bout de la table à l'autre.

– Mes chers enfants, j'ai rarement vu une figure aussi belle que celle de cette demoiselle puritaine.

Elle était belle de cette sorte de beauté modeste et virginale où les traits doivent leur charme au charme de l'âme qui les illumine.

Le corps, dans sa perfection de forme, semblait n'être que l'expression de l'esprit accompli qui l'habitait.

Sa chevelure brun foncé tombait en arrière depuis son front large et blanc, qu'embellissaient deux sourcils fortement marqués, et de grands yeux bleus et pensifs.

L'ensemble de ses traits avait un caractère de douceur qui faisait songer à la tourterelle.

Néanmoins il y avait dans la bouche une fermeté, dans le menton une délicate saillie qui indiquaient qu'en des temps de trouble et de danger, la petite demoiselle saurait se montrer la digne descendante du soldat Tête-Ronde et du magistrat puritain.

Je suis certain qu’en des circonstances où des matrones, à la voix plus forte et plus autoritaire, se seraient vues réduites au silence, la jeune fille du Maire, avec sa douce voix, n'aurait pas

été longtemps à perdre son accent de conciliation et à laisser apparaître l'énergie naturelle qu'elle cachait.

Je fus fort diverti en observant le mal que Sir Gervas se donnait pour causer avec elle, car la demoiselle et lui appartenaient à des mondes si profondément divers, qu'il lui fallait toute sa galanterie, tout son esprit, pour se maintenir sur un terrain où ses propos fussent intelligibles pour elle.

– Sans doute, *Mistress* Ruth, vous employez une grande partie de votre temps à la lecture, remarqua Sir Gervas, je me demande si vous pouvez faire autre chose, étant aussi loin de la Ville.

– De la ville ? dit-elle d'un air surpris. Est-ce que Taunton n'est point une ville.

– Le Ciel me préserve de dire le contraire, répondit Sir Gervas et tout particulièrement en présence d'un aussi grand nombre de dignes bourgeois qui passent pour être assez susceptibles en ce qui regarde l'honneur de leur cité natale. Il n'en est pas moins vrai, belle *Mistress*, que la ville de Londres l'emporte sur toutes les autres villes à tel point qu'on la nomme la Ville, ainsi que je viens de le faire.

– Elle est bien grande alors, s'écria-t-elle, avec un joli étonnement. Mais on bâtit de nouvelles maisons à Taunton, en dehors des anciennes murailles, et de l'autre côté de Shuttern, et même sur l'autre bord de la rivière. Peut-être sera-t-elle aussi grande, avec le temps.

– Quand bien même on ajouterait toute la population de Taunton à Londres, dit Sir Gervas, personne n'y remarquerait le moindre accroissement.

– Mais non, vous vous moquez de moi, s'écria la petite provinciale. C'est contre toute raison.

– Votre grand-père confirmera mes paroles, dit Sir Gervas. Mais pour revenir à vos lectures, je parierais qu'il n'y a pas une page de Scudéry et de son *Grand Cyrus* que vous n'ayez lue. Sans nul doute vous connaissez très bien les choses sentimentales qui se trouvent dans Cowley, dans Waller, ou Dryden ?

– Qui sont ces gens-là ? demanda-t-elle. Dans quelle église prêchent-ils ?

– Sur ma foi ! s'écria le baronnet en riant, l'honnête John prêche dans l'église de Will Unwin, connue de tout le monde sous la dénomination de « Chez Will », et bien souvent deux heures du matin sonnent avant la fin de son sermon. Mais pourquoi cette question ? Croyez-vous que nul n'a le droit d'écrire sur du papier, à moins qu'il ne porte une robe et n'ait grimpé dans une chaire. Je me figurais que toutes les personnes de votre sexe avaient lu Dryden. Dites-moi, je vous prie, quels sont vos livres favoris.

– Il y a le *Tocsin sonné aux Inconvertis* d'Alleine, dit-elle. C'est un ouvrage qui vous remue, un ouvrage qui a opéré beaucoup de bien. N'avez-vous pas ressenti des fruits abondants à sa lecture ?

– Je n'ai point lu l'ouvrage que vous désignez, avoua Sir Gervas.

– Point lu ? s'écria-t-elle en levant les sourcils. Vraiment, je croyais que tout le monde avait lu le *Tocsin*. Alors, que pensez-vous des *Combats du Fidèle* ?

– Je ne l'ai point lu.

– Ou bien des *Sermons* de Baxter ? demanda-t-elle.

– Je ne les ai point lus.

– Et le *Cordial de l'Esprit*, par Bull ?

– Je ne l'ai point lu.

Mistress Ruth le regarda en ouvrant de grands yeux, pleins d'un étonnement sincère.

– Vous trouverez peut-être qu'en parlant ainsi je manque d'éducation, mais je ne puis m'empêcher d'être surprise. Où donc avez-vous été ? Qu'avez-vous fait pendant toute votre vie ? Mais voyons, les enfants des rues eux-mêmes ont lu ces livres.

– La vérité, c'est que des ouvrages de cette sorte ne se rencontrent guère sur notre chemin, à Londres, répondit Sir Gervas. Une pièce de Georges Etheredge, des bouts-rimés de Sir John Suckling sont choses plus légères, bien qu'elles soient peut-être moins nourrissantes pour l'esprit. À Londres, on peut se tenir au fait de ce qui se passe dans le monde des lettres, sans avoir beaucoup de lectures à faire, car sans parler des commérages des cafés et des nouvelles à la main qu'on rencontre sur sa route, il y a les bavardages des poètes et les beaux-esprits dans les assemblées, puis de temps en temps, peut-être une soirée ou deux dans la semaine, le théâtre, avec Vanbrugh ou Farquhar. Ainsi on ne fausse pas longtemps compagnie aux Muses. Puis, après la pièce, si l'on se sent disposé à tenter la fortune au tapis-vert chez Groom Porter, on peut aller faire un tour au « Cocotier » si l'on est Tory, ou à Saint-James, si l'on est un Whig. Il y a dix contre un à parier que la conversation tournera sur la façon de composer des alcaïques, ou sur la rivalité entre le vers blanc et le vers rimé. Puis, après un arrière-souper, on s'en ira

chez Will ou chez Slaughter où l'on trouvera le vieux John, ainsi que Tickell, Congrève, et le reste de la troupe, en train de travailler ferme sur les unités dramatiques, ou sur la justice poétique, ou d'autres sujets analogues. J'avoue que mes goûts ne me portent guère dans cette direction, et qu'à cette heure-là, j'avais le tort de consacrer mon temps à la bouteille de vin, au cornet à dés, ou bien…

– Hem ! Hem ! fis-je très bruyamment pour le mettre sur ses gardes, car plusieurs des Puritains étaient aux écoutes, avec des mines qui exprimaient toute autre chose que de l'approbation.

– Ce que vous dites de Londres m'intéresse vivement, dit la jeune Puritaine, bien que ces noms et ces endroits n'aient pas beaucoup de sens pour mes oreilles d'ignorante. Mais vous avez parlé du théâtre. Assurément, personne ne s'approche de ces antres d'iniquité, de ces pièges que tend le Mauvais ? Le bon et sanctifié Maître Bull déclara du haut de la chaire que ce sont là les lieux où se rassemblent les effrontés, les lieux que hantent de préférence les pervers Assyriens, et qui sont aussi dangereux pour l'âme qu'aucune de ces constructions papistes pourvues d'un clocher, où la créature est d'une manière sacrilège confondue avec le Créateur.

– Voilà qui est bien parlé, et qui est bien vrai, *Mistress* Timewell, s'écria le jeune et efflanqué Puritain de gauche, qui avait prêté une oreille attentive à toute la conversation. Il y a plus de choses mauvaises en ces maisons-là, qu'en toutes les cités de la plaine. Je ne doute point que la colère du Seigneur ne fonde un jour sur elles et ne les détruise entièrement, ainsi que les hommes dissolus et les femmes perdues qui les fréquentent.

– Vos opinions tranchées sont sans doute, mon ami, fondées sur une connaissance complète de votre sujet, dit avec

calme Sir Gervas. Combien de fois, dites-moi, êtes-vous entré dans ces maisons que vous décriez ?

– Grâce au Seigneur, je n'ai jamais été tenté de m'écarter du droit chemin jusqu'au point de mettre les pieds dans une seule. Je n'ai pas même pénétré dans ce vaste égout qu'on appelle Londres. Toutefois, j'espère, et avec moi d'autres fidèles, que nous arriverons un jour à nous mettre en marche dans cette direction, nos estocs au côté, avant que cette affaire-ci soit terminée, et alors, je vous en réponds, nous ne nous bornerons pas, comme fit Cromwell, à clore ces séjours du vice, mais nous n'en laisserons pas pierre sur pierre, nous sèmerons du sel sur leur emplacement, si bien qu'ils deviennent pour le peuple un proverbe et une occasion de siffler.

– Vous avez raison, John Derrick, dit le Maire, qui avait saisi au vol la fin de ces remarques. Toutefois m'est avis que de parler moins haut et de vous mettre moins en avant, vous siérait mieux, quand vous vous entretenez avec les invités de votre maître… À propos de ces mêmes théâtres, colonel, cette fois-ci, quand nous aurons le dessus, nous ne tolérerons pas que l'ivraie d'autrefois étouffe le nouveau froment. Nous savons quel fruit ont produit ces endroits-là au temps de Charles, les Gwynn, les Palmer, et toute la vile bande de parasites impurs, prostitués. Êtes-vous jamais allé à Londres, capitaine Clarke ?

– Non, monsieur, je suis né et j'ai été élevé à la campagne.

– Vous n'en valez que mieux, dit notre hôte. J'y suis allé deux fois. La première, ce fut au temps du Parlement Croupion, lorsque Lambert amena sa division pour terrifier les Communes. Je fus alors logé à l'*Enseigne des Quatre Croix* dans Southwark, alors tenue par un digne homme, un nommé John Dolman, avec lequel j'eus plus d'un édifiant entretien au sujet de la prédestination. Tout était tranquille et bien réglé alors, je vous en réponds, et vous auriez pu aller à pied de Westminster à

la Tour, en pleine nuit, que vous n'auriez pas entendu d'autre bruit que le murmure des prières et le chant des hymnes. Dès qu'il faisait sombre, on ne rencontrait dans les rues pas un ruffian, pas une péronnelle, rien que des citadins bien posés allant à leurs affaires, ou des hallebardiers de la garde. La seconde visite que je fis eut lieu au sujet de cette affaire de la démolition des remparts. Alors moi et l'ami Foster, le gantier, nous fûmes envoyés à la tête d'une députation de cette ville au Conseil Privé de Charles. Qui aurait cru que si peu d'années auraient pu produire un pareil changement ? Toutes les mauvaises choses qu'on avait fait rentrer sous terre à coups de pieds avaient germé, pullulé, si bien qu'enfin cette vermine déborda dans les rues, et que les gens pieux furent réduits à fuir la lumière du jour. Apollyon en personne triompha vraiment pendant quelque temps. Un homme paisible ne pouvait parcourir à pied les rues sans être bousculé dans le ruisseau par des bravaches, des rodomonts, ou accosté par des femelles fardées. Brigands et volereaux, manteaux brodés, éperons sonores, bottes découpées à jour, grandes plumes, querelleurs, souteneurs, jurons et blasphèmes, je vous réponds que l'enfer s'enrichissait. Et jusque dans l'isolement de votre voiture, vous n'étiez pas à l'abri du larron.

– Comment cela, monsieur ? demanda Ruben.

– Eh bien, tenez, voici comment. Comme c'est moi qui en ai pâti, j'ai mieux que tout autre le droit de conter la chose. Vous saurez qu'après avoir été reçus, d'une façon très froide – car nous étions aussi bien vus du Conseil Privé que le collecteur de l'impôt du foyer l'est de la ménagère villageoise – on nous invita par raillerie, je suppose, plutôt que par courtoisie, à la réception du soir au Palais de Buckingham. Nous n'aurions pas demandé mieux, que de nous en excuser, mais nous redoutions que notre refus ne fût regardé comme une offense gratuite, et qu'il ne fût nuisible au succès de notre mission. Mes habits de gros drap étaient un peu grossiers pour une telle circonstance, mais je résolus de les garder pour me présenter, en y ajoutant un gilet

neuf de baye à devant de soie, et une bonne perruque, que je payai trois livres dix shillings au Haymarket.

Le jeune Puritain qui faisait vis-à-vis, fit des yeux blancs en murmurant quelques mots comme « sacrifier à Dagon, » et qui heureusement ne furent pas entendus de l'énergique vieillard.

– Ce n'était là que vanité mondaine, dit le Maire, car avec toute la déférence possible, Sir Gervas Jérôme, la chevelure naturelle d'un homme, quand elle est arrangée avec un peu de goût, avec peut-être une pincée de poudre, est, à mon avis, l'ornement qui convient le mieux à sa tête. Ce qui a de la valeur, c'est le contenu et non le contenant. Après avoir disposé cette friperie, le bon Maître Foster et moi nous louâmes une *calash*, et on partit pour le Palais. Nous étions tout entiers dans une conversation sérieuse, et, je l'espère, profitable, pendant qu'on parcourait les rues interminables de la ville, lorsque soudain je sentis une violente traction à la tête, et mon chapeau fut lancé sur mes genoux. Je levai les mains : le croiriez-vous, elles touchèrent ma tête nue. La perruque avait disparu. Nous descendions à ce moment Fleet-Street, et il n'y avait dans la *calash* d'autre personne que l'ami Foster, qui était aussi abasourdi que moi. Nous regardâmes en haut, en bas, sur les sièges et pardessous : pas la moindre trace de la perruque. Elle s'était évaporée sans laisser d'indices.

– Dans quel endroit, alors ? demandâmes-nous d'une seule voix.

– C'était la question que nous cherchâmes à résoudre. Je vous assure que pendant un moment nous crûmes que c'était là une punition pour avoir accordé autant d'attention à de telles sottises charnelles.

« Puis, il me vint à l'esprit que cela pourrait bien être le fait de quelque lutin malicieux, comme le tambour de Tedworth, ou ceux qui causèrent quelques désordres il n'y avait pas fort longtemps à la maison Gast, à Little Burton dans notre comté de Somerset.

« Croyant cela, nous appelâmes le cocher, et lui dîmes ce qui était arrivé. L'homme descendit de son perchoir, et quand il eut entendu notre récit, il se répandit en propos des plus grossiers, passa derrière son *calash*, et nous fit voir qu'une fente avait été pratiquée dans le cuir dont la capote était faite.

« Le voleur avait glissé sa main par là et avait fait passer ma perruque par le trou, en se tenant debout sur la barre de traverse de la voiture.

« C'était chose assez commune, dit-il, et les voleurs de perruques formaient une corporation nombreuse. Ils se tenaient au guet dans les environs des boutiques des perruquiers, et lorsqu'ils voyaient un client sortir avec une emplette qui en valait la peine, ils le suivaient et si par hasard celui-ci partait en voiture, ils employaient ce moyen pour le voler.

« Qu'il en soit ainsi ou autrement, je n'ai jamais revu ma perruque, et je fus obligé d'en acheter une autre, avant de me hasarder en présence du Roi.

– Voilà vraiment une étrange aventure, s'écria Saxon. Mais comment la chose tourna-t-elle pour vous dans la soirée ?

– D'une façon fort piteuse, car la figure de Charles, qui avait le teint assez sombre en tout temps, s'assombrit encore à notre entrée, et son frère le Papiste ne se montra guère plus complaisant. On ne nous avait amenés là que dans le but de nous

éblouir de leur clinquant, de leurs hochets, et pour que nous eussions à raconter de belles choses aux gens de l'Ouest.

« Il y avait là des courtisans à l'échine souple, des nobles à la démarche guindée, des courtisanes aux épaules nues, et qui sans leur haute naissance, auraient été envoyées à Bridewell aussi bien que pas une des pauvres filles qu'on a promenées derrière une charrette. Puis, il y avait là les gentilshommes de la chambre, avec leurs habits couleur de cinnamome ou de prune, et un bel étalage de dentelle, d'or, de soie, de plumes d'autruche.

« L'ami Foster et moi, nous nous faisions l'effet de deux corbeaux qui se seraient égarés parmi une troupe de paons. Mais nous avions présent à l'esprit Celui à l'image duquel nous avons été créés, et nous nous comportâmes, je l'espère, en citoyens anglais, indépendants.

« Sa Grâce le Duc de Buckingham se permit de nous railler.

« Rochester nous tint des propos narquois.

« Les femmes minaudaient, mais nous présentâmes notre front de bataille, mon ami et moi, pour discuter, ainsi que je m'en souviens bien, les très précieuses doctrines de l'élection et de la réprobation, sans faire grande attention à ceux qui se moquaient de nous, non plus qu'aux gens qui jouaient, à notre gauche, ni aux gens qui dansaient à notre droite.

« Nous tînmes bon ainsi pendant toute la soirée.

« Alors s'apercevant que ces gens-là ne s'amuseraient guère à nos dépens, Milord Clarendon, le chancelier, nous fit signe de nous retirer, ce que nous fîmes sans nous presser, après avoir salué le Roi et la société.

– Non, pour cela, je ne l'aurais jamais fait, s'écria le jeune Puritain qui avait écouté attentivement le récit de son ancien. N'eût-il pas été bien plus à propos de lever vos mains et d'appeler la vengeance sur eux, ainsi que le fit le saint homme de jadis sur les cités criminelles.

– Plus à propos, dites-vous ? répondit le Maire avec impatience. Ce qui est le plus à propos, c'est que la jeunesse se taise, jusqu'au moment où on lui demande son avis sur des affaires de ce genre. La colère de Dieu marche avec des pieds de plomb, mais elle frappe avec des mains de fer. Au moment propice qu'il s'est choisi, il a jugé quand serait pleine à déborder la coupe des iniquités de ces hommes-là. Ce n'est point à nous à l'en instruire. Ainsi que l'a dit le Sage, les malédictions ont l'habitude de revenir à leur perchoir. Mettez-vous cela dans l'esprit, Maître Derrick, et n'en soyez pas trop libéral.

Le jeune apprenti – car c'en était un – courba la tête d'un air maussade sous cette réprimande.

Puis le Maire, après un court silence, reprit son récit :

– Comme la nuit était belle, dit-il, nous décidâmes de regagner à pied notre logement, mais jamais je n'oublierai les scènes scandaleuses que nous vîmes en route. Le bon Maître Bunyan, d'Elstow, aurait pu ajouter quelques pages à sa description de la Foire aux Vanités, s'il s'était trouvé avec nous. Des femmes avec des mouches, aux cheveux teints, aux fronts d'airain, les hommes, aux allures désordonnées, tapageuses, et blasphémant, et les cris, et le maquerellage, et l'ivrognerie. C'était bien le royaume qui méritait d'être gouverné par une cour pareille. À la fin, nous passâmes par des rues plus tranquilles, et nous espérions en avoir fini avec nos aventures, quand tout à coup arriva au galop une troupe de cavaliers à moitié ivres, sortant d'une rue latérale, qui attaquèrent les passants à coups d'épée, comme si nous étions tombés dans une embuscade de sauvages en

quelques pays de mécréants. Ils étaient, à ce que je supposais, de la même couvée que ceux au sujet de qui l'excellent John Milton À écrit : « Fils de Bélial, gonflés d'insolence et de vin. » Hélas ! ma mémoire n'est plus ce qu'elle était : car il fut un temps où j'aurais pu réciter par cœur des chants entiers de ce noble et pieux poème.

– Et comment vous êtes-vous tiré d'affaire avec ces querelleurs, monsieur ? demandai-je.

– Ils nous assaillirent, nous et quelques autres honnêtes citadins qui regagnaient leur domicile. Brandissant leurs épées, ils nous sommèrent de poser les armes et de leur rendre hommage.

« – À qui ? demandai-je.

« Ils montrèrent l'un d'eux qui était vêtu d'un costume plus voyant et était un peu plus ivre que les autres.

« – Voici notre très souverain soigneur.

« – Souverain de quoi ? demandai-je.

« – Souverain des Tityre-tu, répondirent-ils. Oh ! très barbares et cocus de bourgeois, ne vous apercevez-vous pas que vous êtes tombés entre les mains de cet ordre très noble ?

« – Ce n'est point votre véritable monarque, dis-je, car celui-ci est enchaîné dans l'abîme, au-dessous de nous, et c'est là qu'un jour il réunira autour de lui ses fidèles sujets.

« – Entendez-vous, il a tenu des propos de traître, crièrent-ils.

« Sur quoi, sans autre préambule, ils foncèrent sur nous, l'épée et le poignard en main.

« L'ami Foster et moi, nous nous adossâmes contre un mur, et nos manteaux roulés autour de notre bras gauche, nous jouâmes de nos armes, et fîmes si bien que nous atteignîmes un ou deux de ces fendants de la vieille ruelle de Wigan.

« L'ami Foster, en particulier, piqua le Roi de telle façon que Sa Majesté s'enfuit dans la rue en hurlant comme un petit bouledogue qu'on saigne.

« Mais nous étions accablés par le nombre, et notre mission aurait peut-être été terminée à ce moment et à cet endroit, si la garde n'était pas entrée en scène, pour faire tomber nos armes d'un coup de hallebarde, et n'avait ainsi arrêté toute la troupe.

« Pendant qu'avait lieu cette échauffourée, les bourgeois des maisons voisines versaient de l'eau sur nous, comme sur des chats de gouttières, et si cela ne refroidit pas notre ardeur au combat, cela nous mit dans un état fâcheux et peu présentable.

« Nous fûmes traînés ainsi au poste de garde, et nous y passâmes la nuit en compagnie de braillards, de voleurs et de marchandes d'oranges, mais je suis fier de pouvoir dire que mon ami Foster et moi-même nous dîmes à celles-ci quelques paroles de joie et de réconfort.

« On nous relâcha dans la matinée, et secouant aussitôt de nos souliers la poussière de Londres, nous partîmes.

« Et je souhaite de n'y jamais retourner, à moins que ce ne soit à la tête de nos régiments du Comte de Somerset, pour voir

le Roi Monmouth poser sur sa tête la couronne, qu'il aura arrachée, dans une lutte loyale, au corrupteur papiste.

Lorsque Maître Stephen Timewell eut achevé son récit, il se fit un brouhaha général, et on se leva de tous côtés, ce qui annonçait la fin du repas.

La compagnie sortit en lent défilé par ordre d'ancienneté.

Tous avaient la même expression sombre et sérieuse, la démarche grave, les yeux baissés.

Ces façons puritaines m'étaient, il est vrai, familières depuis mon enfance, mais jusqu'alors je ne les avais point vu pratiquées par une maisonnée nombreuse, et je n'avais point remarqué leur effet sur un aussi grand nombre de jeunes gens.

– Vous resterez quelques instants encore, dit le Maire, au moment où nous allions les suivre. William, apportez un flacon de vieux vin du Rhin à cachet vert. Ces réconforts charnels, je ne les offre point devant mes jeunes gens, car ce qui leur convient le mieux, c'est le bœuf et une bière saine. À l'occasion toutefois, je partage l'opinion de Paul à savoir qu'un flacon de vin entre amis n'est point chose mauvaise pour l'esprit et le corps. Vous pouvez vous retirer maintenant, ma chérie, si vous avez quelque chose à faire.

– Est-ce que vous allez sortir de nouveau ? demanda Ruth.

– Bientôt. Je dois aller à l'Hôtel de Ville. La revue des armes n'est pas terminée.

– Je tiendrai votre costume prêt, ainsi que les chambres de nos hôtes, répondit-elle.

Après quoi, nous adressant un joli sourire, elle partit de son pas léger.

– Je voudrais pouvoir gouverner la ville comme cette fillette dirige cette maison, dit le Maire. Il n'est pas une chose nécessaire à laquelle elle ne pourvoie, avant même qu'on n'en sente le besoin. Elle lit mes pensées et y conforme ses actes avant que mes lèvres aient eu le temps de les exprimer. S'il me reste encore quelque force à consacrer au service public, c'est parce que ma vie privée est toute pleine d'une paix reposante. N'ayez nulle crainte au sujet du vin du Rhin : il vient de chez Brooke et Hellier, d'Abchurch-Lane, et il mérite toute confiance.

– Ce qui prouve que du moins il vient de Londres une bonne chose, fit remarquer Sir Gervas.

– Oui, c'est vrai, dit le vieillard, en souriant. Mais que pensez-vous de mes jeunes gens, monsieur ? Il faut qu'ils soient d'une classe très différente de celle que vous connaissez, si comme on me le dit, vous avez fréquenté le monde de la cour.

– Mais parbleu oui, ce sont de fort braves jeunes gens, sans doute, répondit Sir Gervas, d'un ton léger. M'est avis toutefois qu'ils manquent un peu de sève. Ce qu'ils ont dans les veines, ce n'est pas du sang, mais du petit lait aigri.

– Non, non, répondit le Maire avec chaleur. Sur ce point, vous ne leur rendez pas justice. Leurs passions, leurs sentiments sont soumis à un contrôle. C'est ainsi qu'un bon cavalier tient son cheval en main. Mais ils existent tout autant que dans l'animal il existe de la vitesse et de l'endurance. Avez-vous remarqué le pieux jeune homme qui était assis à votre droite, et que j'ai eu maintes fois sujet de réprimander pour son excès de zèle ? C'est un bon exemple à citer pour faire voir comment un

homme peut garder la haute-main sur ses sentiments, et les maintenir sous la règle.

– Et comment y est-il arrivé ? demandai-je.

– Hé bien, entre amis, dit le Maire, ce fut seulement à la dernière Annonciation qu'il demanda la main de ma petite fille Ruth. Son temps est presque terminé, et son père, Sam Derrick, est un estimable ouvrier, en sorte que le mariage serait assez bien assorti. La jeune personne l'a pris en grippe – les jeunes filles ont aussi leurs caprices – et il n'a plus été question de rien. Et pourtant il demeure sous le même toit, il la coudoie du matin jusqu'au soir, sans jamais laisser rien percer de cette passion, qui n'a pas pu s'éteindre aussi vite. Deux fois mon magasin à laines a été détruit au ras du sol par l'incendie, et deux fois il s'est mis à la tête de ceux qui luttaient contre les flammes. Bien peu de gens, après avoir vu leur demande repoussée, auraient été capables de faire preuve d'autant de résignation et de patience.

– Je suis tout disposé à reconnaître la justesse de votre appréciation, dit Sir Gervas Jérôme. J'ai appris à ne pas prendre au mot les antipathies trop promptes, et j'ai présent à l'esprit ce distique de John Dryden :

Les erreurs, comme les brins de paille, flottent à la surface,

Quiconque cherche des perles, doit plonger dans les profondeurs

– Ou bien, dit Saxon, le digne Docteur Samuel Butler, qui dit, dans son immortel poème d'Hudibras :

Le sot ne voit que la peau ;

Le sage s'efforce de regarder à l'intérieur.

– Je m'étonne, Colonel Saxon, dit notre hôte d'un ton sévère, de vous entendre parler avec éloge de ce poème licencieux. D'après ce que j'ai ouï dire, il a été composé dans le but exprès de jeter le ridicule sur les gens pieux. Je n'aurais pas été plus surpris de vous entendre louer l'ouvrage criminel et sot de Hobbes, qui soutient cette thèse malfaisante : « *À Deo Rex, à Rege lex* » : « De Dieu vient le Roi, du Roi vient la loi. »

– Il est vrai que je méprise et dédaigne l'usage que Butler a fait de sa satire, dit adroitement Saxon. Toutefois je puis admirer la satire elle-même, tout comme je puis admirer une lame damasquinée, sans approuver la querelle pour laquelle on la tire.

– Ces distinctions-là, je le crains, sont trop subtiles pour ma vieille cervelle, dit l'énergique vieux Puritain. Cette Angleterre, notre patrie, est divisée en deux camps, celui de Dieu, et celui de l'Antéchrist. Quiconque n'est point avec nous est contre nous, et aucun de ceux qui servent sous la bannière du démon n'aura rien de moi, sinon mon mépris et le tranchant acéré de mon épée.

– Bien, bien, dit Saxon, en remplissant son verre, je ne suis point un Laodicéen, non plus qu'un adorateur du succès. La cause ne trouvera point en défaut ma langue ni mon épée.

– Pour cela, j'en suis bien convaincu, mon digne ami, répondit le Maire, et si j'ai parlé en termes trop secs, vous voudrez bien m'excuser. Mais j'ai le regret d'avoir à vous annoncer de mauvaises nouvelles. Je ne les ai point fait connaître au corps communal, de peur de le décourager, mais je sais que l'adversité sera simplement la pierre sur laquelle votre ardeur s'aiguisera et prendra un tranchant plus fin. Le soulèvement d'Argyle a

échoué. Lui et ses compagnons sont tombés entre les mains de l'homme qui n'a jamais su ce que c'est que le pardon.

À ces mots, nous sursautâmes tous sur nos chaises, en échangeant des regards effarés, à l'exception de Sir Gervas Jérôme, dont la sérénité naturelle était à l'épreuve de toute perturbation.

Vous vous le rappelez sans doute, mes enfants quand j'ai commencé à vous raconter ces incidents de ma vie, j'ai dit que les espérances du parti de Monmouth reposaient en grande partie sur l'invasion des exilés écossais dans le comté d'Ayr.

On comptait y faire naître ainsi des troubles, tels qu'ils détourneraient une bonne partie des forces du Roi Jacques, ce qui rendrait notre marche sur Londres moins difficile.

On y comptait d'autant plus sûrement que les domaines d'Argyle étaient situés dans cette région de l'Écosse, où il pouvait lever cinq mille hommes armés de sabres parmi les gens de son clan.

En outre, il y avait, dans les comtés de l'Ouest, un très grand nombre de farouches zélotes, tout prêts à soutenir la cause du Covenant, et qui avaient prouvé, en maintes escarmouches, leurs brillantes qualités guerrières.

Il semblait certain qu'avec le concours des Highlanders et des Covenantaires, Argyle serait capable de résister, d'autant mieux qu'il avait emmené avec lui en Écosse le puritain anglais Rumbold, et un grand nombre d'autres gens de guerre habiles.

La nouvelle inattendue de sa défaite complète était donc un coup terrible, car il en résultait que nous aurions affaire à toutes les forces du Gouvernement.

– Tenez-vous cette nouvelle d'une source sûre ? demanda Decimus Saxon, après un long silence.

– C'est une certitude qui n'admet pas de doute, répondit Maître Stephen Timewell. Toutefois je comprends bien votre surprise, car le Duc était entouré de conseillers dignes de confiance. Il y avait Sir Patrick Hume, de Polwarth.

– Tout en paroles, rien en action, dit Saxon.

– Et Richard Rumbold.

– Tout en action, rien en paroles, dit notre compagnon. M'est avis qu'il aurait dû faire en sorte qu'on parlât mieux de lui.

– Puis il y avait le Major Elphinstone.

– Un sot et un fanfaron.

– Et Sir John Cochrane.

– Un traînard captieux, à la langue longue, à l'intelligence courte, dit le soldat de fortune. Commandée par de tels hommes, l'expédition était condamnée dès le début. Pourtant je me figure que tout au moins, et en admettant qu'ils ne fissent rien de plus, ils auraient pu se jeter dans la région montagneuse, où ces *caterans* aux jambes nues auraient pu se maintenir parmi les nuages et les brouillards de leur pays natal. Tous pris, dites-vous ? C'est une leçon, un avertissement pour nous. Je vous le dis, si Monmouth n'infuse pas plus d'énergie dans ses conseils, s'il hésite à pousser tout droit vers le cœur, s'il fait des passes, des feintes d'escrime aux extrémités, nous nous trouverons dans la situation d'Argyle et de Rumbold. Que signifient ces deux

journées gaspillées à Axminster, en un temps où chaque heure a son prix ? Faudra-t-il chaque fois qu'il se frottera contre un corps de milice et le rejettera de côté, qu'il se repose quarante-huit heures, pour chanter « *Te Deum* » alors que Churchill et Feversham sont en route, je le sais, pour l'Ouest avec tous les hommes qu'ils ont pu ramasser, et que les Grenadiers hollandais pullulent comme les rats dans un magasin de grains ?

– Vous avez parfaitement raison, Colonel Saxon, répondit le Maire, et j'espère que, quand le Roi arrivera ici, nous réussirons à lui inspirer une action plus rapide. Il a grand besoin de conseillers plus entendus à la guerre, car depuis le départ de Fletcher, il n'a guère autour de lui de gens qui aient appris le métier des armes.

– Bon, dit Saxon, d'un air bourru, maintenant qu'Argyle a disparu, nous voici face à face avec le Roi Jacques, sans pouvoir compter sur autre chose que nos bonnes épées.

– Sur elles et sur la justice de notre cause. Comment trouvez-vous ces nouvelles, jeunes messieurs ? Est-ce qu'elles auraient fait perdre au vin tout son bouquet ? Seriez-vous enclins à déserter le drapeau du Seigneur ?

– Pour mon compte, dis-je, j'entends voir la chose jusqu'au dénouement.

– Et moi, dit Ruben Lockarby, je suivrai Micah Clarke partout où il ira.

– Quant à moi, dit Sir Gervas, la chose m'est parfaitement indifférente, tant que je suis en bonne compagnie et qu'il y a de quoi donner de fortes émotions.

– En ce cas, dit le Maire, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est que chacun remplisse son rôle propre, et que nous nous tenions prêts pour l'arrivée du Roi. Jusqu'alors, j'espère que vous me ferez l'honneur d'agréer mon humble toit.

– Je crains, dit Saxon, de ne pouvoir accepter cette offre si bienveillante. Quand je suis sous les armes, je me lève tôt et me couche tard. J'établirai donc mon quartier-général à l'auberge, qui n'est pas très bien fournie au point de vue des victuailles, mais qui peut m'offrir la nourriture simple à laquelle se bornent mes besoins, avec mon quart de bière noire d'octobre, et ma pipe de Trinidad.

Saxon tenant ferme dans sa décision, le Maire cessa d'insister auprès de lui, mais mes deux amis s'empressèrent de se joindre à moi pour accepter l'offre du digne marchand de laines, et nous nous installâmes pour la durée de notre séjour sous son toit hospitalier.

IV – Une mêlée nocturne.

Si Decimus Saxon refusa de mettra à profit l'offre du logement et de la table que lui avait faite Maître Timewell, ce fut, ainsi que je l'appris plus tard, pour cette raison que le Maire étant un ferme Presbytérien, il croyait inopportun de laisser s'établir entre eux une intimité trop grande, qui lui nuirait auprès des Indépendants et autres zélotes.

À vrai dire, mes chers enfants, cet homme plein de ruse commença, dès ce jour, à régler sa vie et ses actes de façon à se concilier l'amitié des Sectaires, et de se faire considérer par eux comme leur chef.

En effet, il était fermement convaincu que dans des mouvements violents comme celui où nous étions engagés, le parti le plus extrême est sûr d'avoir enfin la haute main.

– Fanatisme, me disait-il un jour, cela signifie ferveur, et ferveur signifie qu'on sera âpre à la besogne, et l'âpreté à la besogne signifie la puissance.

Tel était le pivot de toutes ses intrigues, de tous ses projets.

En premier lieu, il s'appliqua à prouver qu'il était un excellent soldat. Il n'épargna ni le temps, ni la peine pour y arriver.

Du matin jusqu'à midi, dans l'après-midi jusqu'à la nuit, nous faisions l'exercice, et encore l'exercice, si bien qu'enfin les commandements lancés à tue-tête, ce fracas des armes devinrent fatigants par leur monotonie.

Les bons bourgeois purent bien se figurer que l'infanterie du Wiltshire sous le colonel Saxon, faisait partie de la place du Marché au même titre que la croix de la ville ou le carcan de la paroisse.

Il fallait faire bien des choses en peu de temps, et même tant de choses que plus d'un aurait déclaré la tentative inutile.

Ce n'était pas seulement la manœuvre d'ensemble du régiment ; il fallait de plus que chacun de nous habituât sa compagnie à l'exercice qui lui était propre.

Il nous fallait apprendre de notre mieux les noms et les besoins des hommes.

Mais notre tâche fut rendue plus aisée par la certitude que ce n'était point du temps perdu, car à chaque rassemblement nos patauds se tenaient plus droit et maniaient leurs armes avec plus de dextérité.

Depuis le chant du coq jusqu'au coucher du soleil, on n'entendit dans les rues d'autres cris que : « Portez armes, préparez armes, reposez vos armes, apprêtez vos amorces » et tous les autres commandements de l'ancien exercice de peloton.

À mesure que nous devenions meilleurs soldats, notre nombre augmentait, car notre apparence coquette attirait dans nos rangs l'élite des nouveaux-venus.

Ma compagnie s'accrut au point qu'il fallût la dédoubler.

Il en fut ainsi des autres dans la même proportion.

Les mousquetaires du baronnet atteignirent le chiffre d'une bonne centaine, gens sachant pour la plupart se servir du mousquet.

En totalité, nous passâmes de trois cents à quatre cent cinquante, et notre façon de manœuvrer se perfectionna au point de nous valoir de tous côtés des éloges sur l'état de nos hommes.

À une heure avancée de la soirée, je rentrais à cheval, lentement, à la maison de Maître Timewell, quand Ruben arriva à grand bruit derrière moi et me pria de revenir sur mes pas avec lui pour assister à un spectacle qui valait la peine d'être vu.

Bien que je ne me sentisse guère disposé à ce genre de plaisirs, je fis faire demi-tour à Covenant, et nous descendîmes toute la longueur de la Grande Rue, pour entrer dans le faubourg qui se nomme Shuttern.

Mon compagnon s'y arrêta devant un édifice nu, qui avait l'air d'une grange, et me dit de regarder dans l'intérieur par la fenêtre.

Le dedans se composait d'une seule grande chambre.

C'était le magasin, alors vide, dans lequel on avait l'habitude de mettre la laine.

Il était éclairé d'un bout à l'autre par des lampes et des chandelles.

Un grand nombre d'hommes parmi lesquels je reconnus des gens de ma compagnie, ou de celle de mon camarade, étaient couchés des deux côtés, occupés les uns à fumer, d'autres à prier, d'autres à polir leurs armes.

Dans le centre, sur toute la longueur, des bancs avaient été rangés bout à bout, et sur ses bancs étaient assis à cheval tous les cent mousquetaires du baronnet.

Chacun deux était en train de tresser en forme de queue la chevelure de l'homme assis devant lui.

Un jeune garçon allait et venait, un pot de graisse à la main, et avec cet ingrédient et de la ficelle à fouet, la besogne marchait rondement.

Sir Gervas en personne, muni d'une grande boite pleine de farine, était assis, perché sur un ballot de laine au bout de la rangée, et aussitôt qu'une queue était achevée, il l'examinait à travers son monocle, et si elle lui paraissait convenablement faite, il la saupoudrait d'un geste précieux, en puisant dans sa boite, et opérait avec autant de soin et de sérieux que s'il se fut agi d'une cérémonie de l'Église.

Jamais cuisinier, assaisonnant un plat, n'eût distribué ses épices avec autant d'exactitude et de jugement que notre ami n'en mettait à enfariner les têtes de sa compagnie.

Au milieu de son travail, il leva les yeux, et vit une ou deux figures souriantes à la fenêtre, mais son occupation l'absorbait trop pour qu'il se permit de l'interrompre, et nous finîmes par repartir à cheval sans lui avoir parlé.

À ce moment, la ville était fort tranquille et silencieuse, car les gens de cette région étaient habitués à se coucher tôt, à moins que quelque occasion ne les tînt sur pied.

Nous parcourions, au pas lent de nos chevaux, les rues muettes.

Les fers de nos montures résonnaient d'un bruit clair sur le pavé de galets, et nous tenions de ces propos légers qui sont d'usage entre jeunes gens.

Au dessus de nous, la lune brillait d'un vif éclat, répandait une lueur argentée sur les larges rues, et dessinait en un réseau d'ombres les pointes et les clochetons des églises.

Arrivé dans la cour de Maître Timewell, je mis pied à terre, mais Ruben, charmé par le calme et la beauté de la scène, continua sa promenade à cheval, dans l'intention de pousser jusqu'à la porte de la ville.

J'étais encore occupé à défaire les boucles de la sangle, et à enlever mon harnais, quand tout à coup arriva d'une des rues voisines, un grand cri, un bruit de lutte, de choc d'épées en même temps que la voix de mon camarade appelant à l'aide.

Je tirai mon épée et sortis en courant.

À une faible distance de là, se trouvait un assez large espace, tout blanc de clarté lunaire, et au centre j'aperçus la silhouette trapue de mon ami.

Il faisait des bonds avec une agilité dont je ne l'avais jamais cru capable, et échangeait des coups de pointe avec trois ou quatre hommes qui le serraient de près.

Sur le sol gisait une figure sombre.

Du groupe de combattants, la jument de Ruben se dressait, se baissait comme si elle comprenait le danger que courait son maître.

Comme j'accourais, criant, l'épée haute, les assaillants s'enfuirent par une rue latérale, excepté l'un d'eux, un homme de haute taille, musculeux, qui avait une épée.

Il se lança contre Ruben, en lui portant un furieux coup de pointe, jurant, et le traitant de trouble-fête.

J'éprouvai une sensation d'horreur en voyant la lame passer à travers la parade de mon ami, qui leva les bras, et tomba la face en avant, pendant que l'autre, après avoir lancé un dernier coup, s'enfuyait par une des ruelles étroites et tortueuses qui allaient de la rue de l'Est à la rive de la Tone.

– Au nom du ciel, où êtes-vous atteint ? m'écriai-je en me jetant à genoux près du corps étendu. Où êtes-vous blessé, Ruben ?

– Surtout dans le soufflet, dit-il en soufflant comme un soufflet de forge, et aussi derrière la tête. Donnez-moi la main, je vous prie.

– Vraiment, vous n'êtes pas touché ? m'écriai-je, le cœur soulagé d'un grand poids, en l'aidant à se relever. Je croyais que ce gredin vous avait transpercé.

– Autant chercher à percer un crabe de Warsash avec un épingle à cheveux, dit-il. Grâce au bon Sir Jacob Clancing, jadis de Snellaby Hall, et présentement de la Plaine de Salisbury, leurs rapières n'ont produit d'autre effet que de rayer ma cuirasse impénétrable. Mais où en est la demoiselle ?

– Quelle demoiselle ?

– Oui, c'était pour la sauver que j'ai dégainé. Elle était assaillie par des rôdeurs de nuit. Voyez, elle se relève. Ils l'avaient jetée à terre quand j'ai fondu sur eux.

– Comment vous trouvez-vous, madame ? demandai-je, car la personne gisante à terre s'était relevée et avait pris l'aspect d'une femme, jeune et gracieuse, d'après toutes les apparences, mais dont la figure était enveloppée dans un manteau. J'espère que vous n'avez eu aucun mal ?

– Aucun, monsieur, répondit-elle d'une voix basse et douce, mais si j'ai échappé, je le dois à la valeur et à l'empressement de votre ami, ainsi qu'à la sagesse prévoyante de Celui qui confond les complots des méchants. Sans doute tout homme digne de ce nom aurait rendu ce service à une jeune personne en détresse, quelle qu'elle fût, et pourtant, ce qui contribuera peut-être à votre satisfaction, ce sera d'apprendre que votre protégée ne vous est pas inconnue.

Et en parlant ainsi, elle laissa tomber son manteau et tourna sa figure vers nous sous la clarté de la lune.

– Grands Dieux ! C'est *Mistress* Timewell, m'écriai-je tout abasourdi.

– Rentrons à la maison, dit-elle d'une voix ferme et rapide. Les voisins ont pris l'alarme et il y aura bientôt un rassemblement de populace. Échappons aux commentaires.

En effet, on entendait déjà de tous côtés le bruit des fenêtres, et des gens demandant à tue-tête de quel malheur il s'agissait.

Bien loin, au bout de la rue, nous pouvions apercevoir la lueur des lanternes se balançant et annonçant la patrouille qui arrivait à grands pas.

Nous nous dérobâmes cependant, à la faveur de l'ombre, et fûmes bientôt en sûreté dans la cour du Maire, sans être interpellés ou arrêtés.

– J'espère, monsieur, que vous n'avez pas été blessé, bien vrai ? dit la jeune demoiselle à mon compagnon.

Depuis qu'elle avait découvert sa figure, Ruben n'avait pas dit un mot.

Il avait tout l'air d'un homme qui est bercé par un rêve agréable et qui n'est fâché que d'en être réveillé.

– Non, je ne suis pas blessé, répondit-il, mais je voudrais que vous nous disiez quels sont ces spadassins errants et où l'on peut les trouver.

– Non, non, dit-elle, le doigt levé, vous ne pousserez pas l'affaire plus loin. Quant à ces hommes, je ne puis dire avec certitude qui ils pouvaient être. J'étais sortie pour rendre visite à Dame Clatworthy, qui a la fièvre tierce, et ils m'ont assaillie pendant que je revenais. Peut-être sont-ce des gens qui ne partagent pas les opinions de mon grand-père sur les affaires de l'État, et est-ce lui qu'ils ont visé par-dessus moi. Mais vous fûtes tous deux si bons pour moi, que vous ne me refuserez pas une autre faveur que j'ai à vous demander.

Nous protestâmes que cela nous était impossible, en mettant la main sur la garde de nos épées.

– Non, gardez-les pour la cause de Dieu, dit-elle, en souriant de notre geste. Tout ce que je vous demande, c'est de ne rien dire de cette affaire à mon grand-père, car la moindre chose suffit pour le mettre en feu, malgré son grand âge. Je ne voudrais pas que son attention fût détournée des affaires publiques par un détail personnel comme celui-là. Ai-je votre parole ?

– La mienne ! dis-je en m'inclinant.

– La mienne aussi ! dit Lockarby.

– Merci, mes bons amis ! Ah ! J'ai laissé tomber mon gant dans la rue. Mais cela n'a pas d'importance. Je rends grâce à Dieu de ce qu'il n'est arrivé malheur à personne. Merci encore une fois, et que des rêves agréables vous attendent.

Elle gravit lestement les marches et disparut en un instant.

Ruben et moi, nous ôtâmes les harnais de nos chevaux et assistâmes en silence aux soins qu'on leur donna.

Nous entrâmes alors dans la maison, pour regagner nos chambres, toujours sans mot dire.

Arrivé sur le seuil de sa porte, Ruben s'arrêta.

– J'ai déjà entendu la voix de l'homme au long corps, Micah, dit-il.

– Et moi aussi, répondis-je. Le vieillard fera bien de se méfier de ses apprentis. J'ai presque envie de sortir pour aller chercher le gant de la fillette.

Un joyeux clignement d'yeux brilla dans le nuage qui avait obscurci la figure de Ruben. Il ouvrit la main gauche et me montra le gant de peau de daim froissé entre ses doigts.

– Je ne le troquerais pas contre tout l'or qui se trouve dans les coffres de son grand-père, dit-il avec une explosion soudaine d'ardeur.

Puis riant à la fois et rougissant, il se hâta de rentrer et me laissa à mes pensées.

Ce fut ainsi que j'appris pour la première fois, mes chers enfants, que mon bon camarade avait été percé par les flèches du petit dieu.

Quand un homme ne compte que vingt ans, l'amour jaillit en lui, ainsi que la citrouille dont parle l'Écriture et qui poussa en une seule nuit.

Je vous aurais mal raconté mon histoire, si je ne vous avais pas fait comprendre que mon ami était un jeune homme franc, au cœur chaud, tout de premier mouvement, chez qui la raison était rarement de faction en présence de ses penchants.

Un homme de cette sorte est aussi peu capable de s'éloigner d'une jeune fille attrayante que l'aiguille de fuir l'aimant.

Il aime, tout comme l'alouette chante, tout comme joue un chaton.

Or, un garçon à l'esprit lent et lourd comme moi, et dans les veines duquel le sang avait toujours coulé avec quelque froideur, quelque réserve, peut entrer dans l'amour ainsi qu'un cheval entre dans un cours d'eau aux rives en talus, degré par degré, mais un homme tel que Ruben frappe du talon un seul instant

sur le bord, et l'instant d'après, il s'est lancé jusqu'aux oreilles dans l'endroit le plus profond.

Le ciel seul sait quelle mèche avait mis le feu à l'étoupe.

Tout ce que je puis dire, c'est que depuis ce jour, mon camarade était mélancolique et assombri une heure, puis gai, et plein d'entrain l'heure suivante.

Il n'avait plus rien de son flot constant de bonne humeur, il devenait aussi piteux qu'un poussin qui mue, chose qui m'a toujours paru un des plus singuliers résultats de ce que les poètes ont appelé le joyeux état de l'amour.

Mais, il faut le dire, en ce monde, joie et plaisir se touchent de si près, qu'on dirait qu'ils sont à l'attache dans des stalles contiguës, et qu'une ruade suffirait pour faire tomber la cloison qui les sépare.

Voici un homme aussi plein de soupirs qu'une grenade est bourrée de poudre.

Il fait triste figure ; il a l'air abattu. Son esprit va à l'aventure et si vous lui faites remarquer qu'il est très malheureux dans cet état, il vous répondra, vous pouvez en être certain, qu'il ne l'échangerait pas pour les Puissances ni pour les Principautés du ciel.

Pour lui les larmes sont de l'or, et le rire n'est que de la fausse monnaie.

Mais, mes chers enfants, c'est peine perdue pour moi que de vous expliquer une chose que moi-même je n'entends point.

Si comme je l'ai entendu dire, il est impossible de trouver deux empreintes du pouce qui soient identiques, comment espérer de faire coïncider les pensées et les sentiments les plus intimes de deux êtres.

Toutefois, il est une chose que je puis affirmer comme vraie, c'est que quand je demandai la main de votre grand-mère, je ne m'abaissai point à prendre la mine d'un homme qui mène un enterrement.

Elle me rendra ce témoignage que j'allai à elle avec la figure souriante, bien que j'eusse tout de même une petite palpitation au cœur, et je lui dis…

Mais diantre, ou me suis-je laissé entraîner ?

Qu'y a-t-il de commun entre tout cela et la ville de Taunton, et la révolte de 1685 ?

Le mercredi soir, 17 juin, nous apprîmes que le Roi, (c'était ainsi qu'on désignait Monmouth dans tout l'Ouest) était campé à moins de dix milles de là, avec toutes ces forces, et que le lendemain matin, il ferait son entrée dans la fidèle ville de Taunton.

On s'ingénia tant qu'on put, comme vous le pensez bien, pour lui souhaiter la bienvenue d'une façon qui fût digne de la ville d'Angleterre la plus attachée aux Whigs et au Protestantisme.

Un arc de plantes vertes avait déjà été dressé à la porte de l'ouest.

Il portait cette devise : « Bienvenue au Roi Monmouth ! »

Un second s'élevait depuis l'entrée de la place du Marché jusqu'à la fenêtre la plus haute de l'hôtellerie du *Blanc-Cerf*, avec ces mots en grandes lettres écarlate « Salut au Chef Protestant. »

Un troisième, si je m'en souviens bien, surmontait l'entrée de la cour du château, mais je ne me rappelle plus la devise qui s'y lisait.

L'industrie du drap et de la laine est, ainsi que je vous l'ai dit, la principale occupation de la ville.

Les marchands n'avaient pas ménagé leurs marchandises.

Ils les avaient étalées à profusion pour embellir les rues.

De riches tapisseries, des velours lustrés, de précieux brocarts flottaient aux fenêtres ou décoraient les balcons.

La rue de l'Est, la Grande Rue, la rue d'Avant, étaient tendues des greniers jusqu'à terre d'étoffes rares et belles.

De gais étendards étaient suspendus aux toits des deux côtés, ou voltigeaient en longues guirlandes d'une maison à l'autre.

La bannière royale d'Angleterre était déployée au clocher élevé de Sainte Marie-Madeleine, et le drapeau de Monmouth flottait au clocher tout pareil de Saint Jacques.

Jusqu'à une heure avancée de la nuit, on manœuvra le rabot, le marteau, on travailla, on inventa, si bien que le jeudi 18 juin, quand le soleil se leva, il éclaira le plus beau déploiement de couleurs et de verdure qui ait jamais paré une ville.

Une sorte de magie avait changé la ville de Taunton en un jardin fleuri.

Maître Stephen Timewell s'était occupé de ces préparatifs, mais il s'était dit en même temps que le signe de bienvenue le plus agréable qu'il pût offrir aux yeux de Monmouth serait la vue du gros corps d'hommes armés qui étaient prêts à suivre sa fortune.

Il y en avait seize cents dans la ville.

Deux cents d'entre eux formaient la cavalerie.

La plupart étaient bien armés et équipés.

Ils furent rangés de façon que le Roi passât devant eux à son entrée.

Les gens de la ville bordaient, sur trois rangs de profondeur, la place du Marché, depuis la porte du Château jusqu'à l'entrée de la Grande Rue.

De là jusqu'à Shuttern, les paysans du comté de Dorset et ceux de Frome étaient placés sur les deux côtés de la rue.

Notre régiment était posté à la porte de l'Ouest.

Avec des armes bien astiquées, des rangs bien alignés, et des branches vertes à tous les bonnets, aucun chef ne pouvait s'abstenir de souhaiter de voir son armée ainsi accrue.

Lorsque tous furent à leurs places, que les bourgeois et leurs épouses se furent parés de leurs atours des jours de fête, avec

des figures réjouies, des corbeilles pleines de fleurs, tout fût prêt pour la réception du royal visiteur.

– Voici mes ordres, dit Saxon en s'avançant vers nous sur son cheval, au moment où nous prenions nos places près de nos compagnons. Moi et mes capitaines, nous nous réunirons à l'escorte du Roi, quand il passera, et nous l'accompagnerons ainsi jusqu'à la place du Marché. Vos hommes présenteront les armes et resteront en place jusqu'à notre retour.

Nous tirâmes, tous les trois, nos sabres et nous fîmes le salut.

– Si vous voulez bien venir avec moi, messieurs, et prendre position à droite de cette porte-ci, dit-il, je pourrai vous dire quelques mots au sujet de ces gens, quand ils défileront. Trente ans de guerre, sous bien des climats, m'ont bien donné le droit de parler en maître-ouvrier qui instruit ses apprentis.

Nous suivîmes son invitation avec empressement.

On franchit la porte, qui maintenant se réduisait à une large brèche parmi les tas de déblais marquant l'emplacement des anciennes murailles.

– On ne les aperçoit pas encore, fis-je remarquer, pendant que nous montions sur une hauteur commode. Je suppose qu'ils doivent arriver par cette route dont les détours suivent la vallée en face de vous.

– Il y a deux sortes de mauvais généraux, dit Saxon, l'homme qui va trop vite et celui qui va trop lentement. Les conseillers de Sa Majesté ne seront jamais accusés du premier de ces défauts, quelques erreurs qu'ils puissent commettre d'ailleurs. Le vieux Maréchal Grunberg, avec qui j'ai fait trente-six

mois de campagne en Bohème, avait pour principe de voler à travers le pays, pêle-mêle, cavalerie, infanterie, artillerie, comme s'il avait le diable à ses trousses. Il aurait pu commettre cinquante fautes, mais l'ennemi n'avait jamais le temps d'en profiter. Je me rappelle un raid que nous fîmes en Silésie. Après deux jours de marche dans les montagnes, son chef d'état-major lui dit que l'artillerie était hors d'état de suivre.

« – Qu'on la laisse en arrière ! répondit-il.

« On abandonna donc les canons, et le lendemain au soir, l'infanterie était fourbue.

« – Ils ne peuvent pas faire un mille de plus, dit le chef.

« – Qu'on les laisse en arrière, dit Grunberg.

« Nous voilà donc partis avec la cavalerie. Pour mon malheur, j'étais dans son régiment de pandours, après une escarmouche ou deux, tant par l'état des routes que par le fait de l'ennemi, nos chevaux étaient crevés inertes.

« – Les chevaux sont fourbus, dit le capitaine en chef.

« – Qu'on les laisse en arrière ! crie-t-il.

« Et je parie qu'il aurait poussé jusqu'à Prague avec son état-major, si on l'avait laissé faire. Après cela, nous lui donnâmes comme surnom « Général Laisse-en-arrière. »

– Un brillant commandant, oh ! oui, s'écria Sir Gervas, j'aurais aimé servir sous lui.

– Oui, et il avait une façon de former ces recrues qui n'aurait guère été du goût de nos bons amis d'ici dans l'Ouest, dit Saxon. Je me rappelle qu'après Salzbourg, quand nous eûmes pris le château ou la forteresse de ce nom, nous fûmes renforcés d'environ quatre mille hommes d'infanterie qui n'avaient point été dressés. Comme ils approchaient de nos lignes, en agitant les mains, en sonnant du clairon, le vieux Maréchal « Laisse-en-arrière » déchargea sur eux tous les canons qui se trouvaient sur les murs, ce qui tua soixante hommes et jeta parmi le reste une grande panique.

« – Il faut que ces coquins apprennent tôt ou tard à tenir bon sous le feu, dit-il. Ils peuvent bien commencer tout de suite leur éducation.

– C'était un rude maître d'école, fis-je remarquer. Il aurait pu laisser à l'ennemi partie de cet enseignement.

– Et pourtant le soldat l'aimait, dit Saxon. Il n'était point homme, quand une ville avait été prise d'assaut, à regarder de trop près quand une femme braillait, non plus qu'à écouter tous les bourgeois qui avaient par hasard trouvé leur coffre plus léger d'une bagatelle. Mais parlons des chefs qui vont lentement. Je n'en ai connu aucun qui pût être comparé au Brigadier Baumgarten, qui était aussi de l'armée impériale. Il levait par exemple ses quartiers d'hiver, pour venir s'établir devant une place forte. Il élevait un épaulement ici, là il creusait une sape, si bien que ses soldats finissaient par avoir mal au cœur rien qu'à regarder la place. Il jouait ainsi avec elle comme un chat avec une souris, jusqu'au moment où elle allait ouvrir ses portes, mais alors il pouvait bien prendre la fantaisie de lever le siège et de se mettre en quartiers d'hiver. J'ai fait deux campagnes sous lui, sans honneur, sans mise à sac, sans pillage, sans profit, excepté une misérable solde de trois florins par jour, payée en pièces rognées, avec six mois de retard… Mais voyez-vous les gens sur ce

clocher ! Ils agitent leurs mouchoirs comme s'ils apercevaient quelque chose.

– Je ne puis rien voir, répondis-je, en abritant mes yeux et promenant mon regard sur la vallée semée d'arbres qui montait en pente douce jusqu'aux collines couvertes de pâturages de Blackdown.

– Les gens, qui sont sur les forts, agitent des mouchoirs et désignent du geste quelque chose. Il me semble que j'entrevois l'éclair de l'acier parmi les bois tout là-bas.

– C'est ici, dit Saxon, étendant sa main armée d'un gantelet sur la rive ouest de la Tone, tout près du pont de bois. Suivez mon doigt, Clarke, et voyez si vous pouvez le discerner.

– Oui, c'est vrai, m'écriai-je, je vois un reflet brillant qui va et vient. Et ici, à gauche, à l'endroit où la route passe en courbe par dessus la hauteur, apercevez-vous cette masse compacte d'hommes ! Ha ! la tête de la colonne commence à sortir d'entre les arbres.

Il n'y avait pas un nuage au ciel, mais la grande chaleur produisait une buée qui s'étendait sur la vallée.

Elle devenait très épaisse le long du cours sinueux de la rivière, et flottait en petits flocons en lambeaux, au-dessus de la région boisée qui avoisine ses bords.

À travers cette mince couche de vapeur pénétrait de temps en temps un éclair de vive lumière, quand les rayons du soleil tombaient sur une cuirasse ou sur un casque.

Par intervalles, la douce brise de l'été apportait à nos oreilles de soudains éclats d'une musique militaire, où se mêlaient le son aigu des trompettes et le sourd grondement des tambours.

Puis, nos regards perçurent l'avant-garde de l'armée, qui commençait à se dérouler, sortant de l'ombre des arbres et apparaissant en noir sur la route blanche et poussiéreuse.

La longue ligne continua à s'étendre, se tordant sur elle-même, à mesure qu'elle sortait des bois, pareille à un serpent noir aux écailles polies.

Enfin, l'armée rebelle tout entière – cavalerie, infanterie, artillerie – fut visible pour nous.

L'éclat des armes, le flottement de nombreux drapeaux, les plumes des chefs, les colonnes épaisses des hommes en marche, tout cela formait un tableau qui remuait jusqu'au fond du cœur les citoyens de Taunton.

Ceux-ci, du haut des toits, des éminences croulantes que formaient les murs démantelés, pouvaient contempler les champions de leur foi.

Si la seule vue d'un régiment qui passe est capable d'exciter un frisson dans votre poitrine, vous vous imaginerez sans peine ce qui se passe, quand les soldats que vous regardez ont pris les armes pour tout de bon afin de défendre vos intérêts les plus chers, les plus aimés, et viennent de sortir victorieux d'une lutte sanglante.

Si la main de tous les autres hommes était levée contre nous, du moins ceux-là étaient de notre côté, et nos cœurs allaient à eux comme à des amis et à des frères.

De tous les liens qui unissent les hommes en ce monde, il n'en est pas de plus fort qu'un commun danger.

Pour mes yeux inexpérimentés, tout cela apparaissait comme très guerrier, très imposant, et en contemplant ce long défilé, je me disais que notre cause était en quelque sorte gagnée.

Mais à ma grande surprise, Saxon postait, jetait à demi-voix des peuh ! dédaigneux.

À la fin, ne pouvant plus maîtriser son impatience, il éclata en paroles brûlantes de mécontentement.

– Regardez-moi seulement cette avant-garde pendant qu'elle descend la pente, s'écria-t-il. Où est le groupe d'éclaireurs, de *vorreiter*, comme disent les Allemands ? Et où est l'espace qu'il faudrait laisser entre l'avant-garde et le corps principal ? Par l'épée de Scanderbeg, ils me rappellent plutôt un troupeau de pèlerins, comme j'en ai vus, lorsqu'ils s'approchent du sanctuaire de Saint Sébald, à Nuremberg, avec leurs bannières et leurs flots de rubans. Et au centre, parmi cette troupe de cavaliers, se trouve sans doute notre nouveau monarque. Quel malheur pour lui de n'avoir point à ses côtés un homme capable de ranger cet essaim de paysans en quelque chose qui ressemble à un ordre de campagne ! Maintenant regardez-moi ces quatre pièces de canon qui traînent comme des moutons boiteux derrière le troupeau ! *Carajo*, je voudrais être un jeune officier du Roi avec un escadron de cavalerie légère sur cette crête que voilà ! Par ma foi, je fondrais sur ce croisement de routes, comme un émouchet sur une bande de petits pluviers. Alors et je taille, et je coupe. À bas ces canonniers qui rampent, un feu de carabines pour nous couvrir, un mouvement enveloppant de la cavalerie, et les canons des rebelles partent dans un nuage de poussière. Qu'on dites-vous, Sir Gervas ?

– Un fameux sport, colonel, dit le baronet, dont une légère rougeur anima les joues pâles. Je parie que vous faisiez trotter vos pandours !

– Oui, les coquins avaient le choix : travailler ou être pendus. Mais il me semble que nos amis sont loin d'être aussi nombreux qu'on le rapportait. J'estime que la cavalerie se monte à un millier, et que l'infanterie compte environ cinq mille deux cents hommes. J'ai été regardé comme un bon appréciateur en fait de nombre en pareilles occasions. Avec les quinze cents qu'il y a dans la ville, cela nous ferait près de huit mille hommes, et ce n'est pas là une armée bien considérable pour envahir un royaume et disputer une couronne.

– Si l'Ouest peut fournir huit mille hommes, combien peuvent donner tous les comtés d'Angleterre, demandai-je. N'est-ce pas la façon la plus équitable d'envisager la situation ?

– La popularité de Monmouth est concentrée surtout dans l'Ouest, répondit Saxon. C'est ce souvenir qui l'a décidé à lever son étendard dans ces comtés.

– Dites plutôt ses étendards, fit Ruben. Tenez, on dirait qu'ils ont mis leur linge à sécher tout le long de la ligne.

– C'est vrai, ils ont plus d'enseignes que je n'en vis jamais dans une armée aussi faible, répondit Saxon, en se dressant sur ses étriers. Il y en a un ou deux qui sont bleus. Tous les autres, autant que je pus en juger, avec le soleil qui les éclaire, sont blancs, avec un mot ou une devise.

Pendant cette conversation, le corps de cavalerie qui formait l'avant-garde de l'armée protestante était parvenu à moins d'un

quart de mille de la ville, lorsqu'une sonnerie bruyante et claire de trompettes le fit s'arrêter.

Ce signal fut répété dans chacun des régiments ou escadrons en sorte que le son passa rapidement sur toute la longue rangée, jusqu'à ce qu'il finit par se perdre dans l'éloignement.

À la vue de ce câble humain qui couvrait toute la route, et qui était à peine agité d'un mouvement de vibration, d'ondulation dans sa ligne oscillante, l'analogie avec un serpent gigantesque me revint encore une fois à l'esprit.

– Je trouverais que cela ressemble à un grand boa, qui irait entourer la ville de ses replis.

– Un serpent à sonnettes plutôt, dit Ruben, en montrant les canons à l'arrière-garde. C'est dans sa queue qu'il garde de quoi faire du bruit.

– Voici sa tête qui approche, si je ne me trompe, dit Saxon. Il vaudrait mieux, je crois, nous placer sur le côté de la porte.

Comme il parlait, un groupe de cavaliers aux costumes voyants se détacha du corps principal et se dirigea tout droit vers la ville.

À leur tête se trouvait un jeune homme de haute taille, de tournure svelte et élégante, qui montait avec la grâce d'un écuyer accompli.

Il se faisait remarquer parmi ceux qui l'entouraient par la fierté de son attitude et la richesse de son harnachement.

Lorsqu'il se fut approché au galop de la porte, une clameur de bienvenue, partit de la multitude, clameur qui se transmit et se prolongea dans la foule plus éloignée.

Celle-ci, ne pouvant voir ce qui se passait en avant, conclut de ces acclamations que le Roi approchait.

V – La Revue des Hommes de l'Ouest.

Monmouth était alors dans sa trente-sixième année.

Il se distinguait par ces grâces superficielles qui plaisent à la multitude et mettent un homme en état de prendre la direction d'une cause populaire.

Il était jeune.

Il avait la parole facile et spirituelle.

Il était habile dans tous les exercices qui conviennent à un soldat et à un homme.

Pendant qu'il parcourait l'Ouest, il n'avait point jugé au-dessous de lui d'embrasser les jeunes villageoises, d'offrir des prix pour les sports champêtres, et de disputer, chaussé de bottes, la palme de la course à pied avec les plus agiles des paysans courant nu-pieds.

Il était d'un naturel vain et prodigue, mais il excellait en cette sorte de magnificence qui frappe les yeux, et dans cette générosité insouciante qui gagne les cœurs du peuple.

Tant sur le Continent qu'à Bothwell-Bridge, il avait conduit des armées avec succès.

Sa bonté, sa pitié envers les Covenantaires, après la victoire, lui avait valu autant d'estime auprès des whigs que Dalzell et Claverhouse s'étaient attiré de haine.

Au moment où il arrêta son beau cheval noir à la porte de la ville, il ôta son chapeau *montero* à plumes devant la foule qui l'acclamait. Il avait une attitude si gracieuse et si digne qu'elle semblait bien celle d'un chevalier errant de roman, combattant à armes très inégales pour conquérir une couronne qui lui aurait été dérobée par la ruse d'un tyran.

On trouva qu'il avait bonne mine, mais je ne saurais dire que je fusse de cet avis.

Sa figure me parut trop allongée, trop pâle pour être agréable ; mais ses traits étaient accentués et nobles, son nez saillant, ses yeux brillants, pénétrants.

On aurait peut-être pu discerner dans le dessin de sa bouche quelques indices de cette faiblesse qui entacha sa réputation, bien que l'expression en fût douce et aimable.

Il portait une jaquette de cheval en roquelaure pourpre foncé, avec des bords et des revers de dentelle d'or, et qui, en s'écartant par devant, laissait voir une brillante cuirasse d'argent.

Son habillement était complété par un costume de velours d'une nuance plus claire que la jaquette, une paire de bottes montantes en cuir jaune de Cordoue, une rapière à poignée d'or qu'il portait d'un côté, et un poignard de Parme de l'autre côté, ces deux armes suspendues à une ceinture en cuir du Maroc.

Un large col en dentelle de Malines flottait sur ses épaules et de ses manches sortaient à flots des manchettes de cette même coûteuse dentelle.

Bien des fois, il souleva son chapeau et s'inclina sur le pommeau de sa selle pour répondre au tonnerre des applaudissements.

– Un Monmouth ! Un Monmouth ! criait le peuple. Salut au Chef Protestant !

– Vive le Roi Monmouth !

Et à toutes les fenêtres, sur tous les toits, à tous les balcons, les mouchoirs, les chapeaux s'agitaient pour animer cette scène joyeuse.

L'avant-garde des rebelles s'enflamma à cette vue et lança un grand cri au timbre sourd qui fut repris et répété bien des fois par le reste de l'armée et qui finit par remplir tout le pays.

Pendant ce temps, les anciens de la cité, ayant à leur tête notre ami le Maire, sortirent par la porte dans tout l'apparat des costumes de soie et de fourrures pour rendre dommage au Roi.

Le Maire mit un genou à terre à côté de l'étrier de Monmouth et baisa la main que celui-ci lui tendit avec grâce.

– Mon cher monsieur le Maire, dit le Roi d'une voix claire et forte, c'est à mes ennemis à se prosterner devant moi, et non à mes amis. Je vous en prie, qu'est-ce que ce rouleau que vous déployez ?

– C'est une allocution de bienvenue et de soumission, Votre Majesté, de la part de votre loyale ville de Taunton.

– Je n'ai pas besoin d'une telle allocution, dit le Roi Monmouth, en promenant ses yeux autour de lui. Elle est écrite tout

autour de moi en plus beaux caractères qu'on n'en vit jamais sur parchemin. Mes bons amis m'ont prouvé que je suis le bienvenu, sans recourir à l'aide d'un clerc ou d'un écrivain. Vous vous nommez Stephen Timewell, digne Mr le Maire, à ce qu'on m'a appris.

– Oui, Majesté.

– C'est un nom trop court pour un homme aussi digne de confiance, dit le Roi en tirant son épée, et l'en touchant sur l'épaule, je veux l'allonger de trois lettres. Relevez-vous, Sir Stephen, et puissé-je trouver grand nombre d'autres chevaliers semblables dans mon royaume, et aussi loyaux, aussi fermes.

Le Maire se retira avec les conseillers au côté gauche de la porte, au milieu des applaudissements que fit éclater cet honneur conféré à la ville, pendant que Monmouth et son escorte formaient un groupe à droite.

Sur un signal donné, un trompette sonna une fanfare.

Les tambours firent entendre un roulement guerrier, et l'armée des insurgés, en rangs serrés, bannières déployées, reprit sa marche vers la ville.

Pendant qu'elle approchait, Saxon nous désignait les différents chefs et personnages de marque, qui entouraient le Roi, et nous disait leurs noms, en y ajoutant quelques mots sur leur caractère.

– Voici Lord Grey de Wark, dit-il. C'est ce petit homme maigre entre deux âges, du côté gauche du Roi. Il a été mis une fois à la Tour pour haute trahison. C'est lui qui s'enfuit avec Lady Henriette Berkeley, sœur de sa femme. Un beau chef, vraiment, pour une cause pieuse. L'homme à sa gauche, celui qui a une

figure rouge, bouffie, et la plume blanche à son bonnet, est le colonel Holmes. J'espère qu'il ne montrera jamais la plume blanche ailleurs que sur la tête. L'autre, sur le cheval bai-brun est un homme de loi, mais, à mon sens, un homme qui s'entend mieux à disposer un bataillon qu'à rédiger une note de frais. C'est le républicain Wade qui menait l'infanterie à l'engagement de Bridport et qui l'a tiré de là sans dommage. Le grand, là-bas, avec de gros traits, qui est coiffé d'un heaume d'acier, c'est Antoine Buyse, le Brandebourgeois, un soldat de fortune, un homme de grand cœur, ainsi que la plupart de ses compatriotes. J'ai bataillé tantôt avec lui, tantôt contre lui, avant le jour présent.

– Remarquez donc le personnage de haute taille, très maigre qui est derrière lui, s'écria Ruben. Il a dégainé son épée et la brandit au-dessus de sa tête. Voilà un moment et un endroit singulièrement choisis pour l'exercice au sabre. Il est certainement fou.

– Vous n'êtes peut-être pas très loin de la vérité, dit Saxon, et pourtant par la garde de mon épée, sans cet homme-là, il n'y aurait point d'armée protestante, comme celle qui s'avance vers nous par cette route-ci. C'est lui qui en faisant voltiger la couronne sous les yeux de Monmouth, lui a fait quitter sa confortable retraite en Brabant. Il n'y a pas un de ces hommes qu'il n'ait séduit et attiré dans cette affaire par tel ou tel appât. Avec Grey, ce fut un Duc, hé, avec Wade le sac de laine, avec Buyse, la mise au pillage de Cheapside. Chacun a son motif personnel, mais les ficelles qui les font mouvoir sont entre les mains de ce fanatique enragé qui remue ces pantins à sa volonté. Il a comploté plus, menti plus et souffert moins qu'aucun des Whigs du parti.

– Ce doit être le docteur Robert Ferguson, dont j'ai entendu mon père parler, dis-je.

– Vous avez raison, c'est lui. Je l'ai vu une seule fois à Amsterdam, mais je le reconnais à sa perruque ébouriffée et à ses épaules difformes. On dit tout bas que son infatuation démesurée a troublé sa raison. Voyez, l'Allemand lui met la main sur l'épaule et lui persuade de rengainer son arme. Le Roi Monmouth regarde aussi autour de lui et sourit comme s'il voyait en lui le bouffon de la cour, en manteau genevois, au lieu de l'habit multicolore. Mais l'avant-garde arrive près de nous. À vos compagnies, et n'oubliez pas de lever vos épées pour saluer au passage le drapeau de chaque troupe.

Pendant la conversation de notre compagnon, l'armée protestante tout entière roulait vers la ville et la tête de l'avant-garde était au niveau de la porte.

Quatre escadrons de cavalerie marchaient en avant, mal harnachés, mal montés, avec des cordes en guise de brides, et certains d'entre eux ayant pour selles des carrés en toile à sac.

La plupart des hommes avaient pour armes le sabre et le pistolet.

Quelques-uns portaient la cotte de buffle, des pièces d'armure, des casques pris à Axminster, et parfois tachés encore du sang de celui qui les avait portés le dernier.

Au milieu d'eux marchait un porte-drapeau.

Il tenait un grand étendard carré suspendu à une hampe et celle-ci reposait sur un trou pratiqué sur le côté de la selle.

Sur ce drapeau étaient inscrits en lettres d'or les mots : « *Pio libertate et religione nostra.* »

Ces cavaliers appartenaient à la classe des petits propriétaires ruraux et de leurs fils.

Inaccoutumés à la discipline, ils avaient une haute opinion d'eux-mêmes, en leur qualité de volontaires, ce qui les portait à plaisanter et raisonner à propos de chaque commandement.

Il en résulta que sans être dépourvus de courage naturel, ils rendirent peu de services pendant la guerre et furent pour l'armée une cause d'embarras plutôt qu'un secours utile.

Après la cavalerie, venaient les fantassins, rangés sur six de front, répartis en compagnies d'effectif variable.

Chaque compagnie avait un étendard indiquant la ville ou le village où elle avait été levée.

On avait adopté cette façon d'ordonner les troupes parce qu'on avait reconnu l'impossibilité de séparer des hommes unis par des liens de parenté et des relations de voisinage.

Ils entendaient, disaient-ils, se battre côte à côte, ou bien ne pas se battre du tout.

Pour mon compte, je trouve que ce n'est point une mauvaise idée, car quand on en vient à jouer de la pique, chacun tient d'autant plus ferme, s'il se sait flanqué à droite et à gauche de vieux amis éprouvés.

J'arrivai dans la suite à connaître un grand nombre de localités par les propos des hommes, et j'en traversai un grand nombre d'autres, en sorte que les noms inscrits sur les bannières avaient pour moi un sens réel.

Homère a consacré, à ce que je me rappelle, un chapitre ou un livre à l'énumération de tous les chefs grecs, des localités d'où ils venaient et du nombre d'hommes qu'ils amenèrent à la revue générale.

Il est malheureux que l'Ouest n'ait pas eu son Homère pour conserver les noms de ces braves paysans et artisans, rappeler ce que chacun d'eux accomplit ou endura.

Du moins les lieux de leur naissance ne seront point perdus dans l'oubli, en tant que cela dépendra de ma faible mémoire.

Le premier régiment d'infanterie, si l'on peut appeler ainsi une troupe organisée d'une manière aussi rudimentaire, se composait des gens de mer, pêcheurs, caboteurs vêtus des justaucorps de grosse étoffe bleue et du grossier costume de leur classe.

C'étaient des loups de mer bronzés, hâlés, avec des figures dures, de couleur d'acajou, avec des armes variées, canardières, sabres d'abordages, pistolets.

Je me figure que ces armes n'étaient pas employées pour la première fois contre le Roi Jacques, car les côtes de Somerset et de Devon étaient fameuses par leur race de contrebandiers, et plus d'un lougre aux allures capricieuses était sans doute amarré dans une crique ou dans une baie, pendant que son équipage était parti à Taunton pour guerroyer.

Quant à la discipline, ils n'en avaient aucune idée.

Ils allaient de leurs pas de marins en vrais loups de mer, échangeant des cris divers entre eux et avec la foule.

Depuis la Star Point jusqu'à Portlands Roads, les filets allaient rester inactifs pendant bien des semaines, et plus d'un poisson parcourut les détroits de la mer, qui aurait dû former des piles à Lyme Cobb ou être étalé en vente au marché de Plymouth.

Chacun des groupes ou des bandes de ces gens de mer avait sa bannière.

Celle de Lyme était en tête ; puis venaient celles de Topsham, de Colyfort, de Bridport, de Sidmouth, d'Otterton, d'Abbotsbury et de Charmouth, villes qui sont toutes dans le Sud sur la côte ou tout près.

Ils passèrent ainsi devant nous en troupe confuse et insouciante, les chapeaux posés de travers, la fumée de leur tabac montant au-dessus d'eux comme la vapeur du corps d'un cheval fatigué.

Leur nombre devait s'élever à environ quatre cents.

Les paysans de Rockbere, armés de fléaux et de faux, venaient en tête de la colonne suivante, qui précédait la bannière de Honiton défendue par deux cents robustes ouvriers en dentelles venus des rives de l'Otter.

Ces hommes, ainsi que le montrait la teinte de leur figure, avaient été retenus entre quatre murs par leur métier, mais ils étaient bien supérieurs à leurs camarades les paysans par leurs façons alertes, et leur attitude martiale.

D'ailleurs, à propos de toutes les troupes en général, nous avons remarqué que si les paysans montraient plus d'endurance et de bonne volonté, les gens de métier prenaient plus vite l'air et l'esprit des camps.

Derrière les gens de Honiton venaient les tisseurs de draps, les Puritains de Wellington, avec leur Maire monté sur un cheval blanc, à côté de leur porte-étendard, et précédés d'une fanfare de vingt instrumentistes.

Avec leurs figures farouches, c'étaient des hommes réfléchis, posés.

Le plus grand nombre étaient vêtus de gris et coiffés de chapeaux aux larges bords.

« Pour Dieu et la Foi » telle était la devise d'un étendard qui flottait au milieu d'eux.

Les drapiers formaient trois fortes compagnies, et le régiment entier devait compter bien près de six cents hommes.

Le troisième régiment avait en tête cinq cents fantassins fournis par Taunton, gens de vie paisible et industrieux, mais profondément pénétrés de ces grands principes de liberté civile et religieuse qui devaient trois ans plus tard renverser tout devant eux en Angleterre.

Lorsqu'ils franchirent la porte, ils furent salués par un tonnerre d'applaudissements de leurs concitoyens postés sur les murs et aux fenêtres.

Leurs rangs réguliers et compacts, leurs larges et honnêtes figures de bourgeois, me parurent avoir un air marqué de discipline et de besogne bien faite.

Derrière eux venaient les recrues de Winterbourne, d'Illminster, de Chard, d'Yeovil, de Collumpton, chaque troupe d'au

moins cent piquiers, ce qui portait à mille hommes l'effectif du régiment.

Puis passa au trot un escadron de cavalerie.

Il était suivi de près par le quatrième régiment.

L'avant-garde portait les étendards de Beaminster, de Crewkerne, de Langport et de Chidiock, autant de paisibles villages du comté de Somerset, qui avaient envoyé leurs hommes frapper un coup pour la vieille cause.

Des ministres puritains, coiffés du chapeau pointu, et vêtus des robes genevoises, jadis noires, mais maintenant blanches de poussière, marchaient d'un pas ferme à côté de leur troupeau.

Puis venait une forte compagnie de pâtres sauvages, à peine armés, sortis des grandes plaines qui s'étendent depuis les Blackdowns, dans le Sud, jusqu'aux Mendips dans le Nord.

Je vous réponds que ces gaillards-là n'avaient aucun trait de ressemblance avec les Corydons, avec les Strephons de Maître Waller ou de Maître Dryden, qui ont dépeint les bergers toujours occupés à verser des larmes d'amour et à souffler dans un chalumeau plaintif.

Je crains que Chloé, que Phyllis n'eussent trouvé de bien grossiers amoureux chez ces sauvages de l'Ouest.

Après eux venaient des mousquetaires de Dorchester, des piquiers de Newton-Poppleford, d'un corps de solide infanterie fourni par les tisseurs de serge d'Ottery Saint Mary.

Ce quatrième régiment se montait à un peu plus de huit cents hommes, mais par l'armement et la discipline, il était inférieur à celui qui le précédait.

Le cinquième régiment avait en tête une compagnie des gens habitant les contrées marécageuses qui forment la monotone région des environs d'Athelney.

Ces hommes, en leurs logements sombres et sordides, avaient gardé le même caractère libre et hardi qui, au temps jadis, avait fait d'eux la dernière ressource du bon Roi Alfred et les défenseurs des comtés de l'Ouest contre les incursions des Danois : ceux-ci ne purent jamais pénétrer au cœur de leurs forteresses entourées par les eaux.

Deux compagnies de ces hommes, à la chevelure d'étoupe, aux pieds nus, mais ardents au chant des hymnes et aux prières, étaient venues de leurs citadelles pour secourir la cause protestante.

Après eux, venaient les bûcherons et charpentiers de Bishop's Lidiard, hommes gros et vigoureux sous leurs justaucorps verts, puis les villageois en manteaux blancs de Huish Champflover.

Le régiment se terminait par quatre cents hommes en habits rouges, avec des buffleteries blanches en croix et des mousquets bien polis.

C'étaient des déserteurs de la Milice du comté de Devon.

Ils avaient fait avec Albemarle le trajet depuis Exeter et s'étaient réunis à l'armée de Monmouth sur le champ de bataille d'Axminster.

Ceux-là étaient groupés en un seul corps, mais il y avait bon nombre d'autres miliciens, les uns en habits rouges, les autres en habits jaunes, disséminés parmi les différents corps que j'ai énumérés.

Ce régiment pouvait compter sept cents hommes.

La sixième et dernière colonne d'infanterie avait en tête une troupe de paysans dont la bannière portait inscrit le nom de Minehead, avec les trois ballots et le vaisseau aux voiles déployées qui forment les armes de cette antique cité.

La plupart étaient venus de la sauvage contrée qui s'étend au nord de Dunster Castle, et longe les bords du canal de Bristol.

Puis venaient les braconniers et les chasseurs de Porlock Quay.

Ils avaient laissé le daim rouge de l'Exmoor brouter en paix pour se mettre à la piste d'un plus noble gibier.

Après eux, c'étaient des gens de Dulverton, des gens de Milverton, des gens de Wiveliscombe, et des pentes ensoleillées des Quantocks, les hommes hâlés, farouches, des stériles landes de Dunkerry Beacon, les hauts et forts éleveurs de chevaux et marchands du bestiaux de Bampton.

Les bannières de Bridgewater, de Shepton Mallet, et du Bas-Storvey passèrent devant nous, avec celles des pêcheurs de Clovelly et des carriers des Blackdowns.

À l'arrière venaient trois compagnies d'hommes étranges, de taille gigantesque, bien qu'un peu courbés par le travail, avec

de longues barbes en broussailles, et des cheveux tombant en désordre sur leurs yeux.

C'étaient les mineurs des collines de Mendip, et des vallées de l'Oare, de Bagworthy, gens rudes, à demi sauvages, qui roulaient des yeux à la vue des velours et des brocarts déployés par les citadins, criant à tue-tête, ou bien ils fixaient leurs femmes souriantes avec une intensité farouche qui terrifiait les paisibles bourgeois.

La longue ligne se déroula ainsi, pour se terminer par quatre escadrons de cavalerie, et quatre petits canons accompagnés de leurs artilleurs, des Hollandais en vêtements bleus, qui se tenaient aussi raides que leurs écouvillons.

Une longue procession de chars et voitures, qui avaient suivi l'armée, furent conduits dans les champs en dehors des murs et installés-là.

Lorsque le dernier soldat eut franchi la porte de Shuttern, Monmouth et ses chefs entrèrent lentement, à cheval, le Maire marchant à côté de la monture du Roi.

Au moment où nous les saluâmes, ils nous firent face, et je vis un rapide éclair de joie passer sur la figure pâle de Monmouth, quand il remarqua nos rangs compacts et notre aspect militaire.

– Par ma foi, messieurs, dit-il, en promenant ses regards sur son état-major, notre digne ami le Maire a dû hériter des dents du dragon de Cadmus. Où avez-vous fait cette belle récolte, Sir Stephen ? Comment êtes-vous parvenu à les amener à une telle perfection, jusqu'au point d'avoir des grenadiers poudrés ?

– J'ai quinze cents hommes dans la ville, répondit le vieux drapier avec fierté, bien que tous ne soient pas aussi disciplinés. Ces gens-ci viennent du comté de Wilts, les officiers, sont du Hamsphire. Quant à leur bon ordre, le mérite n'en revient point à moi, mais au vieux soldat le colonel Decimus Saxon, qu'ils ont choisi pour commandant, ainsi que les capitaines qui servent sous ses ordres.

– Je vous dois mes remerciements, dit le Roi, s'adressant à Saxon, qui s'inclina et baissa jusqu'à terre la pointe de son épée, et à vous aussi, messieurs ; je n'oublierai point l'ardente fidélité qui vous a amenés du Hampshire en si peu de temps. Dieu veuille que je trouve la même vertu en plus haut lieu. Mais à ce qu'on me dit, Colonel Saxon, vous avez longtemps servi à l'étranger. Que pensez-vous de l'armée qui vient de défiler devant vos yeux ?

– S'il plaît à Votre Majesté, répondit Saxon, elle ressemble à une quantité de laine qui n'a pas encore été cardée, et qui est assez grossière par elle-même, mais qui peut avec le temps se tisser pour devenir un beau vêtement.

– Hein ! On n'aura pas beaucoup de loisir pour le tissage, dit Monmouth. Mais ils se battent bien. Si vous aviez vu comment ils se sont conduits à Axminster ! Nous espérons vous voir et vous entendre exposer vos vues à la table du conseil. Mais qu'est-ce ? N'ai-je pas déjà vu la figure de ce gentleman ?

– C'est l'honorable Sir Gervas Jérôme, du comté de Surrey, dit Saxon.

– Votre Majesté a pu me voir à Saint-James, dit le Baronnet en se découvrant, ou au balcon de Whitehall. J'allais beaucoup à la Cour pendant les dernières années du défunt Roi.

– Oui, oui, je me rappelle le nom aussi bien que la figure, s'écria Monmouth… Vous le voyez, messieurs, reprit-il en s'adressant à son état-major, les gens de la Cour se décident enfin à venir. N'êtes-vous pas celui qui s'est battu avec Sir Thomas Killigrew, derrière Dunkirk House ? Je m'en doutais. Ne voulez-vous pas faire partie de ma suite personnelle ?

– S'il plaît à Votre Majesté, répondit Sir Gervas, je crois que je pourrai rendre plus de services à votre cause royale, en restant à la tête de mes mousquetaires.

– Eh bien, soit, soit ! dit le Roi Monmouth.

Puis, donnant de l'éperon à son cheval, il ôta son chapeau pour répondre aux acclamations des troupes et parcourut au trot la Grande Rue sous une pluie de fleurs qui tombaient des toits et des fenêtres sur lui, son état-major et son escorte.

Nous nous étions joints à sa troupe, ainsi que nous en avions reçu l'ordre, en sorte que nous eûmes notre part de ce joyeux feu croisé.

Une rose, qui voletait, fut happée au passage par Ruben.

Je le remarquai, il la porta à ses lèvres, puis il la cacha sous sa cuirasse.

Je levai les yeux et je surpris la figure souriante de la petite fille de notre hôte nous épiant à une fenêtre.

– Quelle adresse, Ruben ! dis-je à demi-voix. Au trictrac comme à la balle au trou, vous avez toujours été notre meilleur joueur.

– Ah ! Micah, dit-il, je bénis le jour où j'ai eu l'idée de vous suivre à la guerre. Aujourd'hui je ne changerais pas ma place avec celle de Monmouth.

– Nous en sommes déjà là ! m'écriai-je. Quoi, mon garçon, vous avez à peine ouvert la tranchée, et vous parlez comme si vous aviez emporté la place.

– Peut-être que je me laisse emporter par l'espoir, s'écria-t-il en passant du chaud au froid ainsi qu'un homme le fait quand il est amoureux, ou qu'il a la fièvre tierce ou quelque autre maladie du corps. Dieu sait combien je suis peu digne d'elle, et pourtant…

– N'attachez point votre cœur trop fortement à quelque chose qui pourra bien être inaccessible pour vous, dis-je. Le vieillard est riche, et il portera ses regards plus haut.

– Je voudrais qu'il fût pauvre, soupira Ruben, avec tout l'égoïsme de l'amoureux. Si cette guerre dure, je pourrais conquérir de l'honneur, un titre. Qui sait ? D'autres l'ont fait. Pourquoi ne le ferais-je pas ?

– Nous sommes partis trois de Havant, fis-je remarquer. L'un est aiguillonné par l'ambition, l'autre par l'amour. Maintenant que faire, moi qui suis indifférent aux grandes charges et qui n'ai cure de la figure d'une demoiselle ? Qu'est-ce qui peut m'entraîner au combat ?

– Nos mobiles viennent et s'en vont, mais le vôtre reste toujours en vous. L'honneur et le devoir, Micah, voilà les deux étoiles qui ont toujours guidé vos actions.

– Sur ma foi ! *Mistress* Ruth vous a appris à faire de jolis discours, dis-je, mais il me semble qu'elle devrait être ici au milieu des jeunes filles de Taunton.

Tout en causant, nous nous dirigions vers la place du Marché, que nos troupes remplissaient à ce moment.

Autour de la croix était rangé un groupe d'une vingtaine de jeunes filles vêtues de costumes en mousseline blanche, avec des écharpes bleues autour de la taille.

À l'approche du Roi, ces jeunes demoiselles, avec une timidité pleine de grâce, s'avancèrent à sa rencontre, et lui offrirent une bannière qu'elles avaient brodée pour lui, ainsi qu'une Bible fort élégamment reliée en or.

Monmouth remit le drapeau à l'un de ses capitaines, mais il leva le livre au-dessus de sa tête, en criant qu'il était venu défendre les vérités qui y étaient contenues, ce qui donna un redoublement de vigueur aux applaudissements et aux acclamations.

On pensait qu'il haranguerait le peuple du haut de la croix, mais il se borna à rester là pendant que les hérauts proclamaient ses titres à la couronne.

Après quoi, il donna l'ordre de se disperser, et les troupes gagnèrent les divers lieux de rassemblement où on avait pourvu à leur nourriture.

Le Roi et ses principaux officiers établirent leur quartier-général dans le château, pendant que le Maire et les plus riches bourgeois pourvoyaient au logement des autres.

Quant aux simples soldats, un grand nombre d'entre eux furent mis en subsistance chez les habitants.

Beaucoup d'autres campèrent dans les rues et sur les terrains environnant le château.

Le reste s'installa dans les voitures et les charrettes laissées dans les champs en dehors de la ville.

Ils y allumaient de grands feux.

Ils firent rôtir du mouton et couler la bière à flots, avec autant d'entrain que s'il s'agissait d'une partie de campagne et non d'une marche sur Londres.

VI – Un échange de poignées de mains entre moi et le Brandebourgeois.

Le Roi Monmouth avait convoqué une réunion du conseil pour la soirée et donné au colonel Decimus Saxon l'ordre d'y venir.

Je m'y rendis avec lui, muni du petit paquet que Sir Jacob Clancing avait confié à ma garde.

Arrivés au château, nous apprîmes que le Roi n'était pas encore sorti de sa chambre.

On nous introduisit dans le grand hall pour l'attendre.

C'était une belle pièce avec de hautes fenêtres et un superbe plafond de bois sculpté.

Tout au fond on avait fixé les armoiries de Monmouth, mais sans la barre à senestre qu'il avait portée jusqu'alors.

Là étaient réunis les principaux chefs de l'armée, un grand nombre des officiers subalternes des fonctionnaires de la ville, et d'autres personnes qui avaient des requêtes à présenter. Lord Grey de Wark était debout près d'une fenêtre et contemplait la campagne d'un air sombre.

Wade et Holmes hochaient la tête et causaient à demi-voix dans un coin.

Ferguson allait et venait à grands pas, sa perruque posée de travers, lançant à tue-tête des exhortations et des prières, qu'il prononçait avec l'accent écossais le plus marqué.

Un certain nombre de personnages, aux costumes plus gais, s'étaient groupés devant la cheminée sans feu et écoutaient l'un d'eux racontant une histoire dans un langage bourré de jurons, et qui les faisait rire aux éclats.

Dans un autre coin, un groupe de fanatiques, en vêtements noirs ou bruns, avec de larges poignets blancs et des manteaux traînants, faisaient cercle autour de quelqu'un des prédicants les plus goûtés et discutaient à demi-voix la philosophie calviniste dans ses rapports avec la science du gouvernement.

Un petit nombre de soldats aux costumes et aux façons simples qui n'étaient ni des courtisans, ni des sectaires allaient et venaient, ou regardaient fixement par les fenêtres le camp plein d'animation qui était formé sur la pelouse du château.

Saxon me conduisit vers l'un de ces hommes remarquable par sa haute stature et la largeur de ses épaules, et le tirant par la manche, il lui tendit la main comme à un vieil ami.

– *Mein Gott !* s'écria l'aventurier allemand, car c'était celui-là même que Saxon m'avait désigné le matin, je me suis dit que c'était bien vous, Saxon, quand je vous ai vu près de la porte, quoique vous soyez encore plus maigre qu'autrefois. Comment se fait-il qu'après avoir lampé autant de bonne bière bavaroise que vous l'avez fait, vous soyez resté aussi décharné. Cela dépasse mon intelligence. Et comment vos affaires ont-elles marché ?

– Comme, jadis, dit Saxon, plus de coups que de thalers, et j'ai eu plus souvent besoin d'un chirurgien que d'un coffre-fort.

Quand vous ai-je vu pour la dernière fois, mon ami ? N'était-ce pas à l'affaire de Nuremberg, quand je commandais l'aile droite, et vous l'aile gauche de la grosse cavalerie ?

– Non, dit Buyse, je vous ai rencontré depuis lors, sur le terrain des affaires. Avez-vous oublié l'escarmouche sur les bords du Rhin, quand vous avez déchargé sur moi votre fusil hollandais ? Sans un gredin qui éventra mon cheval, je vous aurais fait sauter la tête aussi aisément qu'un gamin abat des chardons avec un bâton.

– Oui, répondit Saxon avec placidité, je l'avais oublié. Vous avez été fait prisonnier, si je m’en souviens bien, mais par la suite vous avez assommé la sentinelle avec vos chaînes et franchi le Rhin à la nage sous le feu d'un régiment. Et cependant, je crois, nous vous avions offert les mêmes avantages que vous receviez des autres.

– On m'a fait, en effet, de ces sales offres, dit l'Allemand, d'un ton âpre. À quoi j'ai répondu que si je vendais mon épée, je ne vendais pas mon honneur. Il est bon que des cavaliers de fortune fassent voir ce qu'est pour eux un contrat… comment dites-vous… inviolable pour toute la durée de la guerre. Alors on redevient parfaitement libre de changer son payeur-général. Pourquoi pas ?

– C'est vrai, mon ami, c'est vrai, répondit Saxon. Les mendiants d'Italiens et de Suisses ont fait du métier un vrai commerce. Ils se sont vendus avec tant de sans-gêne, corps et âme, à celui qui a la bourse la mieux garnie, que nous devons nous montrer chatouilleux sur le point d'honneur. Mais vous vous rappelez la poignée de main d'autrefois que pas un homme du Palatinat n'était de force à échanger avec vous. Voici mon capitaine, Micah Clarke. Il faut qu'il voie quelle chaude bienvenue peut vous faire un Allemand du Nord.

Le Brandebourgeois montra ses dents blanches dans un ricanement en me tendant sa large main brunie. Dès que la mienne y fut enfermée, il mit brusquement toute sa force à la serrer, si bien que le sang se porta vivement aux ongles, et que j'eus toute la main paralysée, impuissante.

– *Donner wetter !* s'écria-t-il en riant à gorge déployée au sursaut de douleur et de surprise que j'avais fait. C'est une grosse farce à la Prussienne et les gamins d'Angleterre n'ont pas assez d'estomac pour cela.

– À vrai dire, fis-je, c'est la première fois que j'ai vu cet amusement et je ne demanderais pas mieux que de m'y exercer sous un maître aussi capable.

– Comment ? Encore une fois ? s'écria-t-il, mais vous devez être encore tout échaudé de la première. Eh bien, je ne vous la refuserai pas, quoique, après cela, vous n'ayez plus la même force pour serrer la poignée de votre sabre.

En disant ces mots, il tendit sa main, que je saisis avec force, pouce contre pouce, en levant le coude pour mettre toute ma force dans cette pression.

Ainsi que je l'avais remarqué, son artifice consistait à paralyser l'autre main par un grand et brusque déploiement de force.

J'y résistai en déployant moi-même toute la mienne.

Pendant une ou deux minutes, nous restâmes immobiles, nous regardant dans les yeux.

Puis, je vis une goutte de sueur rouler sur son front.

Je fus alors certain qu'il était vaincu.

La pression diminua lentement.

Sa main devint inerte, molle pendant que la mienne continuait à se serrer si bien qu'enfin, d'une voix grognonne et étouffée, il fut contraint de me demander de le lâcher.

– Diable et Sorcellerie ! s'écria-t-il en essuyant le sang qui sortait goutte à goutte sous ses ongles, j'aurais mieux fait de mettre mes doigts dans un piège à rats. Vous êtes le premier qui ait pu échanger une vraie poignée de mains avec Antoine Buyse.

– Nous produisons du muscle en Angleterre aussi bien que dans le Brandebourg, dit Saxon qui riait aux éclats en voyant la déconfiture du soldat allemand. Hé, tenez, j'ai vu ce jeune garçon prendre à bras-le-corps un sergent de dragons de grandeur naturelle et le jeter dans une charrette aussi aisément qu'il eût fait d'une pelletée de terre.

– Pour fort, il l'est ! grogna Buyse, qui tordait encore sa main paralysée, aussi fort que Goetz à la main de fer. Mais à quoi sert la force toute seule pour le maniement d'une arme ? Ce n'est pas la force du coup, mais la manière dont il est porté, qui produit l'effet. Tenez, votre sabre est plus lourd que le mien, à première vue, et cependant ma lame ferait une entaille plus profonde. Eh ! n'est-ce pas un jeu plus digne d'un guerrier que ne l'est un amusement d'enfants, comme un serrement de main, et le reste ?

– C'est un jeune homme modeste, dit Saxon, et pourtant je parierais pour son coup contre le vôtre.

– Quel enjeu ? grogna l'Allemand.

– Autant de vin que nous pourrons en boire en une séance.

– Ce n'est pas peu dire, en effet, fit Buyse, un couple de gallons pour le moins. Eh bien soit. Acceptez-vous la lutte ?

– Je ferai ce que je pourrai, dis-je, bien que je n'aie guère l'espoir de frapper aussi fort qu'un vieux soldat éprouvé.

– Que le diable emporte vos compliments ! cria-t-il d’un ton rageur. Ce fut avec de douces paroles que vous avez pris mes doigts dans ce piège à imbéciles que voilà. Maintenant voici mon vieux casque d'acier espagnol. Comme vous le voyez, il porte une ou deux traces de coups, et une nouvelle marque ne lui fera pas grand mal. Je le pose ici sur cette chaise qui est assez haute pour donner un jeu suffisant au coup de sabre. Allons-y, mon gentilhomme, et voyons si vous êtes capable d'y mettre votre marque.

– Frappez le premier, monsieur, dis-je, puisque vous avez porté le défi.

– Il me faudra abîmer mon propre casque pour refaire ma réputation de soldat, grommela-t-il. Soit, soit, ces jours-ci il a résisté à plus d'un coup de taille.

Il tira son sabre, fit reculer la foule qui s'était amassée autour de nous, brandit la lame avec une vigueur étonnante autour de sa tête, et l'abattit dans tout son élan, avec justesse, sur le casque d'acier poli.

L'objet rebondit très haut, puis retomba à grand bruit sur le parquet de chêne.

On y voyait une longue et profonde entaille qui avait pénétré à travers l'épaisseur du métal.

– Bien frappé ! Un beau coup ! crièrent les spectateurs.

– C'est de l'acier mis à l'épreuve et trois fois trempé, garanti capable de faire glisser une lame de sabre, dit quelqu'un après avoir ramassé le casque pour l'examiner.

Puis il le replaça sur la chaise.

– J'ai vu mon père trancher de l'acier trempé avec ce vieux sabre, dis-je, en tirant l'arme qui avait cinquante ans d'âge. Il y mettait un peu plus de force que vous ne l'avez fait. Je lui ai entendu dire qu'un bon coup venait plutôt du dos et des reins que des seuls muscles du bras.

– Ce n'est pas une conférence qu'il nous faut, mais un *beispiel* ou exemple, railla l'Allemand. C'est à votre coup que nous avons affaire, et non aux leçons de votre père.

– Mon coup, dis-je, est d'accord avec les leçons de mon père.

Puis faisant tournoyer le sabre, je l'abattis de toute ma force sur le casque de l'Allemand.

La bonne vieille lame du temps de la République trancha la plaque d'acier, coupa la chaise en deux et enfonça sa pointe à deux pouces de profondeur dans le parquet de chêne.

– Ce n'est qu'un tour, expliquai-je, un tour que j'ai exécuté à la maison dans les soirées d'hiver.

– Voilà un tour que je ne me soucierais guère de voir faire sur moi, dit Lord Grey au milieu du murmure général d'applaudissements et de surprise. Par ma foi, mon homme, vous êtes venu au monde deux siècles trop tard. Quelle valeur auraient eue vos muscles avant que la poudre à canon eût mis tous les hommes au même niveau !

– Merveilleux ! grogna Buyse, merveilleux ! J'ai passé l'âge de la force, mon jeune monsieur, et je puis bien vous laisser la palme de la vigueur. C'était vraiment un coup magnifique. Voilà qui m'a coûté un baril ou deux de vin des Canaries, et un bon vieux casque, mais je ne le regrette pas, car la chose s'est faite en toute loyauté. Je suis heureux que ma tête n'ait pas été dedans. Saxon, que voici, nous a fait voir quelques beaux tours à l'épée, mais il n'a pas le poids qu'il faut pour des coups assommants comme celui-ci.

– J'ai encore le coup d'œil juste et la main ferme, bien que le défaut d'exercice leur ait fait perdre quelque chose, dit Saxon, trop heureux de saisir cette occasion d'attirer sur lui les regards des chefs. Au sabre, avec l'épée et la dague, l'épée et le bouclier, un seul fauchon ou l'assortiment de fauchons, mon défi d'autrefois tient toujours contre le premier venu, à l'exception de mon frère Quartus, qui joue aussi bien que moi, mais il a un demi-pouce de taille qui lui donne l'avantage sur moi.

– J'ai étudié l'escrime au sabre sous le *signor* Contarini, de Paris, dit Lord Grey. Quel a été votre maître ?

– Mylord, dit Saxon, j'ai étudié sous le *signor* l'Âpre Nécessité, d'Europe. Pendant trente-cinq ans, chaque jour de ma vie a dépendu de ce que j'étais en mesure de me défendre avec ce bout d'acier. Voici un petit tour qui exige quelque justesse de coup d'œil. Il consiste à lancer cet anneau au plafond et à le recevoir à la pointe d'une rapière. Cela semble peut-être facile, et cependant on ne peut y arriver sans quelque pratique.

– Facile ! s'écria Wade, l'homme de loi, personnage à figure carrée, au regard hardi. Mais l'anneau est juste assez large pour votre petit doigt. On pourrait réussir ce tour une fois par hasard, mais on ne peut y compter.

– Je mets une guinée sur chaque coup, dit Saxon, et jetant en l'air le petit cercle d'or, il brandit sa rapière et lança un coup de pointe.

L'anneau glissa avec un bruit métallique le long de la lame et sonna contre la garde, dextrement enfilé. D'un vif mouvement du poignet, il le lança de nouveau au plafond, où l'anneau heurta une poutre sculptée et changea de direction, mais il fit encore un prompt mouvement en avant, se plaça dessous et le reçut sur la pointe de son épée.

– Sûrement il y a dans l'assistance quelque cavalier capable de faire ce tour-là aussi bien que moi, dit-il en remettant l'anneau à son doigt.

– Colonel, je crois que je pourrais m'y risquer, dit une voix.

Nous regardâmes autour de nous et vîmes que Monmouth était entré dans la salle et attendait en silence, près du groupe nombreux.

Il était resté inaperçu grâce à l'attention générale qu'avait absorbée notre rivalité.

– Non, non, gentilshommes, reprit-il d'un ton charmant, pendant que nous nous inclinions et faisions des saluts d'un air assez embarrassé… Mes fidèles compagnons ne sauraient mieux employer leur temps qu'à reprendre un peu le souffle avec quel-

ques petits jeux à l'épée. Je vous en prie, colonel, prêtez-moi votre rapière.

Il ôta de son doigt un anneau où était enchâssé un diamant, le lança en l'air et l'enfila avec autant d'adresse que l'avait fait Saxon.

– Je me suis exercé à ce tour à la Haye, où, sur ma foi, j'avais beaucoup trop de loisirs à consacrer à de pareilles bagatelles. Mais que signifient ces plaques d'acier, et ces éclats de bois épars sur le plancher ?

– Un fils d'Anak est apparu parmi nous, dit Ferguson, levant de mon côté sa figure toute ravagée et rougie par la scrofule. Un Goliath de Gath dont le coup est pareil à celui d'une ensouple de tisserand. N'a-t-il pas la joue lisse d'un petit enfant et les muscles de Bellemoth.

– Un coup adroit, en vérité, dit le Roi en ramassant la moitié de la chaise. Et comment se nomme notre champion ?

– Il est mon capitaine, Majesté, dit Saxon en remettant au fourreau l'épée que le Roi lui avait tendue, Micah Clarke, natif du Hampshire.

– Ce pays-là produit une bonne vieille race anglaise, dit Monmouth, mais comment se fait-il que vous vous trouvez ici, monsieur ? J'ai convoqué ce matin ma suite personnelle, et les colonels des régiments. Si tous les capitaines doivent être admis à nos conseils, nous serons obligé de le tenir sur la pelouse du château, car il n'y aura pas de salle assez grande pour nous.

– Majesté, répondis-je, si je me suis hasardé à venir ici, c'est que, au cours de mon voyage j'ai été chargé d'une commission, qui consistait à remettre un paquet entre vos mains. J'ai donc

cru qu'il était de mon devoir de ne pas perdre un moment pour m'acquitter de ma mission.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

– Je l'ignore, répondis-je.

Le Docteur Ferguson chuchota quelques mots à l'oreille du Roi, qui se mit à rire, et tendit la main pour prendre le paquet.

– Ta ! Ta ! dit-il, les temps des Borgia et des Médicis sont passés, docteur. En outre ce jeune homme n'est point un conspirateur italien et la Nature lui a donné comme certificat d'honnêteté de loyaux yeux bleus et une chevelure couleur de chanvre. C'est bien lourd... un lingot de plomb, à en juger par le poids. C'est enfermé dans de la toile cousue avec du gros fil. Ha ! c'est un barreau d'or, d'or vierge massif, n'est-ce pas bien extraordinaire. Chargez-vous de cela, Wade, et veillez à ce que cela entre dans le trésor commun. Ce petit morceau de métal peut fournir dix piquiers. Qu'est-ce que ceci ? Une lettre et un pli fermé. « À James, Duc de Monmouth. » Hum ! ceci a été écrit avant que nous eussions pris notre titre royal : « Sir Jacob Clancing, jadis de Snellaby-Hall, envoie ses salutations et une preuve d'affection. Menez la bonne œuvre à la bonne fin. Cent lingots pareils vous attendent quand vous aurez traversé les plaines de Salisbury. » De magnifiques promesses, Sir Jacob ! Je souhaiterais que vous les eussiez envoyées. Eh bien, messieurs, vous le voyez, l'aide et les témoignages de bonne volonté affluent vers nous. N'est-ce pas l'heure de la marée montante ? L'usurpateur a-t-il quelque espoir de se maintenir ? Ses gens lui resteront-ils attachés ? En un mois, et même moins du temps, je vous verrai tous réunis autour de moi à Westminster, et alors aucun devoir ne me sera plus agréable que de pourvoir à ce que tous, du plus haut jusqu'au moindre, vous soyez récompensés de votre loyauté envers votre monarque en cette heure sombre pour lui, en cette heure périlleuse.

Un murmure de gratitude s'éleva du milieu des courtisans à ce gracieux discours, mais l'Allemand tira saxon par la manche et dit tout bas :

– Il a son accès de chaleur maintenant. Vous allez le voir se refroidir bientôt.

– Quinze cents hommes m'ont rejoint ici, où je n'en attendais qu'un millier au plus, reprit le Roi. Si nous avions de grandes espérances lors de notre débarquement à Lyme Cobb, où nous étions accompagné de quatre-vingts personnes, que devons-nous penser maintenant, quand nous nous trouvons dans la principale ville du Somerset avec huit mille braves autour de nous ? Encore une affaire comme celle d'Axminster, et le pouvoir de mon oncle s'écroulera comme un château de cartes. Mais réunissez-vous autour de la table, messieurs, et nous allons discuter sur les affaires selon toutes les règles.

– Voici encore un bout de papier que vous n'avez pas lu, sire, dit Wade en lui tendant un billet qui avait été inclus dans la note.

– C'est une attrape rimée, ou un refrain de ronde, dit Monmouth en y jetant un coup d'œil. Quel sens donnerons-nous à ceci ?

Quand ton étoile sera dans le trine aspect,
Entre l'éclat et les ténèbres,
Duc Monmouth, Duc Monmouth,
Méfie-toi du Rhin.

– Ton étoile dans le trine aspect ? Qu'est-ce que cette mauvaise plaisanterie.

– S'il plaît à Votre Majesté, dis-je, j'ai des motifs de croire que la personne qui vous a envoyé ce message est un des adeptes profondément versés dans les arts de la divination, et qui prétendent annoncer les destinées des hommes d'après les mouvements des corps célestes.

– Ce gentleman a raison, sire, fit remarquer Lord Grey. Ton étoile dans le trine aspect, est un terme d'astrologie qui signifie que votre planète natale sera dans une certaine région du ciel. Ces vers tiennent de la prophétie. Les Chaldéens et les Égyptiens du temps jadis passent pour avoir acquis une grande habileté dans cet art, mais j'avoue que je ne fais pas grand cas de l'opinion de ces prophètes des temps nouveaux qui se donnent la peine de répondre aux sottes questions de la première ménagère venue :

Et qui révèlent grâce à Vénus ou à la Lune
Qui a volé un dé à coudre ou une cuiller.

dit à demi-voix Saxon, citant un passage de son poème favori.

– Eh ! voici que nos colonels prennent la maladie de la rime, dit le Roi en riant. Nous allons donc poser l'épée pour prendre la harpe, ainsi que le fit Alfred en ce même pays. Ou bien je deviendrai un Roi des bardes et des trouvères, comme le bon Roi René de Provence. Mais, messieurs, si c'est vraiment une prophétie, elle est, à mon avis, de bon augure pour notre entreprise. Sans doute je suis invité à me défier du Rhin, mais il est bien peu probable que notre querelle se décide par les armes sur ses rives.

– Tant pis ! murmura l'Allemand entre ses dents.

– Ainsi donc nous pouvons remercier ce Sir Jacob et son gigantesque messager pour sa prédiction autant que pour son or. Mais voici le digne Maire de Taunton, le plus âgé de nos conseillers et le plus récent de nos chevaliers. Capitaine Clarke, je vous prie de vous poster en dedans de la porte et de vous opposer à toute intrusion. Ce qui se passe entre nous, sera, j'en suis certain, en sûreté sous votre garde.

Je m'inclinai et pris le poste qui m'était assigné pendant que les conseillers et les chefs militaires s'asseyaient autour de la grande table de chêne qui occupait le centre du hall.

La douce lumière du soir se répandait à flots par les trois fenêtres de l'ouest, tandis que les conversations des soldats campés sur la pelouse du château résonnait comme le bourdonnement endormant des insectes.

Monmouth allait et venait d'un pas rapide, d'un air embarrassé, jusqu'au bout de la pièce, jusqu'à ce que tout le monde fût assis.

Alors il se tourna vers le groupe et lui adressa la parole :

– Vous avez dû deviner, messieurs, dit-il, que si je vous ai réunis aujourd'hui, c'est pour profiter de votre sagesse collective et me fixer sur le parti que nous avons à prendre. Nous nous sommes avancés d'environ quarante milles dans notre royaume, et nous avons trouvé partout le chaleureux accueil auquel nous nous attendions. Bien près de huit mille hommes suivent nos étendards et un nombre égal ont dû être renvoyés faute d'armes. Nous nous sommes trouvés deux fois en présence de l'ennemi, et le résultat de ces rencontres nous a livré ses mousquets et ses pièces de campagne. Depuis le début jusqu'au dernier moment, il ne s'est rien passé qui n'ait tourné à notre avantage. Nous devons faire en sorte que l'avenir soit aussi heureux que le passé.

C'est pour assurer ce succès que je vous ai réunis, et maintenant je vous demande de me donner votre avis sur notre situation, et de me laisser combiner notre plan d'action après que je vous aurai entendus. Il y a parmi vous des hommes d'état, il y a parmi vous des militaires, il y a parmi vous des hommes de piété qui peuvent apercevoir un éclair de lumière alors qu'hommes d'état et militaires sont dans les ténèbres. Donc parlez sans crainte, faites-moi connaître vos pensées.

De mon poste central près de la porte je voyais parfaitement les rangées de figures de chaque côté de la table, les solennels Puritains à la face rasée, les soldats brûlés par le soleil, les courtisans à moustaches et en perruques blanches.

Mes yeux se portèrent surtout sur les traits scorbutiques de Ferguson, sur le profil dur, aquilin de Saxon, sur la face grossière de l'Allemand et sur la figure pointue et pensive du lord de Wark.

– Si aucun autre ne veut exprimer une opinion, s'écria le fanatique docteur, je vais parler moi-même, comme étant inspiré par une voix intérieure. Car n'ai-je pas travaillé pour la cause, ne m'en suis-je pas fait l'esclave, pâtissant, souffrant, bien des choses par le fait de l'audacieux ? Par quoi mon esprit a fructifié avec abondance. N'ai-je pas été foulé comme dans un pressoir à vin et jeté au rebut avec des sifflets et du mépris ?

– Nous connaissons vos mérites et vos souffrances, docteur, dit le Roi. La question qui nous est soumise est de savoir ce que nous avons à faire.

– Une voix ne s'est-elle pas fait entendre à l'Orient ? cria le vieux Whig. Un nom ne s'est-il pas élevé comme celui d'une grande clameur, de grands pleurs pour un Covenant violé et une génération pécheresse. D'où venait ce cri ? Quelle était cette

voix ? N'était-elle pas celle de cet homme, Robert Ferguson, qui s'est dressé contre les grands de la terre et n'a pas voulu se laisser apaiser ?

– Oui, oui, docteur, dit Monmouth, avec impatience. Parlez de ce qui nous occupe, ou faites place à un autre.

– Je vais m'expliquer clairement, Majesté. N'avez-vous pas appris qu'Argyle est pris. Et pourquoi est-il pris ? Parce qu'il n'a point eu la confiance qu'il devait avoir dans les œuvres du Tout-Puissant, parce qu'il lui a fallu rejeter l'aide des enfants de lumière pour accepter celle des rejetons du Prélatisme, hommes aux jambes nues, à moitié païens, à moitié papistes. S'il avait marché dans la voie du Seigneur, il ne serait point enfermé dans la Prison d'Édimbourg, avec la corde ou la hache en perspective. Que n'a-t-il ceint ses reins, pour marcher droit en avant, avec l'étendard de la lumière, au lieu de s'amuser ici et là, à attendre, ainsi qu'un Didyme au cœur incertain. Et notre sort sera le même ou pire encore, si nous n'avançons pas dans l'intérieur, si nous ne plantons pas nos étendards devant cette ville coupable de Londres, la ville où l'œuvre du Seigneur doit être faite, où l'ivraie doit être séparée du froment, et entassée à part pour être brûlée.

– En somme, vous êtes d'avis que nous nous mettions en marche, demanda Monmouth.

– Que nous marchions en avant, Majesté, et que nous nous préparions à être les instruments de la grâce, que nous nous abstenions de souiller la cause de l'Évangile en portant la livrée du diable, dit-il en lançant un regard féroce à un cavalier au costume brillant qui était assis de l'autre côté de la table, qu'on renonce à jouer aux cartes, à chanter des chansons profanes, et à lancer des jurons, autant de fautes qui sont commises chaque soir par les membres de cette armée, ce qui est un grand scandale envers Dieu et le peuple.

Un murmure d'assentiment et d'approbation s'éleva parmi les Puritains les plus fermes de l'assemblée, quand ils entendirent exprimer cette opinion, pendant que les gens de cour échangeaient des coups d'œil et avançaient les lèvres d'un air moqueur. Monmouth alla et vint deux ou trois fois et demanda un autre avis.

– Vous, Lord Grey, dit-il, vous êtes un soldat et un homme d'expérience ; quel est votre avis ? Devons-nous faire halte ici ou pousser sur Londres ?

– Nous diriger vers l'Est serait aller à notre perte, selon mon humble jugement, répondit Grey, en parlant avec lenteur, et du ton d'un homme qui a longtemps et mûrement réfléchi avant de se prononcer. Jacques Stuart a beaucoup de cavalerie, et nous en sommes entièrement dépourvus. Nous pouvons tenir ferme derrière des haies, dans un pays accidenté, mais quelle chance aurions-nous au milieu de la plaine de Salisbury ? Entourés par les dragons, nous serions comme un troupeau de moutons cerné par une bande de loups. En outre, chaque pas que nous faisons dans la direction de Londres nous éloigne du terrain qui nous est favorable, et du pays fertile qui fournit à nos besoins, en même temps que cela raccourcit la distance que Jacques Stuart doit parcourir pour amener ses troupes et ses subsistances. Ainsi donc, à moins que nous ne recevions la nouvelle d'un soulèvement important en notre faveur à Londres, nous ferions mieux de défendre notre terrain et d'attendre une attaque.

– Vous raisonnez avec finesse et justesse, Mylord Grey, dit le Roi. Mais combien de temps attendrons-nous ce soulèvement qui ne se produit jamais, ces appuis toujours promis qui n'arrivent point. Voici sept longs jours que nous sommes en Angleterre et pendant ce temps, pas un des membres de la Chambre des Communes n'est venu à nous, et parmi les Lords il n'y a que Lord Grey qui était lui-même en exil. Pas un baron, pas un

comte, et un seul baronnet a pris les armes pour nous. Où sont les homme que Danvers et Wildman m'avaient promis de Londres ? Où sont les remuants apprentis de la Cité qui, disait-on, me demandaient instamment ? Où sont les insurrections qui devaient s'étendre de Berwick à Portland, à ce qu'on annonçait. Pas un homme n'a bougé, excepté ces bons paysans. J'ai été trompé, attiré dans un piège, poussé dans une trappe par de vils agents qui m'ont entraîné à l'abattoir.

Il allait et venait en se tordant les mains, se mordant les lèvres, le désespoir marqué en grands traits sur sa figure.

Je remarquai que Buyse disait quelques mots à l'oreille de Saxon.

C'était sans doute une allusion à la crise de froid dont il avait parlé.

– Parlez, colonel Buyse, dit le Roi, faisant un violent effort pour maîtriser son émotion. En qualité de soldat, êtes-vous d'accord avec Mylord Grey ?

– Interrogez Saxon, Majesté, répondit l'Allemand. Dans une réunion du Conseil, mon opinion, ainsi que je l'ai remarqué, est toujours la même que la sienne.

– Alors nous nous adressons à vous, colonel Saxon, dit Monmouth. Nous avons dans ce conseil un parti en faveur d'une marche en avant, et un autre qui propose de maintenir notre position. Si votre vote devait faire pencher la balance, que décideriez-vous ?

Tous les regards se retournèrent vers notre chef, car son attitude martiale et le respect que lui témoignait Buyse, un vété-

ran, faisaient supposer avec toute probabilité que son avis l'emporterait.

Il resta un instant silencieux, les mains sur sa figure.

– Je vais dire ce que je pense, Majesté, fit-il enfin. Feversham et Churchill marchent vers Salisbury avec trois mille hommes d'infanterie, et ils ont lancé en avant huit cents hommes de la garde bleue et deux ou trois régiments de dragons. Nous serions donc forcés de livrer bataille dans la plaine de Salisbury, comme l'a dit Lord Grey, et notre infanterie, qui a des armes de toutes les sortes, ne serait guère capable de résister à leur caractère. Tout est possible au Seigneur, ainsi que le dit sagement le docteur Ferguson ; nous sommes comme des grains de poussière dans le creux de sa main. Toutefois il nous a donné de la cervelle pour que nous soyons en état de choisir le meilleur parti, et si nous omettons d'en faire usage, nous aurons à supporter les suites de notre sottise.

Ferguson eut un rire dédaigneux, et marmotta une prière, mais bon nombre de Puritains hochèrent la tête en signe d'assentiment, reconnaissant que cette façon de voir les choses n'avait rien de déraisonnable.

– D'un autre côté, reprit Saxon, il me semble également impossible que nous restions ici. Les amis qu'a Votre Majesté dans toute l'Angleterre seraient entièrement découragés si l'armée restait immobile, sans frapper un coup. Les paysans retourneraient près de leurs femmes, dans leurs foyers. Un tel exemple est contagieux. J'ai vu une grande armée se fondre comme un glaçon au soleil. Une fois qu'ils seraient partis, il ne serait pas facile de les réunir de nouveau. Pour les retenir, il faut les occuper. Ne jamais les laisser une minute sans rien faire, les exercer, les faire marcher, les faire manœuvrer, les faire travailler, leur prêcher, les faire obéir à Dieu et à leur colonel. Rien de cela n'est possible dans une garnison confortable. Nous ne pouvons

espérer de mener à sa fin cette entreprise, tant que nous ne serons pas arrivés à Londres. Ainsi donc, Londres doit être notre but. Mais il y a bien des routes pour y arriver. Sire, vous avez bien des partisans à Bristol et dans les Terres du centre, à ce que j'ai entendu dire. S'il m'est permis de donner un conseil, je dirais : Marchons de ce côté-là. Chaque jour qui passe augmentera le nombre de vos troupes et les rendra meilleures, si l'on s'aperçoit qu'on se remue. Supposez que nous prenions Bristol – et j'ai ouï dire que les ouvrages ne sont pas très forts – cela nous donnerait une très bonne prise sur la navigation, et un centre d'action comme il y en a peu. Si tout va bien pour nous, nous pourrions marcher sur Londres à travers les comtés de Gloucester et de Worcester. En attendant, je serais d'avis qu'une journée de peine et d'humiliation soit imposée pour appeler une bénédiction sur la cause.

Cette allocution, où étaient habilement combinées la sagesse de ce monde et le zèle spirituel, conquit les applaudissements de toute l'assemblée, et surtout du Roi Monmouth, dont l'humeur mélancolique se dissipa comme par enchantement.

– Par ma foi, Colonel, dit-il, ce que vous dites est clair comme le jour. Naturellement, si nous prenons de la force dans l'Ouest et si mon oncle est menacé de perdre des partisans quelque part, il n'aura aucune chance de tenir contre nous. S'il veut nous combattre sur notre propre terrain, il lui faudra dégarnir de troupes le Nord, le Sud et l'Est, chose à laquelle on ne peut songer. Nous pouvons fort bien entreprendre la marche sur Londres par la route de Bristol.

– Je trouve le conseil bon, remarqua Lord Grey, mais je tiendrais à savoir sur quoi se fonde le colonel Saxon, pour dire que Churchill et Feversham sont en route avec trois mille hommes d'infanterie régulière, et plusieurs régiments de dragons.

– Sur les paroles d'un officier des Bleus avec lequel je me suis entretenu à Salisbury, répondit Saxon. Il m'a fait ses confidences, croyant que je faisais partie de la maison du Duc de Beaufort. Quant à la cavalerie, une troupe de celle-ci nous a poursuivis dans la Plaine de Salisbury avec des mâtins. Une autre nous a attaqués à moins de vingt milles d'ici, et a perdu une vingtaine d'hommes et un cornette.

– Nous avons entendu parler de l'affaire dit le Roi. Elle a été bravement menée. Mais si ces gens-là sont aussi près, nous n'avons pas beaucoup de temps pour nos préparatifs.

– Leur infanterie ne peut être ici avant une semaine, dit le Maire, et à ce moment-là nous serions de l'autre côté des murs de Bristol.

– Il y a un point sur lequel on pourrait insister, dit Wade, l'homme de loi. Ainsi que le dit avec grande vérité Votre Majesté, nous avons été cruellement désappointés par ce fait qu'aucuns gentilshommes, et fort peu de membres importants des Communes ne se sont déclarés pour nous. La raison de cela, à mon avis, est que chacun d'eux attend que son voisin se mette en mouvement. S'il nous en venait un ou deux, les autres ne tarderaient pas à les imiter. Comment donc faire pour amener un ou deux Ducs sous nos étendards ?

– Voilà la question, Maître Wade, dit Monmouth en hochant la tête d'un air de découragement.

– Je crois que la chose est possible, répondit le légiste whig. De simples proclamations adressées à tout l'ensemble des citoyens n'attraperont pas ces poissons dorés. Ils ne mordront point à l'hameçon s'il n'y a point d'appât. Je recommanderais une sorte de convocation, d'invitation qui serait envoyée à cha-

cun d'eux, et qui les sommerait de se rendre à notre camp, avant une certaine date, sous peine de haute trahison.

– Ainsi parla l'esprit des formes légales, dit le Roi Monmouth en riant. Mais vous avez omis de nous dire comment la dite citation ou sommation serait signifiée à ces mêmes délinquants.

– Le Duc de Beaufort, reprit Wade, sans s'arrêter à l'objection du Roi, est Président de Galles, et comme le sait Votre Majesté, lieutenant de quatre comtés anglais. Son influence s'étend sur tout l'Ouest. Il a deux cents chevaux dans ses écuries à Badminton, et, à ce que j'ai ouï dire, mille hommes s'assoient chaque jour à ses tables. Pourquoi ne ferait-on pas une tentative particulière pour gagner un tel personnage, d'autant mieux que nous nous proposons de marcher dans sa direction ?

– Malheureusement Henri, Duc de Beaufort, est déjà en armes contre son souverain, dit Monmouth, d'un air sombre.

– Il l'est, Sire, mais on peut le décider à tourner en votre faveur l'armée qu'il a levée contre vous. Il est protestant. On le dit Whig. Pourquoi ne lui enverrions-nous pas un message ? On flatterait son orgueil. On ferait appel à sa religion. On lui ferait des caresses et des menaces. Qui sait ? Il peut avoir des griefs personnels que nous ignorons. Il est peut-être mûr pour une pareille démarche.

– Votre conseil est bon, Wade, dit Lord Grey, mais je trouve que Sa Majesté a fait une question bien naturelle. Je crains que votre messager n'en vienne à se balancer au bout d'une corde sur un des chênes de Badminton, si le Duc veut faire parade de son loyalisme envers Jacques Stuart. Où trouver un homme à la fois assez avisé, et assez hardi pour une pareille mission, sans

risquer un de nos chefs, dont nous aurions peine à nous passer en un temps pareil ?

– C'est vrai, répondit Monmouth, il vaudrait mieux renoncer tout à fait à cette aventure que de la tenter d'une façon maladroite et comme à regret. Beaufort croirait que c'est un complot ayant pour but non point de le gagner, mais de le compromettre. Mais où veut en venir notre géant de la porte, avec ces signes qu'il nous fait ?

– S'il plaît à Votre Majesté, demandai-je, m'autorisera-t-elle à parler ?

– Nous ne demandons pas mieux que de vous écouter, capitaine, répondit-il d'un ton plein de bienveillance, pour peu que votre intelligence soit proportionnée à votre force, votre opinion doit avoir du poids.

– Alors, Majesté, dis-je, je m'offrirais comme messager propre à me charger de l'affaire. Mon père m'a commandé de n'épargner ni ma vie, ni mes membres en cette querelle, et si l'honorable Conseil pense qu'on peut gagner le Duc, je suis prêt à garantir que le message lui sera remis, si un homme à cheval peut accomplir la chose.

– Je déclare qu'on ne saurait choisir un meilleur héraut, s'écria Saxon. Ce jeune homme a du sang-froid et un cœur à toute épreuve.

– Alors, jeune monsieur, nous agréons votre offre vaillante et loyale, dit Monmouth. Êtes-vous d'accord sur ce point, messieurs ?

Un murmure d'assentiment partit de l'assemblée.

– Vous rédigerez la lettre, Wade. Offrez-lui de l'argent, la préséance dans l'ordre des Ducs, la présidence des Galles à perpétuité, ce que vous voudrez, si vous pensez pouvoir le faire hésiter. Si non, le séquestre, l'exil, l'infamie éternelle. Puis, écoutez-moi bien, vous pouvez joindre une copie des documents écrits par Van Brunow, prouvant le mariage de ma mère, ainsi que les attestations des témoins. Tenez tout cela prêt pour demain matin à la pointe du jour, heure où le messager pourra se mettre en route.

– Tout cela sera prêt, Majesté, dit Wade.

– En ce cas, messieurs, reprit le Roi Monmouth, je puis vous renvoyer à vos postes. S'il survient quelque chose de nouveau, je vous réunirai une seconde fois pour mettre à profit votre sagesse. Nous séjournerons ici, avec la permission de Sir Stephen Timewell, jusqu'à ce que les hommes soient reposés et les recrues enrôlées. Alors nous nous mettrons en marche dans la direction de Bristol, et nous verrons quelle sorte de chance nous aurons dans le Nord. Si Beaufort passe de notre côté, tout ira bien. Adieu, mes bons amis, je n'ai pas besoin de vous recommander la diligence et la fidélité.

Le Conseil se leva à ce congé du Roi, et chacun s'inclinant devant-lui sortit à la file du Hall du Château. Plusieurs des membres se groupèrent autour de moi pour me donner des indications au sujet de mon voyage, ou des avis sur la conduite à tenir.

– C'est un homme plein d'orgueil et d'insolence, dit quelqu'un. Parlez-lui humblement. Sans quoi il n'écoutera pas votre message et vous fera chasser de sa présence à coups de fouet.

– Non, non, s'écriait un autre, il est vif, mais il aime un homme qui soit homme. Parlez-lui honnêtement, franchement : il est plus probable qu'il entendra raison.

– Parlez-lui comme le Seigneur vous inspirera de le faire, dit un Puritain. C'est son message que vous portez, autant que celui du Roi.

– Tâchez de l'entraîner à l'écart sous quelque prétexte, dit Buyse, puis hop ! en route, avec votre homme en travers de la selle. Tonnerre de grêle, voilà qui serait bien joué.

– Qu'on le laisse tranquille, s'écria Saxon. Le gars a autant de bon sens qu'aucun de vous : il verra bien de quel côté le chat saute. Allons, ami, revenons auprès de nos hommes.

– Vraiment, je suis fâché de vous perdre, dit-il, pendant que nous nous faisions passage à travers la foule des paysans et des soldats sur la pelouse du Château. Votre compagnie vous regrettera vivement. Lockarby devra en commander deux. Si tout va bien, vous devez être de retour dans trois ou quatre jours. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous allez à un danger réel. Si le Duc tient à prouver à Jacques qu'il n'entend pas qu'on cherche à le séduire, il ne peut le faire qu'en punissant le messager, et en sa qualité de lieutenant du comté, il a le droit de le faire dans les temps d'agitation politique. C'est un homme dur, si les on-dit sont vrais. D'autre part, si vous avez la chance de réussir, cela peut être le fondement de votre fortune, ainsi que le moyen de sauver Monmouth. Ah ! il a besoin d'aide, par le Lord Harry ! Jamais je ne vis une cohue comme son armée. Buyse dit qu'ils se sont battus avec entrain à Axminster, mais il est d'accord avec moi pour déclarer que quelques coups de canon et quelques charges de cavalerie les éparpilleront par tout le pays. Avez-vous quelques messages à laisser ?

– Non, rien que de rappeler mon affection à ma mère.

– C'est bien. Si vous succombez d'une façon déloyale, je n'oublierai pas Sa Grâce le Duc de Beaufort, et le premier de ses gentilshommes qui tombera entre mes mains sera pendu aussi haut qu'Aman. Et maintenant vous n'avez rien de mieux à faire que de gagner votre chambre, et de dormir aussi bien que possible, car votre nouvelle mission commence demain au chant du coq.

VII – Nouvelles reçues de Havant.

Après avoir donné mes ordres pour que Covenant fût sellé et harnaché le lendemain à la pointe du jour, j'étais rentré dans ma chambre, et je me préparais pour une longue nuit de repos, quand Sir Gervas, qui couchait dans la même pièce, entra en dansant et agitant au-dessus de sa tête un paquet de papiers.

– Trois devinettes, Clarke, cria-t-il. Qu'est-ce que vous désireriez le plus ?

– Des lettres de Havant, dis-je vivement.

– Juste ! répondit-il en les jetant sur mes genoux. En voilà trois, et pas une qui soit d'une écriture féminine. Je veux être pendu si je comprends ce que vous avez fait de toute votre vie :

Comment un cœur jeune peut-il renoncer
À l'amour de la femme, au vin qui pétille ?

« Mais vous êtes si absorbé par vos nouvelles que vous n'avez pas remarqué ma transformation.

– Ah ! où donc avez-vous trouvé tout cela ? demandai-je, fort étonné.

Il était vêtu d'un costume de nuance prune très délicate avec des boutons et des bordures d'or, que faisaient ressortir des culottes de soie et des souliers à l'espagnole avec des roses sur le cou-de-pied.

– Cela sent plus la Cour que le camp, dit Sir Gervas en se frottant les mains et promenant sur sa personne des regards fort satisfaits. Je suis également ravitaillé en fait de ratafia et d'eau de fleur d'oranger. En plus, j'ai deux perruques, une courte, et une de gala, une livre du tabac à priser impérial qui se vend à l'enseigne de « l'Homme noir », une boite de poudre à cheveux de De Crépigny, mon manchon en peau de renard et plusieurs autres choses indispensables. Mais je vous gêne dans votre lecture.

– J'en ai vu assez pour être assuré que tout va bien à la maison, répondis-je en jetant un coup d'œil sur la lettre de mon père. Mais comment sont venues toutes ces choses ?

– Des cavaliers sont arrivés de Petersfield et les ont apportées. Quant à ma petite caisse, garnie par un bon ami que j'ai à la ville, elle a été expédiée à Bristol, où on suppose que je me trouve présentement, et où je serais en effet si je n'avais eu la bonne fortune de rencontrer votre troupe. La caisse a néanmoins trouvé le moyen d'arriver à l'Hôtellerie de Bruton, et la bonne femme qui la dirige et dont je me suis fait une amie, a su s'arranger pour me la faire parvenir. C'est une règle utile à suivre, Clarke, dans ce pèlerinage terrestre : il faut toujours embrasser l'hôtelière. C'est peut-être peu de close, mais en somme la vie est faite de petites choses. J'ai peu de principes fixes, je le crains, mais il en est deux que je puis me flatter de ne jamais violer. Je suis toujours pourvu d'un tire-bouchon, et jamais je ne manque d'embrasser l'hôtelière.

– D'après ce que j'ai vu de vous, dis-je en riant, je pourrais me porter garant que ces deux devoirs sont toujours accomplis.

– J'ai des lettres moi aussi, dit-il en s'asseyant sur le bord du lit, et parcourant un rouleau de papiers. « Votre Araminte au cœur brisé. » Hum ! la donzelle ne doit pas savoir que je suis ruiné. Sans quoi son cœur serait bientôt raccommodé… Qu'est-

ce que cela ? Un défi pour faire combattre mon coq Julius contre le jeune coq de Lord Dorchester, enjeu cent guinées. Par ma foi, j'ai trop d'occupation à soutenir l'oiseau de Monmouth, pour l'enjeu du championnat… Un autre m'invite à une partie de chasse au cerf à Epping… Diantre, si je n'avais pas gagné au large, je me verrais moi-même aux abois, avec une meute de mâtins d'huissiers aux talons… Une lettre où mon drapier me réclame son dû. Il peut supporter cette perte. Je lui ai réglé plus d'une note bien longue… Une offre de trois mille livres que me fait le petit Dicky Chichester ! Non, non, Dicky, pas de cela. Un gentleman ne doit pas vivre aux crochets de ses amis. On n'en est pas moins très reconnaissant… Qu'est-ce maintenant ? De *Mistress* Butterworth. Pas d'argent depuis trois semaines : des garnisaires dans la maison ! Non, malédiction, voilà qui est trop fort !

– Qu'y a-t-il ? demandai-je en interrompant la lecture de mes propres lettres.

La figure pâle du baronnet avait pris une légère coloration, et il arpentait la pièce d'un air furieux, une lettre froissée à la main.

– C'est une honte abominable, Clarke, s'écria-t-il. Par la corde, elle aura ma montre, qui sort de chez Tompion, à l'enseigne des Trois-Couronnes, dans la Cour de Saint-Paul, et qui a coûté toute neuve cent livres ! Cela pourra assurer son existence pendant quelques mois… Pour cela Mortimer aura à se mesurer à l'épée avec moi. J'écrirai le mot de *vilain* sur lui avec la pointe de ma rapière.

– Je ne vous ai jamais vu en colère jusqu'à ce jour, dis-je.

– Non, répondit-il en riant. Bien des gens m'ont fréquenté pendant des années et me donneraient un certificat d'égalité

d'humeur. Mais cela est trop fort. Sir Edward Mortimer est le frère cadet de ma mère, mais il n'est pas mon aîné de beaucoup. Un jeune homme convenable, tiré à quatre épingles, à la voix douce, le voilà tel qu'il fut toujours. En conséquence de quoi, il a réussi dans le monde, et a joint les terres aux terres, selon le langage de l'Écriture. Au temps jadis, je l'ai aidé de ma bourse, mais il n'a pas tardé à devenir plus riche que moi, car il gardait tout ce qu'il gagnait. Moi au contraire, tout ce que je gagnais… Bah ! cela s'est dissipé comme la fumée de la pipe que vous allumez en ce moment. Lorsque je m'aperçus qu'il n'y avait plus rien, je reçus de Mortimer un prêt qui était suffisant pour me permettre de me rendre dans la Virginie, ainsi que je le désirais, et de faire emplette d'un cheval et d'un équipement. La chance pouvait tourner de telle sorte, Clarke, que les domaines des Jérôme lui revinssent, s'il m'arrivait un accident. Aussi ne voyait-il aucun inconvénient à ce que je partisse pour le pays des fièvres et des couteaux à scalper. Non, ne hochez pas la tête, mon cher campagnard, vous êtes peu au fait des malices du monde.

– Faites-lui crédit, jusqu'à ce que le pire soit prouvé, dis-je en m'asseyant sur le lit, et fumant, mes lettres étalées devant moi.

– Il est prouvé, le pire, dit Sir Gervas, dont la figure s'assombrit. Comme je l'ai dit, j'ai rendu à Mortimer quelques services, dont il aurait bien dû garder le souvenir, quoique je ne juge pas convenable de les lui rappeler. Cette *Mistress* Butterworth a été ma nourrice, et ma famille avait l'habitude de pourvoir à son entretien. Je ne pouvais me faire à l'idée que la ruine de ma fortune lui ferait perdre une ou deux pauvres guinées par semaine, sa seule ressource contre la faim. Je demandai donc à Mortimer une seule chose, au nom de notre ancienne amitié, c'était de continuer cette aumône. Je lui promis que si je réussissais, je le rembourserais entièrement. Ce vilain au cœur bas me serra la main avec chaleur et jura de le faire. Combien la nature humaine est chose vile, Clarke ! Pour cette misérable

somme, lui, un homme riche, il a manqué à son engagement. Il a abandonné cette pauvre femme à la mort par la faim. Mais il me paiera cela. Il me croit sur l'Atlantique. Si je marche sur Londres avec ces braves garçons, je dérangerai l'harmonie de sa pieuse existence jusqu'à ce jour… Je me contenterai des cadrans solaires, et ma montre ira aux mains de la mère Butterworth. Bénis soient ses amples seins ! J'ai goûté de bien des liquides, mais je parierais volontiers que le premier de tous était le plus salutaire. Eh bien ? Et vos lettres ? Vous avez eu des froncements et des sourires comme un jour d'Avril.

– En voici une de mon père, à laquelle ma mère a ajouté un mot, dis-je. La seconde est d'un vieil ami à moi, Zacharie Palmer, le charpentier du village. La troisième est de Salomon Sprent, un marin retiré, pour qui j'ai de l'affection et du respect.

– Voilà un rare trio de porteurs de nouvelles, Clarke. Je voudrais connaître votre père. D'après ce que vous dites, ce doit être un solide bloc de chêne anglais. Je disais, il n'y a qu'un instant, que vous ne connaissiez guère le monde, mais vraiment il peut se faire que dans votre village on voit l'humanité exempte de tout vernis, et qu'ainsi on en vienne à mieux voir le bon côté de la nature humaine. Avec ou sans vernis, le mauvais finit toujours par percer à jour. Or, sans aucun doute, ce charpentier et ce marin se montrent tels qu'ils sont. On peut connaître, pendant toute la durée d'une existence, mes amis de la cour sans jamais pénétrer jusqu'à leur nature réelle, et peut-être aussi se trouverait-on mal récompensé de cette recherche. Peste ! voilà que je deviens philosophe, ce qui fut toujours le refuge de l'homme ruiné. Qu'on me donne un tonneau, je le mettrai sur la Piazza de Covent-Garden, et je serai le Diogène de Londres. Je ne demande pas à redevenir riche, Micah ! Que dit donc le vieux couplet :

Notre argent ne sera pas notre maître,
Et ne nous traînera pas à Goldsmith Hall.

Ni pirates ni naufrages ne peuvent nous effrayer,
Nous qui ne possédons point de domaines,
Qui ne redoutons ni pillages ni impôts,
Qui n'avons nul besoin de fermer nos portes à clef.
Quand on est à terre, on ne risque plus de tomber.

« Ce dernier vers ferait une jolie devise pour un asile de mendiants.

– Vous allez réveiller Sir Stephen, dis-je pour le mettre sur ses gardes, car il chantait à tue-tête.

– Pas de danger. Lui et ses apprentis s'exerçaient au sabre dans le hall, lorsque je l'ai traversé. C'est un coup d'œil qui en vaut la peine. Le vieux qui bat du pied, qui brandit son arme et crie : Ha ! en l'abaissant. *Mistress* Ruth et l'ami Lockarby sont dans la chambre aux tapisseries. Elle est occupée à filer, et lui à lire à haute voix un de ces divertissants ouvrages qu'elle aurait voulu me voir lire. M'est avis qu'elle a entrepris de le convertir, et cela finira peut-être en ceci : que c'est lui qui la convertira de fille en femme mariée. Ainsi donc vous allez trouver le Duc de Beaufort ! Eh bien, je serais charmé de faire le voyage avec vous, mais Saxon ne voudra rien entendre, et je dois m'occuper avant tout de mes mousquetaires. Que Dieu vous ramène sain et sauf ! Où sont ma poudre au jasmin et ma boite à mouches ? Lisez-moi vos lettres, s'il y a quelque chose d'intéressant. J'ai cassé le cou à une bouteille, à l’auberge, en compagnie de notre vaillant colonel, et il m'en a dit assez long sur votre intérieur à Havant pour me faire désirer de le mieux connaître.

– C'est un intérieur un peu sérieux, dis-je.

– Non, j'ai l'esprit tourné aux choses sérieuses. Allez-y, quand même il y aurait là toute la philosophie platonicienne.

– Celle-ci est du vénérable charpentier qui a été pendant de longues années mon conseiller et mon ami. Cet homme est religieux sans rien du sectaire, philosophe sans être attaché à un parti, affectueux sans faiblesse.

– Un modèle, vraiment, s'écria Sir Gervas, occupé à manier sa brosse à sourcils.

– Voici ce qu'il dit, repris-je.

Puis, je me mis à lire la lettre même que je vous transcris maintenant :

« Ayant appris par votre père, mon cher garçon, qu'il y avait quelque possibilité de vous faire parvenir une lettre, j'ai écrit celle-ci, que je vous envoie par les soins du digne John Packingham, de Chichester, qui part maintenant pour l'Ouest.

« J'espère que vous êtes sain et sauf, avec l'armée de Monmouth, et que vous y avez obtenu un emploi honorable.

« Je suis certain que vous trouverez parmi vos camarades un certain nombre de sectaires excessifs, ainsi que d'autres qui sont des railleurs et des incroyants.

« Suivez mes conseils, ami, écartez-vous des uns et des autres.

« Car le fanatique est l'homme qui ne s'en tient pas à défendre la liberté de son propre culte, ce qui ne serait que justice, mais veut encore s'imposer à la conscience d'autrui, et par là tombe dans cette même erreur contre laquelle il combat.

« D'autre part, le simple railleur sans cervelle est inférieur à la bête des champs, car il n'en a pas l'instinctif respect de soi-même et l'humble résignation…

– Par ma foi, s'écria le baronnet, le vieux gentleman a un côté de la langue assez rude.

« Prenons la religion par sa base la plus large, car la vérité a plus de largeur que nous ne sommes capables d'en concevoir.

« La présence d'une table prouve l'existence d'un charpentier, et de même la présence de l'univers prouve celle d'un être qui a fait l'univers, quelque soit ce nom qu'on lui donne.

« Jusque là vous avez sous les pieds un sol très ferme, sans qu'il y ait besoin d'inspiration, d'enseignement, ni d'une aide quelconque.

« Dès lors, puisqu'il doit y arriver un auteur de l'univers, jugeons de sa nature par son œuvre.

« Nous ne pouvons observer les gloires du firmament, son étendue infinie, sa beauté, et l'art divin avec lequel il a été pourvu aux besoins de toutes les plantes, de tous les animaux, et ne point voir qu'il est plein de sagesse, d'intelligence et de puissance.

« Nous somme encore ici, vous le reconnaîtrez, sur un terrain solide, sans avoir besoin d'appeler à notre aide autre chose que la pure raison.

« Quand nous sommes parvenus à ce point, demandons-nous pour quelle fin l'univers a été fait et pour quelle fin nous y avons été mis.

« La nature tout entière nous enseigne que ce doit être pour nous perfectionner, pour tendre plus haut, pour croître en vertu véritable, en science, en sagesse.

« La Nature est un prédicateur muet qui se fait entendre les jours de la semaine comme le jour du Sabbat.

« Nous voyons le gland grandir en un chêne, l'œuf produire l'oiseau, la chenille devenir papillon.

« Dès lors, douterons-nous que l'âme humaine, de toutes les choses la plus précieuse, ne soit aussi sur la route qui monte.

« Et comment l'âme peut-elle faire du progrès, sinon en cultivant la vertu et l'empire sur elle-même ?

« Peut-il exister une autre voie ?

« Il n'en est aucune.

« Ainsi donc nous pouvons dire avec confiance que nous sommes placés ici-bas pour croître en science et en vertu.

« Voilà l'essence intime de la religion, et pour aller jusque-là, il n'est pas besoin de foi.

« Cela est aussi vrai et aussi susceptible de démonstration qu'aucun des exercices d'Euclide que nous avons étudiés ensemble.

« Sur ce terrain commun les hommes ont élevé bien des édifices différents.

« Le Christianisme, la religion de Mahomet, la croyance des Orientaux, toutes ont une même substance.

« Les diversités se trouvent dans les formes et les détails.

« Tenons-nous en à notre foi chrétienne, la doctrine de l'amour, celle qui est si belle, qui a été souvent enseignée, et rarement mise en pratique, mais ne méprisons point nos semblables, car tous nous sommes les branches issues d'une même racine, la vérité.

« L'homme quitte les ténèbres pour la lumière : il y passe quelque temps, puis il retourne dans les ténèbres.

« Micah, mon garçon, les jours passent, pour moi comme pour toi.

« Qu'ils ne se passent point en pure perte !

« Leur nombre est bien petit.

« Que dit Pétrarque ? : *À celui qui y entre, la vie parait l'infini ; à celui qui la quitte, le néant*.

« Que chaque jour, chaque heure soient employés à seconder les vues du Créateur, à mettre en œuvre toutes les puissances du bien qui sont en vous.

« Qu'est-ce que la douleur, le travail, le chagrin ?

« C'est le nuage qui passe devant le soleil. Ce qui est tout, c'est le résultat de l'œuvre bien faite.

« Il est éternel ; il vit et s'accroît de siècle en siècle.

« Ne vous arrêtez pas pour vous reposer.

« Le repos viendra quand sera achevée l'heure du travail.

« Que Dieu vous protège et vous garde !

« Il n'y a pas grand-chose de nouveau.

« La garnison de Portsmouth est partie pour l'Ouest.

« Sir John Lawson, le magistrat, est venu ici et a fait des menaces à votre père et à d'autres, mais il ne peut faire grand-chose faute de preuves.

« L'Église et les Dissenters se prennent à la gorge, comme toujours.

« Vraiment l'austère Loi de Moïse règne plus longtemps que les douces paroles du Christ.

« Adieu, mon cher garçon, recevez les meilleurs souhaits de votre ami à la tête grisonnante.

« ZACHARIE PALMER »

– Corbleu ! s'écria Sir Gervas, pendant que je repliais la lettre, j'ai entendu Stillingfleet et Tenison, mais je n'ai jamais écouté un meilleur sermon. Celui-là, c'est un évêque déguisé en charpentier. Mais voyons notre ami le marin. Est-ce un théologien en droit, un docteur en droit canon parmi les loups de mer ?

– Salomon Sprent est un personnage tout différent, bien qu'il soit fort bon en son genre, dis-je, mais vous allez juger de lui par sa lettre.

– Maître Clarke.

« La dernière fois que nous fûmes de compagnie, j'ai couru sous les batteries, en service d'enlèvement, pendant que vous restiez au large et attendiez les signaux.

« M'étant arrêté pour me radouber et passer l'examen de ma prise, qui s'est trouvée être en bonne condition pour le gréement et la charpente…

– Que diable veut-il dire ? demanda Sir Gervas.

– C'est d'une demoiselle qu'il parle, Phébé Dawson, la sœur du forgeron. Il est resté pendant plus de quarante ans presque sans mettre le pied sur la terre ferme. Aussi s'exprime-t-il en ce jargon maritime, tout en s'imaginant qu'il parle un anglais aussi pur que n'importe qui dans le Hampshire.

– Alors, continuez, dit le baronnet.

« Lui ayant lu les règlements de guerre, je lui ai expliqué les conditions d'après lesquelles nous devions naviguer de conserve dans le voyage de la vie, savoir :

« Premièrement : elle obéira aux signaux sans faire de questions, dès qu'ils seront reçus.

« Deuxièmement : elle gouvernera d'après mon calcul.

« Troisièmement : elle me soutiendra en fidèle navire de conserve, qu'il fasse mauvais temps, ou dans la bataille, ou dans le naufrage.

« Quatrièmement : elle se mettra à l'abri sous mes canons, en cas d'attaque par des bandits, corsaires, ou garde-côtes.

« Cinquièmement : j'aurai à la tenir en bon état, à la mettre en cale sèche de temps en temps, et pourvoir à ce qu'elle soit bien repeinte, approvisionné de parois, d'étamine, ainsi qu'il convient pour un coquet navire d'agrément.

« Sixièmement : je m'interdirai de prendre à la remorque aucun autre bateau, et s'il s'en trouve un qui me soit amarré présentement, je couperai les aussières.

« Septièmement : je devrai la ravitailler chaque jour.

« Huitièmement : si par hasard elle venait à avoir une voie d'eau, ou à se trouver échouée et prisonnière dans un banc de sable, j'aurai à la soutenir, la vider avec la pompe, et la redresser.

« Neuvièmement : arborer le pavillon protestant à la pomme du grand mât pendant la traversée de la vie, et tracer notre route vers le grand port, avec l'espoir de rencontrer un amarrage et un fond propre à jeter l'ancre, pour deux navires de construction anglaise, quand ils seront désarmés pour l'éternité.

« Le huitième coup du quart de midi allait sonner quand ces articles ont été signés et scellés.

« Ensuite, lorsque j'ai piqué sur vous, je n'ai pas seulement aperçu le bout de notre hunier.

« Bientôt après, j'ai appris que vous étiez parti pour servir comme soldat, en compagnie de ce bâtiment efflanqué, dégingandé, aux longs espars, à la mine de corsaire, que j'avais vu quelques jours auparavant dans le village.

« Je trouve que vous ne vous êtes pas trop bien conduit envers moi, en partant sans même me saluer de votre pavillon.

« Mais peut-être que la marée était favorable, et que vous ne pouviez pas attendre.

« Si je n'avais pas été affligé d'un mât de fortune, un de mes espars coupé, j'aurais eu le plus grand plaisir à ceindre mon sabre d'abordage et à sentir encore la poudre à canon.

« Et je le ferais encore, malgré ma patte de bois et le reste, sans mon vaisseau compagnon, qui pourrait se plaindre de la violation du contrat et dès lors s'esquiver.

« Il faut que je suive le feu de sa poupe jusqu'au jour où nous serons légalement unis.

« Adieu, matelot !

« Dans l'action, suivez le conseil d'un vieux marin, gardez la position du vent, et à l'abordage !

« Dites cela à votre amiral le jour de la bataille.

« Dites-le lui tout bas, à l'oreille.

« Dites-lui : *gardez la position du vent et allez-y : à l'abordage*.

« Dites-lui aussi qu'il frappe vite, qu'il frappe fort, qu'il frappe toujours.

« C'est ainsi que parlait Christophe Minga, et jamais on ne mit à la mer un homme meilleur, bien qu'il ait eu à grimper à travers le tuyau à aussière.

« Bien à vous et à vos ordres.

« SALOMON SPRENT »

Pendant toute la lecture de cette épître, Sir Gervas n'avait fait que rire en dedans, mais la dernière partie nous fit rire aux éclats.

– Qu'il soit à terre ou à bord, il veut absolument que toute bataille soit un combat naval, dit le baronnet. Il aurait fallu que vous eussiez ce sage conseil à proposer dans la réunion convoquée aujourd'hui par Monmouth. Si jamais il vous demande votre avis, répondez-lui : « Gardez la position du vent et montez à l'abordage !»

– Il faut que je dorme, dis-je en posant ma pipe. Je dois me mettre en route dès la pointe du jour.

– Non, je vous en prie, mettez le comble à votre bonté en me permettant d'entrevoir votre respectable père, la Tête-Ronde.

– Il n'y a que quelques lignes, répondis-je. Il a toujours été bref dans son langage, mais puisqu'elles vous intéressent, je vais vous le lire :

« Je vous envoie la présente, mon cher fils, par un homme pieux, pour vous dire que j'espère que vous vous comportez ainsi qu'il vous convient.

« Dans toutes les difficultés et tous les dangers, ne comptez pas sur vous, mais invoquez l'aide d'en haut.

« Si vous exercez un commandement, enseignez à vos hommes à chanter des psaumes au moment où ils se rangent en bataille, selon la bonne vieille coutume.

« Dans l'action, usez de la pointe plutôt que du tranchant.

« Un coup d'estoc doit parer un coup de taille.

« Votre mère et les autres vous envoient leur affection.

« Sir John Lawson a tourné autour d'ici comme un loup affamé, mais il n'a pu trouver aucune preuve contre moi.

« John Marchbank, de Bedhampton, a été jeté en prison.

« Véritablement l'Antéchrist règne sur le pays, mais le royaume de la lumière est proche.

« Frappez avec entrain pour la vérité et la conscience.

« Votre père affectueux,

« JOSEPH CLARKE »

« Post-scriptum (de ma mère) : J'espère que vous vous rappelez ce que je vous ai dit au sujet de vos caleçons et aussi des larges collets de toile, que vous trouverez dans le sac.

« Il n'y a guère plus d'une semaine que vous êtes parti, et pourtant cela paraît une année.

« Quand vous aurez froid ou que vous serez mouillé, prenez dix gouttes de l'élixir de Daffy dans un petit verre d'eau de vie.

« Si les pieds vous cuisent, frottez le dedans de vos bottes avec du suif.

« Rappelez-moi à Maître Saxon, et à Maître Lockarby, s'il est avec vous.

« Son père a été dans une rage folle par suite de son départ, car il avait à brasser une grande quantité de bière et personne pour surveiller la cuve à fermentation.

« Ruth a fait cuire un gâteau, mais le four lui a joué un mauvais tour, et le dedans est resté en pâte molle.

« Un millier de baisers, cher cœur, de la part de votre tendre mère.

« M. C. »

– Un couple de gens sensés, dit Sir Gervas qui, après avoir achevé sa toilette, s'était mis au lit. Maintenant je commence à comprendre comment vous êtes fabriqué, Clarke. Je vois les fils dont on s'est servi pour vous tisser. Votre père veille à vos besoins spirituels ; votre mère se préoccupe des besoins matériels. Mais je crois que le prêche du vieux charpentier est plus à votre goût. Vous êtes un infâme latitudinaire, mon homme. Sir Stephen crierait haro sur vous et Josué Pettigrue vous renierait. Bon ! éteignons la lumière, car nous devons tous les deux être

en mouvement au chant du coq. Voilà notre religion pour le moment.

– Celle des premiers Chrétiens, suggérai-je.

Sur quoi on rit tous les deux.

Puis, on s'endormit.

VIII – Le piège tendu sur la route de Weston.

Aussitôt après le lever du soleil, je fus réveillé par un des domestiques du Maire qui me prévint que l'honorable Maître Wade m'attendait en bas.

M'étant levé et habillé, je le trouvai assis à la table du salon, avec des papiers, une boite de pains à cacheter, et occupé à sceller la missive que je devais porter.

C'était un homme de petite taille, vieilli, à la figure blême, se tenant très droit, brusque dans son langage, et dont la tournure faisait songer à un soldat plutôt qu'à un homme de loi.

– Voilà, dit-il en appuyant le cachet sur la cire qui couvrait le nœud du cordon. Je vois que votre cheval vous attend tout sellé, dehors. Vous ferez bien de passer par Nether le Bas, et le Canal de Bristol, car nous avons appris que la cavalerie ennemie garde les routes jusqu'au delà de Wells. Voici votre paquet.

Je m'inclinai et plaçai le pli dans l'intérieur de ma tunique.

– C'est un ordre écrit, ainsi qu'il a été proposé dans le conseil. Le Duc répondra peut-être par écrit, peut-être de vive voix. Dans les deux cas, conservez bien sa réponse. Le paquet contient aussi les dépositions du clergyman de la Haye, et celles des deux témoins présents au mariage de Charles d'Angleterre avec Lucy Walters, la mère de Sa Majesté. Votre mission est d'une importance telle que le succès de notre entreprise peut en dépendre entièrement. Faites en sorte de remettre le papier à Beaufort en personne. Sans quoi il n'aurait peut-être aucune valeur devant un tribunal.

Je promis de le faire, si la chose était possible.

– Je vous engagerais aussi, reprit-il, à emporter le sabre et le pistolet pour vous prémunir contre les dangers de la route, mais à laisser ici casque et cuirasse, qui vous donneraient une tournure trop guerrière pour un paisible messager.

– J'avais déjà pris ce parti, dis-je.

– Il n'y a plus rien à ajouter, capitaine, dit l'homme de loi, en me tendant la main. Puisse la bonne fortune vous accompagner ! Ayez la langue muette et l'oreille au guet. Veillez attentivement sur tout ce qui se passera. Examinez bien quelles gens auront l'air sombre ou l'air content. Il peut se faire que le Duc soit à Bristol, mais il est préférable que vous alliez à sa résidence de Badminton. Notre mot de passe est aujourd'hui Tewkesbury.

Après avoir remercié mon instructeur de ses conseils, je sortis et montai sur Covenant, qui piétinait le sol et rongeait son frein, tout joyeux de son nouveau voyage.

Fort peu de citadins étaient dehors, mais plus d'une tête coiffée du bonnet de nuit me regarda avec étonnement par la fenêtre.

Je pris la précaution de faire marcher Covenant avec le moins de bruit possible, jusqu'à ce que nous fussions à une bonne distance de la maison, car je n'avais pas dit un mot à Ruben du voyage que je projetais.

J'étais convaincu que s'il était mis au fait, ni la discipline, ni même les chaînes toutes neuves de son amour ne sauraient l'empêcher de partir avec moi.

Malgré mon attention, les fers de Covenant rendaient un son clair sur les galets, mais en me retournant, je vis que les stores restaient abaissés à la chambre de mon fidèle ami, et que tout paraissait tranquille dans la maison.

Aussi j'agitai ma bride et partis à un trot rapide, par les rues silencieuses, encore jonchées des fleurs fanées, encore égayées de rubans.

À la porte du nord était de garde une demi-compagnie, qui me laissa franchir la muraille, sitôt que j'eus prononcé le mot de passe.

Aussitôt que je fus hors des anciens murs, je me trouvai en pleine campagne, orienté vers le nord, et la route libre devant moi.

C'était une matinée superbe.

Le soleil se levait au-dessus de ses collines lointaines.

Ciel et terre prenaient des teintes de rouille et d'or.

Les arbres des vergers, qui bordaient la route, étaient peuplés d'innombrables oiseaux qui babillaient, chantaient, remplissaient l'air de leur ramage aigu.

Il y avait dans chaque souffle quelque chose qui vous rendait plus léger, plus joyeux.

Le bétail roux du Somerset avec ses yeux curieux se rangeait le long des haies, projetant de grandes ombres sur les champs, et me regardait au passage.

Des chevaux de ferme posaient la tête par dessus les portes à claire-voie et hennissaient comme pour saluer leur frère à la robe lustrée.

Un grand troupeau de moutons à toison de neige descendit vers nous sur la pente d'une hauteur et se mit à sauter et gambader au soleil.

Tout n'était que vie innocente, depuis l'alouette qui chantait dans les airs jusqu'à la menue musaraigne qui courait par le blé mûrissant, jusqu'au martinet qui partait au bruit de mon approche.

Partout, la vie, dans son innocence.

Que devons-nous penser, mes chers enfants, quand nous voyons les bêtes des champs pleines de bienveillance, de vertu, et de gratitude.

Où est-elle cette supériorité dont, nous parlons !

Sur le terrain dominant qui montait au Nord, je me retournai pour contempler la ville endormie, avec cette large bordure de tentes et de chariots, qui faisait bien voir combien sa population s'était accrue subitement.

L'étendard royal flottait encore au clocher de Sainte-Madeleine, pendant que le beau clocher symétrique de Saint-Jacques portait bien haut le drapeau bleu de Monmouth.

Pendant que je les contemplais, le vif et pétulant roulement d'un tambour se fit entendre dans l'air matinal, en même temps que le chant clair et vibrant des trompettes, tirant les troupes de leur sommeil.

Au loin, et des deux côtés de la ville se déployait une magnifique perspective sur les collines du comté de Somerset, formant des ondulations jusqu'à la mer lointaine, peuplée de villes, de hameaux, de châteaux à tourelles, de clochers, avec des combes boisées, des étendues de terres à blé, un spectacle aussi beau que l'œil pouvait le souhaiter.

Quand j'eus fait faire demi-tour à mon cheval pour reprendre ma route, je sentis, mes chers enfants, qu'un tel pays méritait qu'on se battit pour lui et que la vie d'un homme était bien peu de chose, du moment qu'il pouvait contribuer, pour si peu que ce fût, à lui assurer la liberté et le bonheur.

Dans un petit village de l'autre côté de la hauteur, je rencontrai un poste de cavalerie dont le chef m'accompagna quelque temps à cheval et me mit sur la route de Stowey le Bas.

Mes yeux de natif du Hampshire furent étonnés en remarquant la couleur rouge uniforme du sol de cette région qui est bien différente du calcaire et du gravier de Havant.

Les vaches sont également rousses, en majorité.

Les cottages ne sont point bâtis en briques ni en bois, mais d'une sorte de pisé qu'on nomme cob et qui garde sa solidité et son état lisse tant qu'il n'a pas été mouillé.

En conséquence, on protège les murs contre la pluie au moyen de toits de chaume qui s'avancent beaucoup.

Il y a à peine un clocher dans toute cette région, chose encore qui parait étrange aux habitants des autres parties de l'Angleterre.

Toutes les églises ont une tour carrée, avec des clochetons aux angles.

Les tours sont presque toujours très larges et contiennent de très beaux carillons.

La route, que je devais suivre, longeait la base des belles collines de Quantock, où des combes aux denses forêts sont éparses parmi des dunes vastes, couvertes de bruyères et d'un épais tapis de fougères et de myrtilles.

De chaque côté du chemin descendaient des ravins tortueux bordés d'ajonc jaune, qui jaillissait de l'épaisse couche de terre rouge comme une flamme sortant de cendres chaudes.

Des ruisseaux d'une eau colorée par la tourbe descendaient à grand bruit de ces vallons et passaient par-dessus la route.

Covenant y enfonçait jusqu'aux pâturons et avait des mouvement de surprise, en voyant des truites au large dos passer comme des flèches entre ses pieds de devant.

Je voyageai pendant tout un jour à travers ce beau pays, où je fis peu de rencontres, car je me tenais à distance des grandes routes.

Quelques pâtres et fermiers, un clergyman aux longues jambes, un colporteur avec sa mule, un cavalier portant une grande sacoche et qui me fit l'effet d'un acheteur de chevelures, voilà tout ce que je peux me rappeler.

Une cruche noire d'une demi pinte d'ale et un croûton de pain dans une auberge voisine de la route, tel fut mon seul repas.

Près de Combwich, Covenant perdit un fer et j'eus à perdre deux heures dans la ville, avant de trouver une forge et de pouvoir faire remédier à l'accident.

Ce fut seulement dans la soirée que j'arrivai enfin sur les bords du Canal de Bristol, à un endroit nommé les Shurton Bars, où les flots vaseux du Parret se déversent dans la mer.

En cet endroit, le canal est si large, que l'on distingue à peine les montagnes galloises.

Le rivage est plat, noir, bourbeux, piqué çà et là de taches blanches qui sont des oiseaux de mer, mais plus loin, vers l'est, surgit une ligne de collines fort sauvages, fort escarpées, qui en certains endroits se dressent en murailles à pic.

Ces falaises se dirigent vers la mer, et les intervalles, que laissent leurs entailles, forment un grand nombre de petits ports, de baies à sec pendant la moitié de la journée, mais capables de porter un bateau de belle taille, dès que le flux est à la moitié.

La route suivait ces crêtes nues et rocheuses, qu'habite une population clairsemée de pêcheurs et de pâtres farouches.

Ils venaient sur le seuil de leurs cabanes en entendant résonner les fers de mon cheval, et me lançaient au passage quelqu'une des grosses plaisanteries qui ont cours dans l'Ouest.

À mesure que la nuit approchait, le pays se faisait plus triste et plus désert.

À de rares intervalles clignotait une lumière lointaine venant d'un cottage solitaire au flanc des collines.

C'était le seul indice de la présence de l'homme.

Le rude sentier se rapprochait de la mer, mais malgré son élévation, les embruns produits par les brisants le franchissaient.

J'avais les lèvres saupoudrées de sel.

L'air était plein du grondement rauque de la houle, du sifflement grêle des courlis, qui m'effleuraient de leur vol, pareils à des créatures de l'autre monde, blanches, vagues, à la voix mélancolique.

Le vent soufflait par bouffées courtes, brusques, irritées, venant de l'Ouest.

Bien loin, sur les eaux noires, s'apercevait un point lumineux, unique, montant, descendant, oscillant, puis disparaissant à la vue, ce qui indiquait la violence de la tempête qui avait éclaté sur le canal.

Pendant que je chevauchais par le crépuscule à travers ce paysage étrange et sombre, mon esprit se tourna naturellement vers le passé.

Je songeai à mon père, à ma mère, au vieux charpentier, à Salomon Sprent.

Puis, mes pensées se reportèrent sur Decimus Saxon, dont le caractère aux faces multiples offrait autant de sujets d'admiration et de sujets d'horreur.

L'aimais-je, ne l'aimais-je pas ?

C'était plus que je ne pouvais dire.

Après lui, je me rappelai mon fidèle Ruben, et son idylle amoureuse avec la jolie Puritaine, pour songer ensuite à Sir Gervas et au naufrage de sa fortune.

De là mon esprit se reporta à l'état de l'armée, et à l'avenir de la rébellion, ce qui me ramena à ma mission présente, à ses périls et à ses difficultés.

Après avoir retourné en mon esprit toutes ces choses, je commençais à m'assoupir sur le dos de mon cheval.

Je succombais à la fatigue du voyage et à l'endormante cantilène des vagues.

Je venais justement de commencer un rêve où je voyais Ruben Lockarby couronné Roi d'Angleterre par *Mistress* Ruth Timewell, pendant que Decimus Saxon se préparait à décharger sur lui son pistolet bourré d'un flacon de l'élixir de Daffy, lorsque tout à coup, sans avertissement, je fus violemment jeté à bas de mon cheval, et me trouvai étendu à moitié évanoui, sur le sentier pierreux.

J'étais si étourdi, si ébranlé par cette chute inattendue, que je restai quelques minutes incapable de comprendre où j'étais et ce qui m'était arrivé, bien que j'entrevisse vaguement des gens qui se penchaient sur moi et que des rires rauques retentissent à mes oreilles.

Lorsqu'enfin je fis un effort pour me remettre debout, je m'aperçus qu'un tour de corde avait été passé autour de mes bras et de mes jambes, de façon à les rendre immobiles. D'un violent effort, je parvins à dégager une main et la lançai à la face

d'un des hommes qui me maintenaient, mais aussitôt toute la bande, au moins une douzaine, se jeta sur moi.

Les uns me donnaient des coups de poing ou de pied.

D'autres serraient une autre corde sur mes coudes et la nouaient si adroitement que j'étais tout à fait impuissant.

M'apercevant que dans mon état de faiblesse et d'étourdissement, tous mes efforts seraient vains, je restai étendu dans un silence grognon, mais l'œil au guet, sans prendre garde aux nouvelles bourrades qui fondaient sur moi.

Il faisait si noir qu'il me fut impossible de voir les figures de mes agresseurs, ni de faire la moindre supposition sur ce qu'ils pouvaient être, ou sur la façon dont ils m'avaient fait tomber de ma selle.

Le bruit que faisait un cheval en rongeant son frein et piétinant tout près de là, m'apprit que Covenant était prisonnier, aussi bien que son maître.

– Pete le Hollandais en a reçu autant qu'il peut en porter, dit une voix rude et rauque. Il gît sur la route aussi inerte qu'un congre.

– Ah ! Pauvre Pete ! dit à demi-voix un autre. Il ne touchera plus à une carte ; il ne videra plus son verre de cognac.

– Pour ça, vous mentez, mon bon ami, dit l'homme frappé, d'une voix faible et chevrotante, et je vous prouverai que vous mentez, si vous avez un flacon dans votre poche.

– Quand même Pete serait mort et enterré, dit celui qui avait parlé le premier, il suffirait du mot d'eau-de-vie pour le faire revenir. Donnez-lui une gorgée de votre bouteille, Dicon.

On entendit dans l'obscurité un bruit de glouglou et d'aspiration, suivi d'une forte inspiration du buveur.

– *Gott sei gelobt* ! (Dieu soit loué) s'écria-t-il d'une voix plus forte. J'ai vu plus d'étoiles qu'il n'en a été fait. Si ma *kopf* (tête) n'avait pas été bien cerclée, il l'aurait démolie comme un baril mal lié. Il a un coup de poing qui vaut une ruade de cheval.

Comme il parlait, le rebord de la lune se montra par-dessus un escarpement et jeta un flot de froide et claire lumière sur la scène.

Levant les yeux, je vis qu'une grosse corde avait été tendue en travers de la route, d'un tronc d'arbre à un autre, à une hauteur d'environ huit pieds au-dessus du sol.

Je n'aurais pu m'en apercevoir dans les ténèbres, lors même que j'eusse été tout à fait éveillé, mais comme elle me rencontra au niveau de la poitrine, pendant que Covenant passait par-dessous au trot, elle m'arrêta brusquement et me jeta à terre avec une grande violence.

Soit par l'effet de la chute, soit par celui des coups reçus, j'avais des coupures profondes, en sorte que je sentais le sang couler en nappe chaude sur mon oreille et mon cou.

Néanmoins je ne fis aucune tentative pour remuer.

J'attendis en silence pour voir qui étaient les gens aux mains desquels j'étais tombé.

Je ne craignais qu'une chose, qu'on m'enlevât mes lettres et que ma mission n'eût plus de but.

À la seule pensée d'être désarmé sans combattre et de perdre les papiers qui m'avaient été confiés, et cela la première fois que l'on me chargeait d'une tâche pareille, le sang me monta tout bouillant à la figure, tant j'étais honteux.

La bande, qui m'avait capturé, se composait de gaillards aux barbes incultes, coiffés de bonnets de fourrure, vêtus de jaquettes de futaine, avec des ceintures de buffle auxquelles étaient suspendus des épées courtes et droites.

Leurs figures hâlées, tannées par le soleil, et leurs grandes bottes montraient que c'étaient des pêcheurs ou des marins, et on eût pu, d'ailleurs, le deviner à leur rude langage maritime.

Deux d'entre eux se tenaient à genoux de chaque côté de moi avec leurs mains sur mes bras.

Un troisième était debout en arrière tenant un pistolet armé, pendant que les autres, au nombre de sept ou huit, aidaient à se remettre sur pied l'homme que j'avais frappé, et qui saignait abondamment par une entaille au-dessus de l'œil.

– Emmenez le cheval chez le père Microft, dit un homme trapu, à barbe noire, qui paraissait être leur chef. Ça n'est pas une rosse louée pour un dragon, mais une belle bête, dans toute sa force, qui se vendra au moins soixante pièces. Avec votre part, Pete, vous aurez de quoi acheter onguent et emplâtres pour votre blessure.

– Ha ! chien ! cria le Hollandais en me montrant le poing, vous voudriez bien tomber sur Peter, n'est-ce pas ? Vous voudriez bien saigner Peter, n'est-ce pas ? Mille diables, mon

homme, si vous et moi, nous étions ensemble sur la cime de la montagne, on verrait bien lequel est le plus fort.

– Embrayez votre machine à bavarder, Pete, grogna un de ses camarades. Ce gaillard-là est, bien sûr, un membre de Satan, et il exerce une profession qu'un gredin à l'âme basse, rampante, un coquin de vile naissance est seul capable d'embrasser. Et pourtant, je vous le garantis, rien qu'à le voir, il vous trousserait comme un coq de bruyère, s'il posait sur vous ses grandes mains. Et vous crieriez au secours, comme vous l'avez fait à la dernière Saint-Martin, quand vous avez pris la femme de Dick le tonnelier, pour un employé de l'excise.

– Me trousser, n'est-ce pas ? Mort et enfer ! cria l'autre que sa blessure et l'eau-de-vie avaient mis dans une rage folle, nous allons voir, attrape-ça, frai du diable, attrape-ça.

Et courant à moi, il me donna des coups de pieds de toute sa force, avec ses lourdes bottes de marin.

Quelques-uns de la bande riaient, mais l'homme, qui avait parlé le premier, donna au Hollandais une poussée qui le fit tourner sur lui-même.

– Pas de ça ! dit-il d'un ton rude. Sur le sol anglais, on se bat loyalement à l'anglaise. Pas de vos mauvais coups du continent. Ce n'est pas moi qui resterai là à voir donner des coups de pied à un Anglais, par le fils d'une fille de joie d'Amsterdam, un individu au ventre en tonneau, au lécheur de schnaps, au cœur de poulet. Qu'on le pende, si cela plaît au patron ! Tout ça se passera à bord, à découvert, mais, par le tonnerre, c'est une bataille que vous allez avoir, si vous touchez encore à cet homme-là.

– Tout doux, Dicon, dit leur chef, d'une voix conciliante, nous savons tous que Pete n'est pas de taille à se battre, mais il

est le meilleur tonnelier de la côte. Eh ! Pete ! Il n'a pas son pareil pour faire une douve, pour cercler, pour assembler. Qu'on lui donne une planche, et il en aura fait un baril, pendant le temps qu'un autre se demandera comment il faut faire.

– Ah ! vous vous rappelez cela, Capitaine Murgatroyd, dit le Hollandais d'un ton maussade, mais vous me regardez assommer, battre, et narguer, et injurier, et qu'est-ce qu'on fait pour moi ? Je vous le jure, quand la *Maria* retournera au Texel, je me remettrai à mon ancien métier, je vous en réponds, et je ne remettrai plus le pied sur son bord.

– Pas de danger ! répondit le Capitaine, en riant. Tant que la *Maria* ramassera ses cinq mille pièces d'or et sera capable de montrer ses talons à n'importe quel cotre de la côte, on n'a pas à craindre que cet avaricieux de Pete perde sa part de gain. Comment l'ami, si cela continue, vous serez assez riche dans un an ou deux pour monter une baraque à votre compte, avec une pelouse bien tondue par-devant, des arbres taillés en forme de paons, des fleurs formant un dessin, un canal près de la porte, et une grande ménagère, pleine d'entrain, tout comme si vous étiez un bourgmestre ! Il s'est fait plus d'une fortune, grâce aux malines et au cognac.

– Oui, et grâce aux malines et au cognac, il y a eu plus d'une tête cassée, grogna mon ennemi. Tonnerre ! Il y a autre chose à envisager que les baraques et les plates-bandes. Il y a les côtes qui donnent des coups de vent, et les tempêtes du Nord-Ouest, et la police, et les espions.

– Et c'est justement par là que le marin adroit l'emporte sur le pêcheur de harengs, ou sur le caboteur aux allures timides, qui se donne tant de mal d'un Noël à l'autre, qui risque tous les dangers et n'a pas de ces petits profits. Mais assez causé ! En route avec le prisonnier, et qu'on le mette en sûreté avec les entraves aux pieds !

Je fus remis debout, et tantôt porté, tantôt traîné au milieu de la bande.

Mon cheval avait déjà été emmené dans la direction opposée.

Notre trajet s'écartait de la route, pour descendre par un ravin très rocheux, très accidenté qui allait en pente vers la mer.

Il semblait qu'il n'y eût pas trace de sentier.

Je ne pouvais que marcher d'un pas incertain en me butant aux pierres et aux buissons, du mieux que je pouvais, enchaîné et impuissant comme je l'étais.

Mais le sang s'était séché sur mes blessures, et la fraîche brise de la mer, qui se jouait sur mon front, me rendit des forces, ce qui me permit de me faire une idée plus claire de ma situation.

D'après leurs propos, il était évident que ces hommes étaient des contrebandiers.

Dès lors, ils ne devaient pas éprouver une sympathie bien vive pour le gouvernement, ni souhaiter de soutenir le Roi Jacques en quoi que ce fût.

Il était probable, au contraire, qu'ils étaient portés vers Monmouth.

En effet, n'avais-je pas vu, la veille un régiment entier d'infanterie de son armée, lequel avait été levé parmi les gens de la côte.

D'autre part, il se pouvait que leur avidité l'emportât sur leur loyalisme et les décidât à me remettre à la justice, par l'espoir d'une récompense.

Tout bien considéré, il valait mieux, à mon avis, ne rien dire de ma mission et tenir cachés mes papiers aussi longtemps que possible.

Mais je ne pus m'empêcher de me demander, pendant qu'on m'entraînait, quel motif avait poussé ces gens-là à m'attendre dans une embuscade, ainsi qu'ils l'avaient fait.

La route que j'avais suivie était fort écartée, et pourtant bon nombre des voyageurs qui se rendaient de l'Ouest à Bristol, par Weston, devaient la prendre.

La bande ne pouvait pas être occupée sans cesse à la garder.

Dès lors pourquoi avait-elle tendu ce piège, cette nuit-là ?

Les contrebandiers, gens sans crainte de la loi, gens décidés à tout, ne s'abaissaient point, généralement, au rôle de voleurs allant à pied, de brigands.

Tant qu'on ne se mêlait pas de leurs affaires, il était rare qu'ils fussent les premiers à causer du désordre.

Donc, pourquoi m'avaient-ils guetté, moi qui ne leur avais jamais causé aucun tort ?

Pouvait-il se faire que je leur eusse été dénoncé ?

Je continuais à tourner et retourner ces questions en mon esprit, quand tout ce monde s'arrêta.

Le capitaine lança un coup de sifflet perçant, au moyen d'un sifflet qu'il portait suspendu au cou.

L'endroit où nous nous trouvions était le plus sombre et le plus accidenté de toute cette gorge sauvage.

Des deux côtés se dressaient de grands escarpements qui se rapprochaient au-dessus de nos têtes en une voûte dont les bords étaient frangés de bruyères et d'ajoncs, en sorte que le ciel noir et les étoiles scintillantes étaient presque cachés.

De gros rochers noirs apparaissaient vaguement dans la lumière indécise, et devant nous un haut fouillis de quelque chose qui ressemblait à des broussailles nous barrait le chemin.

Mais sur un second coup de sifflet, on aperçut à travers les branches un point lumineux, et toute la masse s'écarta d'un côté comme si elle avait tourné sur un pivot.

De l'autre côté se voyait un couloir sombre et tortueux, ouvert dans le flanc de la colline.

Nous descendîmes par là en nous baissant, car la voûte de rochers n'était pas très haute.

De chaque côté résonnait le bruit cadencé de la mer.

Après avoir franchi l'entrée, qui avait dû être pratiquée à grand renfort de travail à travers le roc massif, nous pénétrâmes dans un souterrain élevé et spacieux, éclairé à un bout par un feu et par plusieurs torches.

À en juger par leur lueur jaune et fumeuse, je pus voir que le toit était au moins à cinquante pieds au-dessus de nous, et que de tous côtés en pendaient des cristaux calcaires qui scintillaient de l'éclat le plus vif.

Le sol du souterrain était composé d'un sable fin, aussi doux, aussi velouté qu'un tapis de Wilton, et formant une pente douce.

Cela prouvait que l'ouverture du souterrain devait donner sur la mer ; supposition confirmée par le bruit sourd et l'éclaboussement des vagues, par la fraîcheur et le goût salin de l'air qui remplissait toute la grotte.

Mais je ne vis pas l'eau, car un brusque changement de direction déroba l'issue à mes regards.

Dans cet espace libre, au sein des rochers, qui pouvait avoir soixante pas de long et trente de large, étaient entassés de grandes piles de barils, de tonneaux, de caisses, des mousquets.

Des coutelas, des bâtons, des triques, et de la paille étaient épars sur le sol.

À une extrémité flambait joyeusement un feu de bois, qui projetait des ombres bizarres sur les parois et se reflétait en milliers d'étincelles pareilles à des diamants, sur les cristaux de la voûte.

La fumée sortait par une grande fissure parmi les rochers.

Sept ou huit autres membres de la bande, les uns assis sur des caisses, les autres étendus sur le sable autour du feu, se le-

vèrent promptement et allèrent au-devant de nous à notre entrée.

– L'avez-vous pris ? crièrent-ils. Est-ce qu'il est vraiment venu ? Était-il accompagné ?

– Le voici, et il est seul, répondit le capitaine. Notre câble l'a descendu de cheval aussi proprement qu'une mouette est prise au filet par un grimpeur de falaises. Qu'avez-vous fait en notre absence, Silas ?

– Nous avons préparé les ballots pour le transport, répondit l'homme interpellé, un marin solide, hâlé, d'âge moyen. La soie et la dentelle sont emballées dans ces caisses carrées couvertes de toile à sac. J'ai marqué l'une du mot : *traîne*, et l'autre, *jute* ; il y a un millier de malines, et un cent de brillant. Cela se fera contrepoids sur le dos d'une mule. L'eau-de-vie, le *schnaps*, le *seniedam*, l'eau d'or de Hambourg, tout est rangé en bon ordre. Le tabac est dans les caisses plates là-bas du côté du Trou Noir. Voilà une besogne qui nous a donné bien du mal, mais enfin ça a pris la tournure d'un arrimage. Le lougre flotte comme un plat à passoire, et il a tout juste assez de lest pour se tenir droit pour une brise de cinq nœuds.

– A-t-on aperçu quelque indice de la *Fairy-Queen* (Reine des fées) ?

– Aucun. Le grand John est là-bas, au bord de l'eau, à guetter ses feux. Ce vent-ci devrait l'amener, si elle avait doublé la Pointe de la Combe Martin. On a vu une voile à environ dix milles à l'Est-Nord-Est vers le coucher du soleil. Il se peut que ce soit un schooner de Bristol. Il se peut aussi que ce soit un navire du roi, un bateau-mouche.

– Un bateau escargot, dit le Capitaine Murgatroyd, d'un air narquois. Nous ne pouvons pas pendre l'homme de l'Excise, avant que Venables amène la *Fairy-Queen*, car, après tout, c'est un homme de son équipage qui a écopé. Qu'il fasse lui-même sa sale besogne !

– Mille éclairs ! cria le coquin de Hollandais. Ne serait-ce pas une galante façon d'accueillir le capitaine Venables que d'envoyer le gabelou par le Trou Noir avant son arrivée ? Il peut bien avoir quelque autre besogne à faire pour nous un autre jour.

– Hein ! l'ami, est-ce vous ou moi qui commande ici ? dit le chef, d'une voix irritée. Qu'on amène le prisonnier devant ce feu ! Maintenant entendez bien, chien de requin de terre, vous êtes aussi sûr de mourir que si vous étiez déjà allongé dans la bière, avec les cierges allumés. Regardez par ici.

À ces mots il prit une torche, et à sa rouge lumière, montra une large fente qui traversait le sol, à l'autre bout du souterrain.

– Vous pourrez juger de la profondeur du Trou-Noir, dit-il en prenant un baril vide, et le lançant dans le gouffre béant.

Nous écoutâmes en silence pendant dix secondes avant qu'un bruit lointain et sourd d'un objet qui se brise nous apprit qu'il était arrivé au fond.

– Ça le portera jusqu'à mi-chemin de l'enfer, avant que le souffle l'abandonne, dit l'un d'eux.

– C'est une mort plus douce que sur la potence de Devizes, dit un autre.

– Non, il faut qu'il aille d'abord à la potence, cria un troisième. C'est seulement son enterrement que nous arrangeons.

– Il n'a pas ouvert la bouche depuis, le moment où nous l'avons pris, dit l'homme qu'on nommait Dicon. Il est donc muet ? Retrouvez votre langue, mon beau gaillard et apprenez-nous comment vous vous appelez. Il aurait mieux valu pour vous être muet de naissance, car vous n'auriez pu prêter un serment qui a causé la mort de notre camarade.

– J'attendais qu'on m'interrogeât poliment après tous ces braillements et ces injures, dis-je. Mon nom est Micah Clarke. Maintenant, veuillez me dire qui vous pouvez être, et de quel droit vous arrêtez les voyageurs paisibles sur la route publique.

– Notre droit, le voici, répondit Murgatroyd en mettant la main sur la poignée de son coutelas. Quant à ce que nous sommes, vous le savez de reste. Vous vous nommez non point Clarke, mais Westhouse ou Waterhouse, et vous êtes ce même, ce maudit employé de l'Excise qui a pincé notre pauvre camarade le tonnelier Dick, et dont le serment a causé sa mort à Ilchester.

– Je jure que vous vous trompez, répondis-je. Jamais de ma vie je ne suis allé dans ce pays-là !

– Belles paroles ? Belles paroles ! cria un autre contrebandier. Employé de l'Excise ou non, vous aurez à faire le saut, puisque vous connaissez le secret de notre souterrain.

– Votre secret ne court aucun danger avec moi, répondis-je, mais si vous voulez me mettre à mort, j'accueillerai mon sort comme doit le faire un soldat. J'aurais préféré mourir sur le champ de bataille plutôt que d'être à la merci d'une pareille meute de rats-d'eau dans leur terrier.

– Par ma foi, dit Murgatroyd, voilà un langage trop fier pour être celui d'un homme de l'Excise. Puis il a l'attitude d'un vrai soldat. Il serait possible qu'en tendant un piège à la chouette, nous ayons pris le faucon. Et pourtant nous savions de source certaine qu'il passerait par là, et monté sur un cheval tout pareil.

– Qu'on fasse venir le grand John ! suggéra le Hollandais. Je ne donnerais pas une chique de tabac de la Trinité pour la parole du coquin. Le grand John était avec Dick le tonnelier quand il a été pris.

– Oui, grogna le matelot Silas, il a reçu sur le bras une estafilade du couteau de l'employé. Si quelqu'un le reconnaît à sa figure, ce sera lui.

– Qu'on l'appelle alors !

Bientôt arriva de l'entrée du souterrain un long dégingandé, qui y était de garde.

Il avait autour du front un mouchoir rouge, et un tricot bleu, dont il releva lentement la manche tout en s'approchant.

– Où est l'employé Westhouse ? cria-t-il. Il a laissé sa marque sur mon bras. Par ma foi, c'est à peine si elle est guérie. Cette fois, le soleil est du côté du mur ou nous sommes, l'employé. Mais… Hallo ! camarade. Quel est-il celui que vous avez mis aux fers ? Ce n'est pas notre homme.

– Pas notre homme ! crièrent-ils avec une volée de jurons.

– Mais ce gaillard ferait deux hommes de la taille de l'employé, et il resterait de quoi faire le secrétaire d'un magistrat.

Vous pouvez le pendre, pour plus de sûreté, mais enfin ce n'est pas notre homme.

– Oui, qu'on le pende ! dit Pete le Hollandais. Sapperment ! Faut-il que notre souterrain fasse parler de lui dans tout le pays ? Alors où ira-t-elle la jolie *Maria*, avec ses soieries, et ses satins, ses barils et ses caisses ? Faut-il risquer notre souterrain pour faire plaisir à cet individu ? En outre, est-ce qu'il ne m'a pas frappé à la tête, n'a-t-il pas frappé la tête de votre tonnelier, comme s'il avait tapé sur moi avec mon propre maillet. Est-ce que ça ne mérite pas une cravate de chanvre ?

– Est-ce que ça ne mérite pas un grand *rumbo* ? s'écria Dicon. Avec votre permission, capitaine, je voudrais dire que nous ne sommes point une bande de brigands ni de petits voleurs, mais un équipage d'honnêtes marins, incapables de faire du mal excepté à ceux qui nous en font. L'employé de l'excise Westhouse a fait périr Dick le tonnelier et il est juste qu'il en soit puni par la mort, mais pour ce qui est de mettre à mort ce jeune soldat, je penserais plutôt à saborder la coquette *Maria* ou à hisser le gros Roger à la pomme de son mât.

Je ne sais quelle réponse on aurait faite à ce discours, car à ce moment même un coup de sifflet aigu retentit en dehors du souterrain, et deux contrebandiers parurent portant entre eux le corps d'un homme.

Celui-ci se laissait aller d'un air si inerte, que d'abord je le crus mort, mais lorsqu'ils l'eurent jeté sur le sable, il remua, et enfin se mit sur son séant avec l'expression d'un homme à demi tiré d'un évanouissement.

C'était un personnage trapu, à figure résolue, dont une longue cicatrice blanche traversait la joue.

Il était vêtu d'un habit bleu collant à boutons de cuivre.

– C'est l'homme de l'Excise, Westhouse, crièrent les voix avec ensemble.

– Oui, c'est l'homme de l'Excise, Westhouse, dit l'homme avec calme, en tordant le cou, comme s'il souffrait. Je représente la loi du Roi, et au nom de la loi, je vous arrête tous. Je déclare confisquées et saisies toutes les marchandises de contrebande que je vois autour de moi, conformément à la seconde section de la première clause du Statut sur le commerce illégal. S'il y a des honnêtes gens dans la compagnie, ils m'aideront à faire mon devoir.

En parlant ainsi, il fit un effort pour se mettre debout, mais il avait plus de courage que de force, et il retomba sur le sable au milieu des bruyants éclats de rires des grossiers marins.

– Nous l'avons trouvé étendu sur la route, en revenant de chez le père Microft, dit un des nouveaux venus.

C'étaient ceux qui avaient emmené mon cheval.

– Il a du passer aussitôt après vous. La corde l'a pris sous le menton et l'a fait tomber à une douzaine de pas. Nous avons vu sur son habit le bouton de l'Excise, c'est pourquoi nous l'avons apporté. Par mon corps, il en a donné des coups de pied et fait des ruades, jusqu'à ce qu'il fût aux trois quarts assommé.

– Avez-vous détendu la corde ? demanda le capitaine.

– Nous avons dénoué un des bouts et laissé l'autre en place.

– C'est bien. Nous aurons à le garder pour le capitaine Venables. Mais maintenant il s'agit de notre premier prisonnier. Il faut le fouiller et examiner ses papiers, car il y a tant de navires qui font voile sous un faux pavillon, que nous sommes forcés d'être attentifs. Vous entendez, monsieur le soldat ? Qu'est-ce qui vous amène dans ce pays et quel Roi servez-vous ? Car j'ai entendu parler d'une mutinerie et de deux patrons qui se disputent le même grade dans le vieux vaisseau anglais.

– Je sers sous le Roi Monmouth, répondis-je, voyant que la fouille en question aboutirait à la découverte de mes papiers.

– Sous le Roi Monmouth ! s'écria le contrebandier. Non, mon ami, voilà qui a un air de mensonge. Le bon Roi a trop grand besoin de ses amis dans le Sud, à ce que j'ai oui dire, pour envoyer un aussi bon soldat à l'aventure le long de la côte, comme un naufrageur de Cornouailles par un temps de Sud-Ouest.

– Je porte, dis-je, des dépêches de la propre main du Roi, adressées à Henri, Duc de Beaufort, dans son château de Badminton. Vous pourrez les trouver dans ma poche de dedans, mais je vous prie de ne pas rompre le cachet, car cela jetterait du discrédit sur ma mission.

– Monsieur, cria l'employé de l'Excise, en se soulevant sur son coude, je vous déclare pour cela en état d'arrestation, sous l'accusation de trahison, de fauteur de trahison, de vagabond et d'individu sans maître aux termes du quatrième statut de l'Acte. En ma qualité de représentant de la loi, je vous somme de vous soumettre à mon mandat.

– Fermez-lui la gueule avec votre écharpe, Jim, dit Murgatroyd. Quand Venables viendra, il trouvera bientôt le moyen d'enrayer son débit… Oui, reprit-il, en examinant le verso de

mes papiers, il y est écrit : « De la part de Jacques II d'Angleterre, connu jusqu'à ce jour sous le nom de Duc de Monmouth, à Henri, Duc de Beaufort, Président de Galles, par les mains du capitaine Micah Clarke, du régiment d'infanterie du comté de Wilts, du colonel Saxon. » Enlevez les cordes, Dicon. Ainsi donc, Capitaine, vous voici redevenu libre, et je suis fâché que nous vous ayons maltraité sans le savoir. Nous sommes du premier au dernier, de bons Luthériens, et plus disposés à vous aider qu'à vous entraver dans votre mission.

– Ne pourrions-nous pas en effet l'aider à faire son voyage ? dit le lieutenant Silas. Pour mon compte, je ne craindrais pas de mouiller ma jaquette ou de barbouiller ma main de goudron en faveur de la cause, et je suis certain que vous êtes tous dans les mêmes dispositions que moi. Maintenant, avec cette brise, nous pourrions pousser jusqu'à Bristol et débarquer le capitaine, le matin. Cela lui éviterait le danger d'être saisi au vol, par quelqu'un des requins de terre qui sont sur la route.

– Oui, oui, s'écria le grand John, la cavalerie du Roi bat le pays jusqu'au delà de Weston, mais il pourrait leur brûler la politesse, s'il était à bord de la *Maria*.

– Bon, dit Murgatroyd, nous pourrions être de retour en trois longues bordées. Venables aura besoin d'un jour ou deux pour débarquer ses marchandises. Si nous devons naviguer de compagnie, nous aurons du temps de reste. Ce plan vous arrangera-t-il, capitaine ?

– Mon cheval, objectai-je.

– Il ne faut pas que cela nous arrête. Je peux gréer une écurie confortable avec mes espars de rechange et du grillage. Le vent est tombé. Le lougre pourrait être amené à la côte de l'Homme Mort, et on y ferait entrer le cheval. Courez chez le

vieux père, Jim, et vous, Silas, occupez-vous du bateau. Voici de la viande froide, capitaine, et du biscuit – l'ordinaire du marin – avec un verre de vrai Jamaïque pour les faire descendre, et vous ne devez pas avoir l'estomac trop délicat pour des mets grossiers.

Je m'assis sur un baril près du feu et étirai mes membres raidis et engourdis par leur immobilité pendant qu'un des marins lavait la coupure de ma tête avec un mouchoir mouillé et qu'un autre mettait de la nourriture sur une caisse devant moi.

Le reste de la bande s'était rendu à l'entrée de la caverne pour mettre le lougre en état, à l'exception de deux ou trois qui gardaient l'infortuné employé de l'Excise.

Il était assis le dos contre la paroi de la caverne, les bras croisés sur sa poitrine, jetant de temps à autre sur les contrebandiers des regards menaçants, tels qu'un vieux mâtin plein de courage en jetterait à une meute de loups qui l'auraient terrassé.

Je me demandais intérieurement s'il ne serait pas possible de tenter quelque chose pour le tirer d'affaire, quand Murgatroyd survint, et plongeant une tasse de fer blanc dans le baril de rhum défoncé, la vida au succès de ma mission.

– J'enverrai Silas Bolitho avec vous, dit-il, pendant que je resterai ici à attendre Venables, qui commande mon navire compagnon. Si je puis faire quelque chose pour vous faire oublier ce mauvais traitement…

– Une seule chose, dis-je avec vivacité. C'est autant, ou plus encore pour vous que pour moi, que je vous le demande. Ne laissez pas tuer ce malheureux.

La figure de Murgatroyd s'empourpra de colère.

– Vous avez le langage franc, dit-il. Ce n'est point un meurtre, mais un acte de justice. Quel mal faisons-nous ici ? Il n'y a pas dans tout le pays une seule vieille ménagère qui ne nous bénisse. Où achètera-t-elle son souchong, ou son eau-de-vie, si ce n'est chez nous ? Nous demandons un faible profit, et n'imposons nos marchandises à personne. Nous sommes de paisibles commerçants. Et pourtant cet homme et ses pareils sont sans cesse à aboyer sur nos talons. On dirait des chiens marins après un banc de morues. Nous avons été harcelés, pourchassés. Nous avons reçu des balles, au point qu'il nous a fallu chercher un abri dans des cavernes comme celle-ci. Il y a un mois, quatre de nos hommes portaient un baril, de l'autre côté de la montagne au fermier Black, qui a fait des affaires avec nous depuis ces cinq dernières années. Tout à coup surgissent une dizaine de cavaliers, conduits par cet employé de l'Excise. Ils jouent de la pointe et du tranchant, fendent le bras au grand John et font prisonnier Dick le tonnelier.

« Dick a été traîné dans la prison d'Ilchester, et pendu après les assises, comme on pend une fouine sur la porte d'un garde-chasse. Nous avons appris que ce même employé de l'Excise passerait par là, et il ne se doutait guère que nous le guetterions. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que nous lui ayons tendu un piège et qu'après l'avoir pris, nous lui fassions subir la même justice qu'il a infligée à nos camarades !

– Il n'est qu'un serviteur, objectai-je ; ce n'est pas lui qui a fait la loi ; c'est son devoir de l'appliquer. C'est avec la loi elle-même que vous êtes en querelle.

– Vous avez raison, dit le contrebandier d'un air sombre. C'est surtout avec le juge Moorcroft que nous aurons à régler le compte. Il se peut que dans sa tournée il passe sur cette route. Fasse le ciel qu'il prenne ce chemin ! Mais nous pendrons aussi

l'employé de l'Excise. Maintenant il connaît notre souterrain, et ce serait folie de le laisser partir.

Je vis qu'il était inutile d'argumenter plus longtemps.

Aussi je me contentai de laisser tomber mon couteau de poche sur le sable à portée de la main du prisonnier dans l'espoir que cela pourrait lui servir.

Ses gardes riaient et plaisantaient ensemble, et ne s'occupaient guère de leur captif, mais l'employé avait l'esprit suffisamment en éveil, car je vis sa main se fermer sur le couteau.

J'avais passé environ une heure à me promener en fumant, lorsque le lieutenant Silas reparut, annonçant que le lougre était prêt, et le cheval à bord.

Je dis adieu à Murgatroyd, et hasardais en faveur de l'employé de l'Excise quelques mots qui furent accueillis par un froncement de sourcils et un serrement de main où il y avait de la mauvaise humeur.

Un canot était tiré sur le sable en dedans du souterrain, près du bord de l'eau.

J'y entrai, comme on me dit de le faire, avec mon sabre et mes pistolets, qui m'avaient été rendus.

L'équipage le poussa au large et s'y embarqua d'un saut dès qu'il fut en eau profonde.

À la faible lueur de la torche unique que Murgatroyd tenait sur l'extrême bord, je vis que le toit de la grotte s'abaissait rapidement au-dessus de nous, pendant que nous ramions du côté

de l'entrée. Il finissait par baisser tellement qu'il y avait à peine quelques pieds de distance entre lui et la mer, et qu'il nous fallut courber la tête pour éviter les rochers qui nous dominaient.

Les rameurs donnèrent deux bons coups d'aviron, et nous passâmes brusquement sous le rideau vertical, pour nous trouver au grand air, sous les étoiles, qui brillaient d'un éclat trouble, et la lune, qui se montrait en un contour vague et indécis, à travers un brouillard de plus en plus dense.

Juste en face de nous se présentait une tache foncée, mal délimitée, qui à notre approche prit la forme d'un lougre de grande taille se soulevant et s'abaissant suivant les pulsations de la mer.

Ses vergues longues et minces, le réseau délicat des cordages montaient au-dessus de nous pendant que nous nous glissions sous la voûte, et que le grincement des poulies, le froissement des câbles, indiquaient qu'il était prêt à accomplir ce voyage.

Il allait d'une allure légère et gracieuse, pareil à un gigantesque oiseau de mer déployant une aile, puis l'autre, pour se préparer à prendre son vol.

Les bateliers nous mirent bord à bord et attachèrent le canot, pendant que j'escaladais les bastingages et mettais le pied sur le pont.

C'était un navire spacieux, très large au milieu, avec une élégante courbure aux bans, et des mâts d'une hauteur bien supérieure à tous ceux que j'avais vus aux navires de ce genre sur le Solent.

Il était ponté à l'avant, mais avait l'arrière fort profond, avec des cordages figés sur toute la longueur des côtés pour assujettir les barils, lorsque la soute était pleine.

Au milieu de cet arrière-pont, les marins avaient établi une solide écurie où se tenait debout mon brave cheval devant un seau d'avoine.

Mon vieil ami frotta ses naseaux contre ma figure, dès que je fus à bord, et poussa un hennissement de joie en retrouvant son maître.

Nous étions encore à échanger des caresses, lorsque la tête grisonnante du lieutenant Bolitho apparut brusquement à l'écoutille de la cabine.

– Nous voici en bon chemin, Capitaine Clarke, dit-il, la brise est tout à fait tombée, comme vous pouvez le voir, et il pourra s'écouler assez longtemps avant que nous soyons arrivés à votre port. N'êtes-vous pas fatigué ?

– Je suis un peu las, avouai-je. J'ai encore des battements dans la tête par suite de la fêlure que j'ai attrapé quand votre corde m'a jetée à terre.

– Une heure ou deux de sommeil vous rendront aussi dispos qu'un poulet de la mère Carey. Votre cheval est bien soigné, et vous pouvez le quitter sans crainte. Je chargerai un homme de s'occuper de lui, bien que, à dire la vérité, les coquins s'entendent en bonnettes et en drisses, mieux qu'en ce qui regarde les chevaux et leurs besoins. En tous cas, il ne peut lui survenir rien de fâcheux. Aussi ferez-vous mieux de descendre et d'entrer.

Je descendis donc les marches raides qui conduisaient à la cabine basse de plafond du lougre.

Des deux côtés un enfoncement dans la paroi avait été aménagé en couchette.

– Voici votre lit, dit-il, en me montrant l'une d'elles. Nous vous appellerons quand nous aurons du nouveau à vous apprendre.

Je n'eus pas besoin d'une seconde invitation. Je m'étendis aussitôt sans me déshabiller, et au bout de quelques minutes je tombai dans un sommeil sans rêves, que ne purent interrompre ni le doux mouvement du navire, ni les piétinements qui résonnaient au-dessus de ma tête.

IX – De la bienvenue qui m'accueille à Badminton.

Lorsque j'ouvris les yeux, j'eus quelque peine à me rappeler où j'étais, mais le souvenir m'en fut brusquement ramené par le choc violent de ma tête contre le plafond bas quand je voulus me mettre sur mon séant.

De l'autre côté de la cabine, Silas Bolitho était couché de tout son long, la tête enveloppée d'un bonnet de laine rouge.

Il dormait profondément, en ronflant.

Au milieu de la cabine se balançait une table suspendue, très usée, et marquée d'innombrables taches par d'innombrables verres et cruches.

Un banc de bois vissé au plancher complétait l'ameublement.

Il faut toutefois y ajouter un râtelier garni de mousquets, sur l'un des côtés.

Au-dessus et au-dessous des compartiments qui nous servaient de couchettes, étaient des rangées de coffres contenant, sans aucun doute, ce qu'il y avait de plus précieux en fait de dentelles et de soieries.

Le vaisseau s'élevait et s'abaissait avec un mouvement doux, mais d'après le flottement des voiles, je jugeai qu'il y avait peu de vent.

Je me glissai sans bruit hors de ma couchette, de façon à ne pas réveiller le lieutenant, et me rendis sur le pont.

Nous étions non seulement en plein calme, mais emprisonnés dans une épaisse masse de brouillards qui nous cernaient de tous côtés, et nous dérobaient même la vue de l'eau qui nous portait.

On aurait pu nous prendre pour un vaisseau aérien naviguant à la surface d'un vaste nuage blanc.

De temps à autre un léger souffle agitait la voile de misaine et l'enflait un instant, mais ce n'était que pour la laisser retomber sur le mât immobile, pendante.

Parfois un rayon de soleil perçait à travers l'épaisseur du brouillard et colorait la muraille morne et grise d'une bande irisée, mais la brume l'emportait de nouveau et faisait disparaître le brillant envahisseur.

Covenant regardait à droite et à gauche, ouvrant de grands yeux interrogateurs.

Les matelots étaient groupés le long des bastingages, fumant leur pipe, et cherchant à percer du regard le dense brouillard.

– Bonjour, capitaine, fit Dicon, en portant la main à son bonnet de fourrures. Nous avons marché magnifiquement, tant qu'a duré la brise, et le lieutenant, avant de descendre, a calculé que nous ne devions pas être bien loin de Bristol.

– En ce cas, mon brave garçon, répondis-je, vous pouvez me débarquer, car je n'ai pas beaucoup de trajet à faire.

– Oui, mais il faut nous attendre que le brouillard se soit dissipé, dit le long John. Voyez-vous, il n'y a par ici qu'un endroit où nous puissions débarquer notre cargaison sans qu'on s'en mêle. Quand il fera clair, nous nous dirigerons de ce côté-là, mais jusqu'au moment où nous pourrons relever notre position nous aurons bien des soucis avec les bancs de sable du côté pour le vent.

– Ayez l'œil par là, Tom Baldock, cria Dicon à un homme porté à l'avant. Nous sommes sur le passage de tous les navires de Bristol, et bien qu'il y ait très peu de vent, un navire à haute mâture pourrait profiter d'une brise que nous manquerions.

– Chut ! dit tout à coup le grand John, levant la main en signe d'avertissement, chut !

– Appelez le lieutenant, dit à demi-voix le matelot. Il y a un navire près de nous. J'ai entendu le grincement d'un cordage sur son pont.

Silas Bolitho fut sur pied en un instant, et nous restâmes tous immobiles, l'oreille tendue, cherchant à voir à travers le brouillard épais.

Nous étions presque convaincus que c'était une fausse alerte, et le lieutenant s'en allait d'assez mauvaise humeur, quand une cloche au son fort et clair tinta sept fois fort près de nous, et ce son fut suivi d'un coup de sifflet aigu, puis d'un bruit confus de cris et de pas.

– C'est un navire du Roi, grommela le lieutenant, c'est la septième heure, et le contremaître fait monter les hommes de quart.

– Il était à l'arrière de notre travers, dit tout bas quelqu'un.

– Non, dit un autre, je crois qu'il était près de notre ban de bâbord.

Le lieutenant leva la main.

Nous attendîmes en silence qu'un nouvel indice nous révélât la position de notre malencontreux voisin.

Le vent avait un peu fraîchi, et nous glissions sur l'eau avec une vitesse de quatre à cinq nœuds à l'heure.

Soudain une voix rauque se fit entendre presque bord à bord.

– Tout le monde sur le pont ! criait-elle, qu'on mette des hommes aux bras du dessous du vent, par ici. Du monde aux drisses ! Donnez un coup de main, coquins de fainéants, ou je vais tomber sur vous avec ma canne, et que le diable vous emporte !

– C'est un navire du Roi, voilà qui est certain, et il se trouve juste par ici, dit le grand John, en montrant la hanche. Sur les navires du commerce, on vous parle poliment. Ce sont ces personnages aux habits bleus, aux galons dorés, ces louchons au gaillard d'arrière, qui parlent de cannes. Ha ! ne vous l'avais-je pas dit !

Comme il parlait encore, le voile blanc de vapeurs se leva comme on remonte un rideau de théâtre, et laissa apercevoir un imposant vaisseau de guerre, si proche de nous, qu'on aurait pu y jeter des biscuits.

Sa coque longue, grêle, noire, se soulevait et s'abaissait avec une cadence gracieuse, ses belles vergues et ses voiles d'une blancheur de neige montaient jusqu'à ce qu'elles disparussent dans les traînées de brouillards qui flottaient encore autour de lui.

Neuf brillants canons de bronze nous regardaient par les sabords.

Au-dessus de la rangée de hamacs suspendus comme de la laine cardée le long de ses bastingages, nous apercevions sans peine les figures des matelots qui nous contemplaient avec étonnement et nous montraient les uns les autres.

Sur la haute poupe était debout un officier d'un certain âge, en tricorne, et en belle perruque blanche, qui s'arma aussitôt d'une longue-vue et la dirigea sur nous.

– Ohé ! là-bas, cria-t-il en se penchant par dessus le couronnement de la poupe, qu'est-ce que ce lougre ?

– La *Lucie*, répondit le lieutenant, en route de Portlockquay pour Bristol avec des peaux et du suif... Tenez-vous prêts à virer de bord, reprit-il plus bas, voilà que le brouillard redescend.

– Vous avez là une des peaux avec le cheval dedans, cria l'officier. Mettez-vous sous notre soute, il faut que nous y regardions de plus près.

– Oui, oui, monsieur, dit le lieutenant, qui donna un fort coup de barre.

Le boute-hors se mit en travers, et la *Maria* partit à toute vitesse, dans le brouillard, pareille à un oiseau de mer qu'on a effrayé.

Lorsque nous regardâmes en arrière, une masse foncée nous indiqua seule la position où nous avions laissé le grand vaisseau.

Mais nous entendions encore les ordres lancés à haute voix et le va-et-vient des hommes.

– Gare à l'averse, mes enfants, cria le lieutenant. Il va nous en donner maintenant.

Il avait à peine dit ces mots qu'une demi-douzaine de flammes brillèrent derrière nous dans le brouillard, pendant que le même nombre de boulets sifflaient à travers nos agrès.

L'un d'eux trancha l'extrémité de la vergue et la laissa pendante.

Un autre effleura le beaupré et éparpilla en l'air un nuage d'éclats blancs.

– Chaude affaire, hein, capitaine, dit le vieux Silas, en se frottant les mains. Par ma foi, ils tirent mieux dans les ténèbres qu'ils ne l'ont jamais fait en pleine lumière. On a tiré sur ce lougre-ci plus de boulets qu'il ne pourrait en porter s'il en était chargé. Et cependant pas un n'a même rayé sa peinture jusqu'à présent. Ils recommencent !

Une nouvelle bordée partit du navire de guerre, mais cette fois, il avait perdu toute trace, et tirait au jugé.

– C'est leur dernier coup de gueule, fit Dicon.

– N'ayez pas peur, grogna un autre des contrebandiers. Ils vont faire flamber la poudre pendant tout le reste du jour. Tenez, Dieu vous bénisse ! N'est-ce pas un bon exercice pour l'équipage ? Et comme les munitions sont au Roi, cela ne coûte un liard à personne.

– Il est heureux que la brise ait fraîchi, dit le grand John, car j'ai entendu le grincement des *davits* aussitôt après la première décharge. Il mettait ses canots à la mer, ou bien traitez-moi de Hollandais.

– Ça serait très flatteur pour vous, espèce de morue de sept pieds, cria mon ennemi le tonnelier, dont la figure n'était point embellie par un large emplâtre posé sur un œil. Vous auriez appris à faire quelque chose de mieux que de tirer sur un cordage, ou à laver le pont tout votre vie, comme une femme.

– Je vous jetterai à la dérive dans un de vos tonneaux, saindoux coulé dans une vessie, riposta le marin. Combien de fois nous faudra-t-il vous battre pour vous faire dégorger votre sauce ?

– Le brouillard s'éclaircit un peu du côté de la terre, fit remarquer Silas. Il me semble que je reconnais la cime de la Pointe Saint-Augustin. Elle se dresse par là sur le ban de tribord.

– C'est elle, pour sûr, monsieur, s'écria un des marins, en montrant un cap noir, qui fendait le brouillard.

– Barrez pour la crique de trois brasses, alors, dit le lieutenant, quand nous aurons doublé la pointe, capitaine Clarke, nous pourrons vous débarquer, ainsi que votre monture. Alors vous n'aurez plus qu'une chevauchée de quelques heures pour atteindre votre destination.

Je pris à part le vieux marin, et après l'avoir remercié de la bienveillance qu'il m'avait témoignée, je lui parlai de l'employé de l'Excise, et le suppliai d'user de son influence pour le sauver.

– Cela regarde le capitaine Venables, dit-il d'un air sombre. Si nous le laissons partir, qu'adviendra-t-il de notre souterrain ?

– N'y a-t-il aucun moyen de s'assurer de son silence ?

– Peut-être pourrions-nous l'embarquer pour les plantations, dit le lieutenant. Nous pourrions l'emmener avec nous au Texel, et obtenir du capitaine Donders ou de quelqu'autre qu'il le prenne à bord pour la traversée de l'Océan Pacifique.

– Faites-le, dis-je, et je veillerai à ce que le Roi Monmouth soit mis au fait de l'aide que vous avez donnée à son messager.

– Bon, nous serons là en une ou deux bordées, fit-il remarquer. Descendons, et garnissez bien votre rez-de-chaussée, car il n'y a rien de tel qu'une soute bien lestée pour faire un bon départ.

Suivant le conseil du marin, je descendis avec lui, et fis un repas grossier mais copieux.

Au moment où nous le finissions, le lougre avait été amené dans une crique étroite que bordait de chaque côté une côte sablonneuse en pente douce.

La région était inculte, marécageuse, et présentait peu d'indices d'habitations.

À force de caresses, je décidai Covenant à se mettre à l'eau.

Il gagna aisément la côte à la nage pendant que je le suivais dans la yole du lougre.

On me lança quelques adieux, en un langage plein d'une rude cordialité.

J'assistai au retour de la yole.

Le beau navire reprit la route du large et ne tarda pas à s'effacer une fois de plus dans le brouillard qui couvrait encore la surface des eaux.

Vraiment la Providence intervient d'étrange façon, mes enfants, et avant d'être arrivé à l'automne de la vie, on aurait peine à distinguer ce qui est imputable à la bonne ou à la mauvaise fortune.

Car parmi toutes les aventures de mon existence errante, qui m'ont paru fâcheuses, il n'en est aucune que je n'aie fini par regarder comme un bienfait.

Et si vous gravez avec soin cela dans votre cœur, ce sera d'un puissant secours pour vous mettre en état d'affronter, les lèvres serrées, tous les ennuis.

En effet, pourquoi s'affliger, tant qu'on n'est pas absolument certain que l'événement ne peut pas tourner de façon à vous apporter de la joie ?

Aussi, maintenant vous voyez bien que j'ai commencé par être jeté à bas sur une route pierreuse, par recevoir des coups de poing, des coups de pieds, et qu'enfin j'ai failli être mis à mort étant pris pour un autre.

Et pourtant l'issue de tout cela fut de me faire arriver sain et sauf au but de mon voyage.

Si au contraire j'avais pris la route de terre, il est plus que probable que j'aurais été pris à Weston, car, comme je l'appris plus tard, une troupe de cavalerie battait activement tout le pays, en fermant les routes et arrêtant tous ceux qui s'y présentaient.

Maintenant que je me trouvais seul, mon premier soin fut de me baigner la figure et les mains dans un ruisseau, qui descendait à la mer, et de faire disparaître toutes les traces de mes aventures de la nuit précédente.

Mon entaille était fort peu de chose et mes cheveux la cachaient.

Après m'être rendu à peu près présentable, je frictionnai aussitôt mon cheval aussi bien que possible et arrangeai de nouveau sa sangle et sa selle.

Puis, je le conduisis par la bride au haut d'une éminence voisine, de laquelle je pensais pouvoir me faire quelque idée de l'endroit où je me trouvais.

Le brouillard s'étendait fort épais sur le Canal, mais du côté de la terre tout était clair et transparent.

Le pays, qui longeait la mer, était désolé et marécageux, mais de l'autre côté s'étendait devant moi une belle plaine fertile, bien cultivée.

Une chaîne de hautes montagnes, qui me parurent être les Mendips, bordait tout l'horizon, et plus loin encore au nord apparaissaient les cimes bleues d'une autre chaîne.

L'Aven scintillant coulait dans la campagne comme un serpent d'argent dans un parterre fleuri.

Tout près de son embouchure à deux lieues au plus de l'endroit où j'étais, s'élevaient les clochers et les tours de l'imposante ville de Bristol, la Reine de l'Ouest, qui était, et qui est peut-être encore la seconde cité du royaume.

Les forêts de mâts qui s'élevaient comme un bois de pins au-dessus des toits des maison prouvaient l'importance des relations commerciales tant avec l'Irlande qu'avec les Colonies, qui avaient fait naître cette florissante cité.

Sachant que la résidence du Duc était à bien des milles de la cité dans la direction du comté de Gloucester, et craignant d'être arrêté et interrogé si je me hasardais à franchir les portes, je pris à travers champs pour contourner l'enceinte, et éviter ainsi ce péril.

Le sentier, que je suivis, me conduisit à une ruelle champêtre qui, à son tour, déboucha sur une grande route couverte de voyageurs, les uns à cheval, les autres à pied.

Comme les troubles, qui régnaient alors, obligeaient les gens à voyager armés, il n'y avait rien dans mon équipement qui pût exciter l'attention, et il me fut facile d'aller mon train parmi les autres cavaliers, sans être questionné, ni soupçonné.

À en juger par leur apparence, c'étaient pour la plupart des fermiers ou de petits gentilshommes, qui se rendaient à Bristol

pour s'informer des nouvelles, ou pour mettre à l'abri dans une place forte ce qu'ils avaient de plus précieux.

– Avec votre permission, monsieur, dit un gros homme aux traits épais, vêtu d'une jaquette de velours, qui chevauchait à ma gauche, pourriez-vous me dire si Sa Grâce de Beaufort est à Bristol ou dans sa maison de Badminton ?

Je lui répondis que je ne pouvais le lui dire, mais que j'allais moi-même le trouver.

– Il était hier à Bristol, occupé à faire faire l'exercice aux volontaires, dit l'inconnu, mais, il faut le dire, Sa Grâce est si loyaliste et se donne tant de peine pour la cause de Sa Majesté, que c'est par le plus grand des hasards qu'on peut mettre la main sur lui. Mais si vous le cherchez, où voulez-vous aller ?

– J'irai à Badminton et je l'y attendrai. Pouvez-vous m'indiquer la route ?

– Comment ! il ne connaît pas la route de Badminton ? s'écria-t-il tout ébahi, et ouvrant de grands yeux. Eh bien, je croyais que l'univers entier la connaissait ! Vous n'êtes pas de Galles, ni d'un des comtés de la frontière, monsieur, voilà qui est bien clair.

– Je suis du Hampshire, dis-je, et je suis venu d'assez loin pour voir le Duc.

– Oui, je m'en serais douté, s'écria-t-il en riant à gorge déployée. Si vous ne savez pas la route de Badminton, vous n'en savez pas long. Mais j'irai avec vous, je veux être pendu si je n'y vais pas, je vous montrerai le chemin, et je tenterai ma chance d'y trouver le Duc. Comment vous appelez-vous ?

– Je me nomme Micah Clarke.

– Et moi, je suis le fermier Brown, John Brown, sur le registre, mais plus connu comme le Fermier. Prenez ce tournant sur la droite de la grande route. Maintenant nous pouvons mettre nos bêtes au trot, sans être étouffés par la poussière des autres. Et pourquoi allez-vous trouver Beaufort ?

– Pour des affaires particulières qui ne comportent pas d'explications, répondis-je.

– Diable à présent ! Des affaires d'État, probablement, dit-il en sifflotant. Bon, une langue, qui se tait, a sauvé le cou de plus d'un. Je suis de mon côté un homme précautionné et nous sommes en un temps où je me garderais de dire tout bas certaines idées à moi. Non, je ne les dirais pas même à l'oreille de ma vieille jument brune que voici, de peur de la voir à la barre des témoins, déposant contre moi.

– On parait très affairé par ici, remarquai-je, car nous avions alors sous nos yeux les murs de Bristol, que des équipes d'ouvriers étaient occupés à réparer, le pic et la pelle à la main.

– Oui, on est pas mal affairé. On fait des préparatifs dans le cas où les rebelles arriveraient de ce côté. Cromwell et ses noirauds ont trouvé ici à qui parler, au temps de mon père, et il en arrivera sans doute autant à Monmouth.

– Il y a aussi une forte garnison ? dis-je, me rappelant le conseil donné par Saxon à Salisbury. Je vois là-bas deux ou trois régiments sur ce terrain nu et découvert.

– Il y a quarante mille hommes d'infanterie, et mille de cavalerie, répondit le fermier, mais les fantassins ne sont que des apprentis ; pas moyen de compter sur eux après Axminster. On

dit par ici que les rebelles sont près de vingt mille et qu'ils ne font point quartier. Eh bien, si nous devons avoir la guerre civile, j'espère que cela ira chaudement, vivement, au lieu de traîner pendant une douzaine d'années comme la dernière. Si l'on doit nous couper la gorge, que ce soit avec un couteau bien affilé, et non avec de vieux ciseaux à ébrancher.

– Que dites-vous d'un pot de cidre ? demandai-je, car nous passions devant une auberge vêtue de lierre, dont l'enseigne portait ces mots : « Aux Armes de Beaufort. »

– De tout mon cœur, mon garçon, répondit mon compagnon. Holà ! par ici ! deux pintes d'ale, de la vieille et de la forte ! Voilà qui fera passer la poussière de la route. Les véritables « Armes de Beaufort » sont là-bas, à Badminton, car au guichet du cellier, le premier venu peut demander ce qu'il veut, pourvu qu'il soit raisonnable, sans rien tirer de sa poche.

– Vous parlez de la maison comme si vous la connaissiez bien, dis-je.

– Qui donc la connaîtrait mieux ? demanda le gros fermier, en s'essuyant les lèvres, quand on se remit en route. Il me semble qu'hier encore, nous jouions à cache-cache, mes frères et moi, dans le vieux château des Botelers, qui s'élevait près de la nouvelle maison de Badminton, où Acton Turville, comme quelques-uns la nomment. Le Duc l'a bâtie il y a seulement quelques années, et à vrai dire son titre de Duc n'est guère plus ancien. Certains trouvent qu'il aurait mieux fait de garder le nom que portaient ses ancêtres.

– Quelle sorte d'homme est le Duc ? demandai-je.

– Emporté, précipité, comme tous ceux de sa famille. Mais quand il a le temps de réfléchir, et qu'il s'est refroidi, il est juste, en somme. Votre cheval a été dans l'eau ce matin, mon ami ?

– Oui, dis-je d'un ton bref, il a pris un bain.

– C'est pour une affaire de cheval que je vais trouver Sa Grâce, dit mon compagnon. Ses officiers ont requis mon cheval pie de quatre ans et l'ont emmené sans même dire : « Avec votre permission… Permettez-vous » pour le service du Roi. Je tiens à leur apprendre qu'il y a quelque chose au-dessus du Duc et même du Roi. Il y a la loi anglaise, qui accorde protection aux gens et à ce qu'ils possèdent. Je ferais n'importe quoi de raisonnable pour le service du Roi Jacques, mais mon cheval pie de quatre ans ! C'est trop.

– Je crains que les besoins du service de l'État ne fassent passer par-dessus votre objection, dis-je.

– Comment ! Mais c'est assez pour faire de vous un Whig, s'écria-t-il. Les Têtes-Rondes eux-mêmes payaient jusqu'au dernier penny tout ce qu'ils prenaient. Il est vrai qu'ils en prenaient pour la valeur de leur argent. J'ai entendu mon père dire que jamais le commerce n'alla aussi bien qu'en quarante-six, quand ils étaient par ici. Le vieux Noll avait une cravate de chanvre prête pour les voleurs de chevaux, qu'ils tinssent pour le Roi ou pour le Parlement. Mais voici la voiture du Duc, si je ne me trompe.

Comme il parlait encore, un grand et lourd coche jaune, traîné par six juments flamandes couleur crème, arriva à grand train sur la route et nous dépassa rapidement.

Deux laquais à cheval galopaient en avant, deux autres, tous en livrée bleu et argent chevauchaient de chaque côté.

– Sa Grâce n'est point dedans. Sans cela il y aurait eu une escorte derrière, dit le fermier, pendant que nous tirions sur les rênes pour ranger nos chevaux de côté pour faire place.

Il leur lança au passage une question pour savoir si le Duc était à Badminton et reçut comme réponse un signe d'assentiment du majestueux cocher en perruque.

– Nous avons de la chance, nous le joindrons, dit le fermier Brown. En ces jours-ci, il est aussi malaisé de mettre la main sur lui, que d'attraper un râle dans un champ de blé. Nous serons arrivés dans une heure au plus. C'est grâce à vous que je n'aurai pas fait inutilement le voyage de Bristol. Quelle était, disiez-vous, votre commission ?

Je fus contraint une fois encore de lui assurer que l'affaire n'était point de celles dont je puisse m'entretenir avec un inconnu, ce qui parut le vexer.

Aussi fîmes-nous plusieurs milles sans qu'il ouvrit la bouche.

Des bouquets d'arbres bordaient les deux côtés de la route et nous sentions la douce odeur des pins.

Au loin, dans l'air ardent de l'été, flottait le son musical tantôt vibrant, tantôt affaibli d'une cloche.

L'ombre des branches était bienvenue, car un soleil, très chaud, flamboyant, dans un ciel sans nuage, faisait monter des champs et des vallées une buée.

– Cela, c'est la cloche de Chipping Sodbury, dit enfin mon compagnon en épongeant sa face rougeaude. Voici l'église de

Sodbury de ce côté, par-dessus la hauteur ; puis, ici à droite, voici l'entrée du Parc de Badminton.

De hautes portes en fer, avec le léopard et le griffon qui sont les supports des armoiries de Beaufort, fixées au haut des piliers qui les flanquaient, s'ouvraient sur un beau parc formé de pelouses et de prairies, avec des bouquets d'arbres disséminés çà et là, et de grandes pièces d'eau, ou pullulaient les oiseaux sauvages.

À chaque détour de l'avenue sinueuse que nous parcourions à cheval, se présentait à nos yeux quelque beauté nouvelle, que le Fermier Brown me signalait et m'expliquait.

Il avait l'air aussi fier de cet endroit que s'il en eût été le propriétaire.

Ici c'était un ouvrage en rocaille où des milliers de pierres aux brillantes couleurs s'entrevoyaient sous les fougères et les plantes grimpantes qui avaient été placées de manière à les revêtir.

Là c'était un joli ruisseau babillard dont le lit avait été tracé de telle sorte qu'il franchissait en écumant un bord formé de roches à pic.

Ou bien c'était la statue d'une nymphe, d'un dieu des forêts, ou encore une retraite construite avec art et dissimulée sous les roses et les chèvrefeuilles.

Je n'avais jamais vu un parc disposé avec autant de goût, et c'était arrangé comme doit l'être toute œuvre d'art excellente, en suivant la nature de si près, que la seule différence consistait dans l'accumulation de ces ouvrages dans un espace aussi restreint.

Quelques années plus tard, notre goût anglais, si sain, fut gâté par le jardinage pédantesque des Hollandais, avec ses pièces d'eau remarquables par leur platitude et leurs lignes droites, par ses arbres qui tous étaient taillés, tous alignés, comme des grenadiers végétaux.

À vrai dire, je trouve que le Prince d'Orange et Sir William Temple sont amplement responsables de ce changement, mais aujourd'hui le mal est réparé, à ce que j'ai ouï dire, et nous avons cessé de vouloir en remontrer à la nature dans nos domaines d'agrément.

Comme nous approchions de la maison, nous arrivâmes près d'une vaste pelouse horizontale, où s'exerçaient des cavaliers.

À ce que m'apprit mon compagnon, ils avaient été recrutés uniquement dans la domesticité qui entourait la personne du Duc.

Après les avoir dépassée, nous traversâmes un bouquet d'arbres d'essences rares, et nous nous trouvâmes sur une vaste place sablée devant la façade de la maison.

L'édifice lui-même était de grande étendue, construit dans le nouveau style italien, plutôt en vue d'une installation confortable que pour s'y défendre, mais à une des ailes, on avait conservé, ainsi que mon compagnon me le montra, une partie du vieux donjon et des murs du château féodal du Botelers, qui avait l'air aussi déplacé qu'un vertugadin de la reine Elisabeth ajusté à une toilette de cour arrivée de Paris tout récemment.

On accédait à la principale entrée par une colonnade et un large escalier de marbre, sur les marches duquel se tenait de-

bout un groupe de valets de pieds et de palefreniers, qui prirent nos chevaux, quand nous mîmes pied à terre.

Un intendant ou majordome grisonnant s'enquit de ce qui nous amenait, et en apprenant que nous désirions voir le Duc en personne, il nous dit que Sa Grâce donnerait audience aux étrangers dans l'après-midi à trois heures et demie.

Il ajouta qu'en attendant, le repas des hôtes venait d'être servi dans le hall, et que son maître entendait que personne de ceux qui viendraient à Badminton n'en partit affamé.

Mon compagnon et moi, nous fûmes fort heureux d'accepter l'invitation de l'intendant.

Aussi, après avoir visité la salle de bains, et pourvu aux soins qu'exigeait notre costume, nous suivîmes un valet de pied qui nous introduisit dans une vaste pièce où était déjà réunie la société.

Les hôtes devaient être au nombre d'environ cinquante ou soixante, jeunes, vieux, gentlemen et roturiers, offrant les types et les apparences les plus diverses.

Je remarquai que beaucoup d'entre eux jetaient autour d'eux des regards hautains et interrogateurs, dans les intervalles du service, comme si chacun s'étonnait de se voir dans une société aussi mêlée.

Le seul trait qui leur fût commun était l'accueil empressé qu'ils faisaient aux plats et aux bouteilles de vin.

On ne conversait guère, car il y avait fort peu de gens qui connussent leurs voisins.

C'étaient des soldats venus pour offrir leur épée et leurs services au lieutenant du Roi.

D'autres étaient des marchands de Bristol, qu'amenait le désir de faire quelque proposition ou suggestion relative à la sûreté de leurs biens.

Il y avait deux ou trois hauts fonctionnaires de la ville, qui étaient venus recevoir des instructions relatives à sa défense.

Je remarquai aussi par ci par là quelque fils d'Israël, qui avait trouvé le moyen de pénétrer jusque là dans l'espoir que ces temps de trouble lui amèneraient des personnages importants et de nobles emprunteurs.

Des marchands de chevaux, des selliers, des armuriers, des chirurgiens, et des clergymen formaient le reste de la compagnie qui était servie par une troupe de domestiques poudrés et en livrée.

Ils apportaient et remportaient les plats avec le silence et la dextérité qui annoncent une longue pratique.

La pièce contrastait avec la simplicité nue de la salle à manger de Sir Stephen Timewell, à Taunton, car elle était richement lambrissée à panneaux, et son pourtour décoré avec luxe.

Le parquet était fait de carrés en marbre blanc, ou noir.

Aux murailles revêtues de chêne poli, étaient suspendus, formant une longue série, les portraits de la famille de Somerset, à partir de Jean de Gand.

Le plafond était aussi orné avec goût de peintures représentant des fleurs et des nymphes, et on avait le temps de s'engourdir le cou avant d'y avoir tout admiré.

À l'autre bout de la salle s'ouvrait largement une cheminée de marbre blanc, au-dessus de laquelle étaient sculptés sur bois les lions et les lis des armoiries des Somerset.

Elles étaient surmontées d'une longue bande dorée qui portait la devise de la famille : *Mutare vel timere sperno*, (je dédaigne de changer ou de craindre).

Les tables massives, auxquelles nous étions assis, étaient couvertes de grands plats et de candélabres d'argent, et on y voyait briller la somptueuse argenterie qui avait rendu Badminton fameux.

Je ne pus m'empêcher de songer que si Decimus Saxon pouvait jeter les yeux sur tout cela, il ne perdrait pas un moment pour demander instamment que la guerre fût poussée dans cette direction.

Après le dîner, on conduisit tout le monde dans une petite antichambre, autour de laquelle se voyaient des sièges couverts de velours, et où nous devions attendre que le Duc fût prêt à nous recevoir.

Au centre de la pièce, il y avait plusieurs caisses à dessus de verre, et doublées de soie, dans lesquelles on voyait de petites verges d'acier et de fer, avec des tubes de cuivre et d'autres objets très polis, très ingénieux, bien qu'il me fût impossible de deviner dans quel but ils avaient été assemblés.

Un gentilhomme-chambellan fit le tour de la compagnie, avec du papier et une écritoire de corne, pour marquer nos noms et notre affaire.

Je m'adressai à lui pour savoir s'il ne serait pas possible d'avoir une audience rigoureusement en tête-à-tête.

– Sa Grâce ne donne jamais d'audience privée, répondit-il. Il est toujours entouré de ses conseillers intimes et des officiers à son service.

– Mais l'affaire en question est telle que lui seul doit l'entendre, insistai-je.

– Sa Grâce est d'avis qu'il n'y a aucune affaire qu'il doive être seul à entendre, dit le gentilhomme. C'est à vous de vous arranger de votre mieux, quand vous lui serez présenté. Toutefois je veux bien vous promettre que votre requête lui sera soumise, mais je vous avertir qu'elle ne sera point accueillie.

Je le remerciai de ses bons offices, et le quittai pour aller avec le fermier jeter un coup d'œil sur les singuliers petits engins contenus dans les caisses.

– Qu'est-ce que cela ? demandai-je, jamais je n'ai rien vu de pareil.

– C'est, dit-il, l'ouvrage de ce fou de marquis de Worcester. Il était le grand-père du Duc, et il passait tout son temps à inventer et fabriquer de ces joujoux, mais ils n'ont jamais servi, ni à lui ni à d'autres. À présent regardez-moi cela. Celui qui a des roues s'appelait la machine à eau : il s'était mis en tête la baroque idée qu'en chauffant l'eau de cette chaudière que voici, on pourrait faire tourner les roues, et qu'ainsi on pourrait voyager sur des barres de fer plus vite qu'un cheval. Hou ! j'engagerais

bien ma vieille jument brune contre des mécaniques de cette sorte, jusqu'à la fin du monde. Mais reprenons nos places, car voilà le Duc.

Nous nous étions à peine assis avec les autres solliciteurs, que la porte s'ouvrit à deux battants.

Un homme trapu, gros, courtaud, d'une cinquantaine d'années, entra dans la pièce d'un air affairé, et la parcourut à grandes enjambées entre deux rangées de protégés qui s'inclinaient.

Il avait de grands yeux bleus, saillants, au-dessous desquels la peau formait deux grosses poches, et le visage jaune, blême.

Sur ses talons venaient une douzaine d'officiers, et de gens de naissance, aux perruques flottantes, aux épées sonores.

À peine avaient-ils franchi la porte d'en face qui conduisait dans la chambre même du Duc, que le gentilhomme à la liste appela un nom, qui commença le défilé des gens venus pour se trouver en présence du grand personnage.

– Il me semble que Sa Grâce n'est pas de très bonne humeur, dit le fermier Brown. Avez-vous remarqué, quand il a passé, comme il se mordait la lèvre inférieure ?

– Il a pourtant l'air d'un gentilhomme bien pacifique, dis-je, mais Job et lui-même serait mis à une rude épreuve, s'il lui fallait recevoir tout ce monde dans un après-midi.

– Écoutez-moi cela ! dit-il tout bas, en levant le doigt.

Et comme il parlait encore, on entendit la voix du Duc toute vibrante de colère, dans la chambre du fond, et un petit homme

à figure pointue sortit et traversa l'antichambre en courant, comme si la frayeur lui avait fait perdre la tête.

– C'est un armurier de Bristol, dit à demi-voix un de mes voisins. Il est probable que le Duc n'a pu s'entendre avec lui sur les conditions d'un contrat.

– Non, dit un autre, c'est qu'il a fourni des sabres, à l'escadron de Sir Marmaduke Hyson, et l'on dit que les lames se ploient comme si elles étaient en plomb. Pour peu qu'elles aient servi, il est impossible de les faire rentrer dans le fourreau.

– L'homme de haute taille qui entre maintenant, dit le premier, est un inventeur. Il possède le secret d'un certain feu très meurtrier, dans le genre de celui que les Grecs ont employé contre les Turcs dans le Levant, et il désire le vendre pour mieux défendre Bristol.

Sans doute le feu grégeois ne parut pas indispensable au Duc, car l'inventeur sortit bientôt, la figure aussi rouge que si elle eût été en contact avec sa composition.

Celui qui se trouvait ensuite sur la liste était mon ami le brave fermier.

L'accent irrité qui l'accueillit, était de fâcheux augure pour le sort du cheval de quatre ans, mais une accalmie se produisit.

Le fermier sortit et vint se rasseoir en frottant ses grosses mains rouges avec satisfaction.

– Par dieu ! dit-il tout bas, il s'est diablement emporté en commençant, mais ça s'est arrangé, et il m'a promis que si je paie l'entretien d'un dragon pour toute la durée de la guerre, on me rendra mon cheval pie.

J'étais resté assis pendant tout ce temps-là, me demandant quelle idée le ciel m'inspirerait pour mener mon affaire au milieu de ce fourmillement de solliciteurs, parmi cette cohue d'officiers qui entouraient le Duc.

S'il y avait eu la moindre chance d'obtenir une audience de lui par un autre moyen, je l'aurais saisie avec empressement, mais tout ce que j'avais tenté dans ce but avait échoué.

Si je ne saisissais pas cette occasion, il se pourrait que jamais je ne me retrouvasse en face de lui.

Mais lui était-il possible de réfléchir à une telle affaire, ou de la discuter en présence d'autres personnes ?

Quelle chance avait-elle d'être examinée ainsi que cela convenait ?

Alors même que ses dispositions le porteraient de ce côté, il n'oserait laisser entrevoir son indécision quand tant d'yeux étaient fixés sur lui.

Je fus tenté de prendre un autre motif pour expliquer ma venue, et de compter sur la fortune pour obtenir d'elle une chance plus favorable pour la remise de mes papiers.

Mais enfin cette chance pouvait ne point se présenter, et le temps pressait.

On disait qu'il retournerait à Bristol le lendemain.

Tout bien considéré, il me parut que je devais tirer le meilleur parti possible de ma situation actuelle et espérer que la dis-

crétion et le sang-froid du Duc le décideraient à m'accorder une entrevue plus particulière, quand il aurait vu l'adresse inscrite sur mes dépêches.

J'avais à peine formé cette résolution que mon nom fut appelé.

Aussitôt je me levai et entrai dans la chambre du fond.

Elle était petite, mais fort haute, tendue de soie bleue, avec une large corniche dorée.

Au milieu se voyait une table carrée encombrée de piles de papiers.

De l'autre côté était Sa Grâce, en grande perruque retombant jusque sur ses épaules, la mine majestueuse, imposante.

Il avait ce même air insaisissable de la Cour, que j'avais remarqué tant chez Monmouth que chez Sir Gervas, et cela joint à ses traits bien marqués, énergiques, à ses grands yeux perçants, le désignait comme un meneur d'hommes.

Son secrétaire particulier était auprès de lui, notant ses ordres.

Les autres personnes étaient rangées derrière lui en demicercle, ou échangeaient des prises de tabac dans la profonde embrasure de la fenêtre.

– Marquez la commande faite à Smithson, disait-il lorsque j'entrai, cent casques, et autant de pièces de cuirasse, devants et dos, à tenir prêts pour mardi, en outre cent vingt fusils hollandais pour les mousquetaires, avec deux cents bêches en plus

pour les ouvriers, marquez que cette commande sera tenue pour nulle et non avenue si elle n'est point exécutée au jour dit.

– C'est marqué, Votre Grâce.

– Capitaine Micah Clarke, dit le Duc, en lisant la liste qu'il avait devant lui. Que désirez-vous, capitaine ?

– Il serait préférable que je puisse en entretenir Votre Grâce en particulier, répondis-je.

– Ah ! c'est vous qui demandiez l'audience particulière ? Eh bien, capitaine, voici mon conseil, et mon conseil est un autre moi-même. Ainsi donc vous pouvez vous regarder comme en tête-à-tête. Ce que je peux entendre, ils peuvent l'entendre. Pardieu, mon homme, au lieu de bégayer et de rouler de gros yeux, dites votre affaire.

Ma demande avait attiré l'attention de l'assistance.

Ceux qui étaient à la fenêtre se rapprochèrent de la table.

Rien ne pouvait être plus défavorable au succès de ma mission, et pourtant il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de remettre mes dépêches.

Je puis le dire en toute conscience, et sans aucune vantardise, je ne redoutais rien pour moi-même.

Accomplir mon devoir était la seule pensée présente à mon esprit.

Et ici, je puis le dire une fois pour toutes, mes chers enfants, je parle de moi-même dans tout le cours de ce récit, avec la même liberté que s'il s'agissait d'un autre homme.

À dire vrai, le vigoureux et actif jeune homme de vingt et un ans était bien, en effet, un autre homme que le vieux bonhomme à tête grise assis au coin de la cheminée, et incapable de faire autre chose que de raconter des vieilles histoires aux petits.

Moins l'eau est profonde, plus elle éclabousse.

Aussi un faiseur d'embarras m'a toujours paru un objet méprisable.

J'espère donc que vous ne vous figurerez jamais que votre grand papa chante ses propres louanges, ou se pose en être supérieur à son prochain.

Je me borne à vous exposer les faits, aussi bien que je puis me les rappeler, avec une parfaite franchise, et dans toute leur vérité.

Mon court retard, mon hésitation avaient fait monter à la figure du Duc une vive rougeur de colère.

Aussi je tirai de ma poche intérieure le paquet de papiers, que je lui tendis en m'inclinant avec respect.

Lorsque ses yeux tombèrent sur la suscription, il eut un sursaut de surprise et d'agitation et fit un mouvement comme pour les cacher dans son habit.

Si tel fut son premier mouvement, il le maîtrisa et resta perdu dans des réflexions pendant une minute au moins les papiers à la main.

Puis, avec un rapide hochement de tête, de l'air d'un homme qui a pris son parti, il rompit les sceaux et parcourut le texte, qu'il jeta ensuite sur la table avec un rire amer.

– Qu'en dites-vous, gentilshommes, s'écria-t-il, en jetant autour de lui un regard dédaigneux, que pensez-vous que soit ce message particulier ? C'est une lettre que le traître Monmouth m'adresse pour m'inviter à abandonner le service de mon souverain naturel et à tirer l'épée en sa faveur. Si j'agis ainsi, je puis compter sur la grâce de sa faveur et de sa protection. Sinon, j'encours la confiscation, le bannissement et la ruine. Il croit que la loyauté de Beaufort s'achète comme la marchandise d'un colporteur, ou qu'on peut le contraindre à s'en départir par un langage menaçant. Le descendant de Jean de Gand rendra donc hommage au rejeton d'une actrice ambulante !

Plusieurs des personnes présentes se dressèrent brusquement, et un bourdonnement général de surprise et de colère succéda aux paroles du Duc.

Il resta assis les sourcils baissés, frappant le sol du pied et remuant les papiers sur la table.

– Qu'est-ce qui a élevé ses espérances à une telle hauteur ? s'écria-t-il. Comment ose-t-il envoyer une pareille lettre à un homme de ma qualité. Est-ce parce qu’il a vu une meute de méprisables miliciens lui montrer les talons, et parce qu'il a fait quitter la charrue à quelques centaines de mangeurs de lard pour les décider à suivre son drapeau, qu'il ose tenir un pareil langage au Président des Galles ? Mais vous me rendrez témoignage des dispositions avec lesquelles je l'ai accueilli.

– Nous saurons mettre votre Grâce à l'abri de tout danger d’être calomniée sur ce point, dit un officier d'un certain âge dont la remarque fut suivie d'un murmure approbateur de tous les autres.

– Et vous, s'écria Beaufort, en élevant la voix et dirigeant sur moi ses yeux flamboyants, qui êtes-vous pour oser porter un pareil message à Badminton ? Vous avez certainement donné congé à votre bon sens, avant de partir pour une commission de cette sorte.

– Ici comme partout ailleurs je suis dans la main de Dieu, répondis-je, dans un éclair du fatalisme paternel. J'ai fait ce que j'avais promis de faire. Le reste ne me regarde point.

– Vous allez voir que cela vous regarde de fort près, hurla-t-il, en s'élançant de son siège et arpentant la pièce, de si près que cela mettra fin à toutes les autres choses de ce monde qui vous regardent. Qu'on appelle les hallebardiers du premier vestibule ! Maintenant, mon homme, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

– Il n'y a rien à dire, répondis-je.

– Mais il y a quelque chose à faire, répliqua-t-il avec un redoublement de fureur. Qu'on saisisse cet homme et qu'on lui lie les mains !

Quatre hallebardiers, qui avaient répondu à l'appel du Duc, s'avancèrent et mirent la main sur moi.

Résister eût été de la folie, car je n'avais nulle intention de malmener des gens qui faisaient leur devoir.

J'étais venu en acceptant mon destin, et si ce destin devait être la mort, ainsi que cela semblait alors très probable, il faudrait m'y résigner comme à une chose prévue.

Alors me revinrent à la pensée ces vers distiques que Maître Chillingfoot avait toujours recommandés à notre admiration :

Non civium ardor prava jubentium,
Non vultus instantis tyranni,
Mente quatit solida.

(L'emportement des citoyens exigeant des choses coupables, ni le visage du tyran qui menace, n'ébranlent sa fermeté d'âme).

Il était là, *vultus instantis tyranni*, en cet homme corpulent, en perruque, en dentelles, à la face jaune.

J'avais obéi au poète en ce sens que mon courage n'avait point été ébranlé.

J'avoue que cette masse de poussière tournant sur elle-même, qu'on nomme le monde, ne m'avait jamais séduit au point qu'il m'en coûtât un gémissement lorsque je la quitterais – jamais, jusqu'au jour de mon mariage – et c'est là, ainsi que vous le reconnaîtrez, un fait qui change vos idées sur le prix de la vie, ainsi que bien d'autres idées.

Les choses étant ainsi, je me tins ferme, les yeux fixés sur le gentilhomme en colère, pendant que ses soldats mettaient les menottes à mes poignets.

X – Des choses étranges qui se passent dans le Donjon des Botelers.

– Écrivez les paroles de cet individu, dit le Duc à son secrétaire. Maintenant, monsieur, il peut se faire que vous ignoriez que Sa Gracieuse Majesté le Roi m'a conféré pleins pouvoirs pendant cette période d'agitation, et que j'ai son autorisation pour agir à l'égard des traîtres sans jury ni juge. À ce que je comprends, vous avez un grade dans la troupe rebelle désignée ici sous le nom de régiment de Saxon, de l'infanterie du comté de Wilts. Dites la vérité, si vous tenez à votre cou.

– Je dirai la vérité pour quelque chose qui a plus d'importance que cela, Votre Grâce, répondis je. Je commande une compagnie dans ce régiment.

– Et qui est ce Saxon ?

– Je répondrai de mon mieux sur ce qui me regardera moi-même, dis-je, mais pas un mot qui puisse compromettre autrui.

– Ha ! hurla-t-il, tout bouillant de colère, voici que notre joli gentilhomme juge à propos de faire le délicat en matière d'honneur, après avoir pris les armes contre son Roi. Je vous le déclare, monsieur, votre honneur est déjà en si fâcheux état que vous pouvez bien y renoncer pour ne songer qu'à votre sûreté. Le soleil va se coucher à l'ouest. Avant qu'il soit couché, il peut se faire que ce soit aussi le couchant de votre vie.

– Je suis le gardien de mon honneur, Votre Grâce, répondis-je. Quant à ma vie, si je craignais beaucoup de la perdre, je

ne serais pas ici. Il est bon de vous informer que mon colonel a juré d'exercer d'exactes représailles, dans le cas où il m'arriverait malheur, sur vous ou sur toutes les personnes de votre maison qui tomberont entre ses mains. Cela, je le dis non point comme une menace, mais comme un avertissement, car je le sais homme à ne point manquer à sa parole.

– Votre colonel, comme vous l'appelez, pourra avoir bientôt assez de difficulté à se sauver lui-même, répondit le Duc d'un air narquois. Combien d'hommes Monmouth a-t-il avec lui ?

Je souris et hochai la tête.

– Comment ferons-nous pour que ce traître retrouve sa langue ? demanda-t-il avec colère, en s'adressant à son Conseil.

– Je lui mettrais les poucettes, dit un vieux soldat à mine farouche.

– J'ai entendu dire qu'une mèche allumée entre les doigts opère des prodiges, suggéra un autre. Dans la guerre d'Écosse, Sir Thomas Dalzell a pu convertir par cet argument-là plusieurs personnes de cette race si entêtée, si endurcie que sont les Covenantaires.

– Sir Thomas Dalzell, dit un gentleman âgé, vêtu de velours noir, a étudié l'art de la guerre chez les Moscovites, dans leurs rencontres barbares et sanglantes avec les Turcs. Dieu veuille que nous autres Chrétiens d'Angleterre, nous n'allions pas chercher nos modèles parmi les idolâtres vêtus de peaux de bêtes d'un pays sauvage.

– Sir William voudrait que la guerre se fît conformément aux règles de la plus pure courtoisie, dit celui qui avait pris le premier la parole. Une bataille se livrerait comme on danse un

menuet solennel, sans aucune atteinte à la dignité ou à l'étiquette.

– Monsieur, répondit l'autre avec vivacité, je me suis trouvé sur le champ de bataille, alors que vous étiez encore dans les langes, et j'ai joué de l'épée quand vous aviez à peine la force d'agiter un hochet. Dans les sièges et dans les engagements, le métier de soldat veut force et rigueur, mais je dis que la torture, dont l'emploi a été supprimé par la loi anglaise, devrait l'être aussi par le droit des gens.

– Assez, gentilshommes, assez, s'écria le Duc, voyant que la dispute allait probablement s'échauffer. Nous faisons grand cas de votre opinion, Sir William, ainsi que de la vôtre, colonel Marne. Nous les discuterons plus amplement en notre particulier. Hallebardiers, emmenez le prisonnier, et qu'on lui envoie un prêtre pour pourvoir aux besoins de son âme.

– Le conduirons-nous à la chambre de force, Votre Grâce ? demanda le capitaine des Hallebardiers.

– Non, au vieux donjon des Botelers, répondit-il.

Et j'entendis appeler le nom qui venait ensuite sur la liste, pendant qu'on me faisait franchir une porte latérale, précédé et suivi d'un garde.

Nous traversâmes un nombre infini de passages, de couloirs, qui retentissaient de nos pas lourds et du bruit des armes, et nous arrivâmes enfin à l'aile ancienne.

Là, dans la tourelle de l'angle, existait une petite chambre nue, où l'humidité entretenait la moisissure.

Elle avait un plafond élevé, en forme de voûte et une longue fente dans le mur extérieur laissait seule entrer le jour.

Une petite couchette de bois et un siège grossier formaient tout le mobilier.

Ce fut là que m'introduisit le capitaine, qui, après avoir posté un factionnaire près de la porte, entra avec moi et délia mes poignets.

C'était un homme à mine mélancolique.

Ses yeux graves, enfoncés, sa figure lugubre, juraient avec son équipement aux couleurs vives et le joli nœud de rubans de son épée.

– Ayez du courage, mon garçon, dit-il d'une voix creuse. On se sent étranglé, on gigote et c'est fini. Il y a un jour ou deux, nous avons eu la même corvée à faire, et l'homme a à peine gémi. Le vieux Spender, qui est maréchal-ferrant du Duc, a une façon à lui pour serrer le nœud, et non moins de jugement pour ménager la chute, qui vaut celle de Dun, de Tyburn. Donc ayez du courage, car vous ne passerez point par les mains d'un apprenti.

– Je voudrais pouvoir informer Monmouth que ses lettres ont été remises, m'écriai-je, en m'asseyant sur le bord de la couchette.

– Sur ma foi, elles ont été remises. Quand vous auriez été le porteur de lettres à un penny de Mr Robert Murray, dont nous avons tant entendu parler à Londres au printemps dernier, elles ne seraient point parvenues plus directement. Pourquoi n'avez-vous parlé doucement au Duc ? C'est un gentilhomme bienveillant. Il a bon cœur, excepté quand on le contrarie. Quelques

mots sur le nombre des rebelles, sur leurs dispositions, auraient pu vous sauver.

– Je m'étonne que vous, un soldat, vous puissiez parler ou penser ainsi, dis-je avec froideur.

– Bon, bon, votre cou est à vous. S'il vous plaît de faire un saut dans le néant, ce serait dommage de vous contrarier. Mais Sa Grâce a voulu que vous voyez le chapelain : il faut que j'aille le chercher.

– Je vous en prie, ne l'amenez pas, dis-je, car j'appartiens à une famille de dissenters, et j'aperçois une Bible là-bas dans cette niche. Aucun homme ne saurait m'aider à me réconcilier avec Dieu.

– Cela se trouve à point, répondit-il, car le Doyen Newby est venu de Chippenham, et en ce moment-ci, il discourt avec notre bon chapelain sur la nécessité de s'imposer des privations, tout en s'humectant la gorge avec une bouteille de Tokay premier choix. Au dîner, je l'ai entendu dire les grâces pour ce qu'il allait recevoir, et presque sans reprendre haleine, demander au maître d'hôtel comment il avait l'audace de servir à un diacre de l'Église un poulet non truffé. Mais peut être désirez-vous le secours spirituel du Doyen Newby ? Non ? En tout cas je ferai pour vous tout ce qu'on peut faire raisonnablement, puisque vous n'êtes pas pour longtemps entre nos mains. Et surtout ayez du courage.

Il sortit de la cellule, mais il rouvrit bientôt la porte, et montra sa lugubre figure dans l'entrebâillement.

– Je suis le capitaine Sinclair, de la maison du Duc, dit-il, si vous avez besoin de me demander quelque chose. Vous feriez bien de vous assurer le secours spirituel, car je vous apprendrai

que dans cette cellule-ci il y a eu quelque chose de pire que jamais ne le fut un gardien ou un prisonnier.

– Quoi donc ? demandai-je.

– Eh bien, oui, le diable, rien que cela ! répondit-il, en entrant et fermant la porte. Voici comment cela s'est fait. Il y a deux ans, Hector Marot, le détrousseur de grands chemins, fut enfermé dans cette même tour des Botelers. Cette nuit là, j'étais moi-même de garde dans le couloir, et à dix heures je vis le prisonnier assis sur le lit, tout comme vous l'êtes en ce moment. À minuit, j'eus l'occasion de donner un coup d'œil, selon mon habitude, dans l'espoir d'égayer ses heures de solitude. Il avait disparu ! Oui, vous pouvez bien ouvrir de grands yeux. Je n'avais pas perdu de vue la porte un seul instant, et vous vous rendrez compte par vous-même de la possibilité qu'il fût parti par les fenêtres. Les murs et le plancher sont en blocs de pierre, autant dire du roc massif, pour la solidité. Lorsque j'entrai, il y avait une affreuse odeur de souffre, et la flamme de ma lanterne bleuit. Oui, il n'y a pas de quoi sourire. Si le diable n'est point parti en emportant Marot, je vous le demande, qu'est-ce qui l'a fait ? Car je suis bien convaincu qu'un bon ange ne serait jamais venu le délivrer, comme cela eut lieu jadis pour l'apôtre Pierre. Peut-être le Malin tient-il à un autre oiseau de la même cage. Aussi puis-je vous avertir de vous prémunir contre ses attaques.

– Non, je ne le crains point, répondis-je.

– C'est bien, croassa le capitaine, ne soyez pas abattu.

Sa tête disparut et la clef tourna dans la serrure grinçante.

Les murs étaient d'une épaisseur telle, que quand la porte eut été fermée, il me fut impossible d'entendre aucun bruit.

À part la plainte du vent dans les branches des arbres en dehors de l'étroite fenêtre, tout était silencieux comme la tombe dans l'intérieur du donjon.

Ainsi abandonné à moi-même, je m'efforçai de me conformer au conseil du Capitaine Sinclair, et d'avoir le cœur ferme, bien que ses propos fussent loin d'être encourageants.

Au temps de mon enfance, et tout particulièrement parmi les sectaires avec lesquels je m'étais trouvé en contact, la croyance que le Prince des Ténèbres se montrait à l'occasion, et qu'il intervenait sous une forme corporelle dans les affaires humaines était très répandue et incontestée.

Les philosophes, dans la paix de leur chambre, peuvent raisonner doctement sur l'absurdité de ces choses-là, mais dans un donjon où règne un demi-jour, où l'on est séparé du monde, où la lueur grise domine de plus en plus, où votre destinée est suspendue au fléau de la balance, il en est tout autrement.

Si le récit du capitaine était vrai, l'évasion paraissait tenir du miracle.

J'examinai très attentivement les murs de la cellule.

Ils étaient formés de grands blocs carrés habilement ajustés ensemble.

La mince fente ou fenêtre était percée au milieu d'un gros bloc de pierre.

Partout où la main pouvait atteindre, la surface des murs était couverte de lettres et d'inscriptions gravées par bien des générations de prisonniers.

Le sol était formé de dalles usées par les pas, et solidement réunies ensemble.

La recherche la plus minutieuse ne laissait apercevoir aucun trou, aucune fissure par où un rat eût pu s'enfuir, et à plus forte raison un homme.

C'est chose bien étrange, mes enfants, que d'être ainsi couché, d'avoir tout son sang-froid et de se dire que selon toutes les probabilités, dans quelques heures votre pouls aura battu pour la dernière fois, et que votre âme aura été lancée vers sa destination suprême.

C'est étrange, et très impressionnant.

Quand on se lance à cheval en pleine mêlée, la mâchoire contractée, les mains fortement serrées sur la bride et sur la poignée du sabre, on ne peut sentir les mêmes émotions, car l'esprit humain est ainsi fait qu'un frisson en efface toujours un autre. De même quand l'homme baisse et respire péniblement sur le lit ou il va mourir de maladie, on ne saurait dire qu'il a éprouvé ce frisson, car l'esprit, affaibli par la maladie, ne peut que s'abandonner, et est incapable d'envisager de trop près ce à quoi il s'abandonne.

Mais quand un homme, plein de jeunesse et de vigueur, est ainsi seul, qu'il voit la mort en face de lui, suspendue sur lui, il a pour entretenir ses pensées des choses telles que, s'il survit, s'il atteint à l'âge où les cheveux grisonnent, toute sa vie subira l'empreinte, le changement que produisent ces heures solennelles, ainsi qu'un cours d'eau dont la direction est brusquement modifiée par le rude choc d'une rive contre laquelle il s'est heurté.

Toutes les fautes, même les moindres, même les travers, apparaissent avec clarté, en présence de la mort, comme les atomes de poussière deviennent visibles quand le rayon de soleil pénètre dans une chambre où l'on a fait l'obscurité.

Je les remarquai alors, et depuis, je l'espère, je les ai toujours remarqués.

J'étais assis la tête penchée sur ma poitrine, profondément absorbé par ce solennel enchaînement de pensées, lorsque j'en fus brusquement tiré par un bruit de coups très distinct, tel que le produirait un homme qui voudrait attirer l'attention.

Je me levai d'un bond et plongeai mes regards dans l'obscurité croissante sans pouvoir me rendre compte de quel côté cela venait.

Je m'étais déjà presque persuadé que mes sens m'avaient trompé, quand le bruit se répéta, plus fort que la première fois.

Je levai les yeux et vis une figure qui m'épiait à travers la meurtrière, ou plutôt une partie de la figure, car je ne pouvais apercevoir que l'œil et le bord de la joue.

En montant sur mon siège, je reconnus que ce n'était rien autre que le fermier qui m'avait tenu compagnie en route.

– Chut, mon garçon ! dit-il à demi-voix dans le plus pur anglais et non plus dans le patois de l'ouest comme le matin.

Il passait son doigt à travers l'étroite fente, pour m'inviter au silence.

– Parlez bas, ou il pourra arriver que la garde nous entende... Qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

– Comment avez-vous fait pour savoir où je suis ? demandai-je avec étonnement.

– Mais, mon homme, répondit-il, c'est que je connais cette maison-ci aussi bien que Beaufort lui-même la connaît. Avant que Badminton fût construit, mes frères et moi, nous avons passé plus d'un jour à grimper sur la vieille tour des Botelers. Ce n'est pas la première fois que j'ai parlé par cette fenêtre. Mais vite, voyons, que puis-je faire pour vous ?

– Je vous suis obligé, monsieur, répondis je, mais je crains que vous ne puissiez rien faire pour m'être utile, à moins vraiment, que vous ne soyez en mesure d'informer les amis que j'ai à l'armée, de ce qui m'est arrivé.

– Pour cela, je pourrais le faire, répondit le fermier Brown. Écoutez, mon garçon, ce que je vais vous dire à l'oreille et dont je n'ai soufflé mot à personne jusqu'à présent. Ma conscience me reproche parfois que nous étayons un Papiste, pour qu'il règne sur une nation protestante. Que les gouvernants soient comme les gouvernés, voilà mon opinion. Aux élections, j'ai fait à cheval le voyage à Sudbury, et j'ai voté pour Maître Evans, de Turnford, qui était en faveur des Exclusionnistes. Pour sûr, si le Bill en question avait été adopté, c'est le Duc qui serait assis sur le trône de son père. La loi aurait dit oui. À présent elle dit : non. C'est une bien drôle chose que la loi, avec ses oui, oui, ses non, non, comme ceux de Barclay, le Quaker, qui est venu par ici, complètement habillé de basane, et a qualifié le curé d'homme coiffé d'un clocher. La loi est là. Ce n'est pas la peine de tirer des coups de feu contre elle, ni de lui passer des piques au travers, ni de lancer contre elle un escadron. Si elle commence par dire non, elle dira non jusqu'à la fin du chapitre. Autant se battre contre le livre de la Genèse. Que Monmouth fasse

changer la loi, cela fera plus pour lui que tous les Ducs d'Angleterre. Car enfin, malgré tout, il est protestant, et je voudrais faire de mon mieux pour le servir.

– Voyez-vous, dis-je, le capitaine Lockarby sert dans le régiment du Colonel Saxon, à l'armée de Monmouth. Si les choses tournent mal pour moi, je regarderais comme une preuve de grande bienveillance de votre part que vous lui fassiez part de mon affection et lui demandiez d'annoncer l'événement de vive voix ou par une lettre, avec tous les ménagements nécessaires, aux gens de Havant. Si j'étais certain que cela sera fait, ce serait un grand soulagement pour mon esprit.

– Ce sera fait, mon garçon, dit le bon fermier. J'enverrai mon homme le plus sûr et mon cheval le plus rapide ce soir même, pour qu'on sache dans quel passe fâcheuse vous êtes. J'ai ici une lime qui pourrait vous être utile.

– Non, répondis-je, l'aide des hommes peut faire bien peu de chose pour moi ici.

– Il y avait autrefois un trou dans la voûte. Regardez en haut, et tâchez de voir s'il y a quelque trace d'une ouverture.

– La voûte est bien haute, répondis-je, en levant les yeux, mais il n'y a pas d'indice d'une ouverture.

– Il y en avait une, répéta-t-il. Mon frère Roger est descendu par là avec une corde. Dans l’ancien temps, c’était ainsi qu’on descendait les prisonniers, comme on fit pour Joseph, dans le puits. La porte est chose toute moderne.

– Qu'il y ait un trou, qu'il n'y en ait pas, cela ne peut me servir à rien, répondis-je. Il m'est impossible de grimper jusque-là.

Ne restez pas plus longtemps, mon ami, ou vous en aurez peut-être des ennuis.

– Alors adieu, mon brave cœur ! dit-il à demi voix.

Et l'œil gris, si plein d'honnêteté, disparut de la fenêtre, ainsi que le bout de joue rouge.

Bien des fois, pendant cette longue soirée, je levai les yeux, dans l'espoir insensé qu'il reviendrait peut-être.

Le moindre froissement des branches au dehors me faisait quitter mon siège, mais c'était bien pour la dernière fois que j'avais vu le fermier Brown.

Cette visite amicale, si courte qu'elle eût été, me soulagea grandement l'esprit, car j'avais la promesse d'un homme digne de confiance, que, quoi qu'il arrivât, mes amis sauraient quelque chose de mon sort.

Il faisait alors tout à fait sombre.

J'allais et venais dans la petite chambre, lorsque j'entendis la clef grincer dans la porte.

Le capitaine entra, portant une lampe et un grand bol de pain et de lait.

– Voici votre souper, mon ami, dit-il. Prenez-le, que vous ayez ou non de l'appétit, car cela vous donnera de la force pour vous conduire en homme quand viendra le moment que vous savez. On dit qu'il fut beau de voir mourir Mylord Russell sur le tertre de la Tour. Ayez du cœur. Que les gens puissent en dire autant de vous ! Sa Grâce est dans une terrible humeur. Il va et

vient, se mord la lèvre, serre les poings en homme qui peut à peine maîtriser sa colère. Il se peut que ce ne soit pas contre vous, mais je ne vois pas quelle autre chose l'a mis dans cette colère.

Je ne répondis point à ce consolateur du genre de Job.

Aussi me laissa-t-il bientôt, après avoir posé le bol sur le siège et la lampe à côté.

Je mangeai tout ce qui m'était servi et alors, me sentant mieux, je m'étendis sur la couchette et tombai dans un sommeil sans rêves.

Ce sommeil dura probablement trois ou quatre heures.

J'en fus tout à coup tiré par un bruit pareil à des grincements de gonds.

Je me mis sur mon séant et regardai autour de moi.

La lampe avait fini par s'éteindre et la cellule était plongée dans une obscurité impénétrable.

Une lueur grisâtre à un bout indiquait seule et vaguement la place de l'ouverture.

Ailleurs tout était d'une noirceur dense.

Je tendis l'oreille, mais je ne perçus aucun son.

Et pourtant j'étais certain de ne m'être point trompé, certain que le bruit qui m'avait éveillé s'était produit dans l'intérieur même de ma chambre.

Je me levai et fis à tâtons le tour des murs, en marchant lentement et promenant ma main sur les murs et la porte.

Puis, je passai en tous sens sur le sol pour me rendre compte de l'état du plancher.

Autour de moi, comme sous mes pieds je ne reconnus aucun changement.

Dès lors d'où venait le bruit ?

Je m'assois sur le bord du lit et attendis patiemment dans l'espoir de l'entendre une seconde fois.

Il se répéta bientôt.

C'était un gémissement sourd, un craquement pareil à celui qui se produit quand on remue avec lenteur et précaution une porte ou un volet restés longtemps immobiles.

En même temps, une lumière d'un jaune foncé parut en haut, sortant d'une mince fente dans le toit en voûte concave qui était au-dessus de moi.

Pendant que je l'épiais, cette fente s'élargit peu à peu et s'agrandit comme si l'on tirait un panneau à coulisses, et enfin je vis un trou assez grand, par lequel passait une tête qui me regardait, et dont le contour était dessiné par la lumière confuse qui se trouvait derrière elle.

Le bout noué d'une corde fut passé à travers cette ouverture et tomba presque sur le sol de la prison.

C'était une grosse et solide corde de chanvre, assez forte pour porter le poids d'un homme lourd, et en tirant dessus, je m'aperçus qu'elle était fortement assujettie en haut.

Évidemment mon bienfaiteur inconnu désirait que je m'en servisse pour monter.

Je le fis donc, en me servant d'une main après l'autre.

J'éprouvai quelque peine à passer mes épaules à travers le trou, et je réussis à atteindre la pièce qui se trouvait au-dessus.

Pendant que j'étais encore à me frotter les yeux après ce passage brusque de l'obscurité à la lumière, la corde fut rapidement remontée, et le panneau glissant refermé.

Pour ceux qui n'étaient point dans le secret, il ne restait rien qui pût expliquer ma disparition.

Je me trouvai en présence d'un homme replet, de petite taille, vêtu d'un justaucorps grossier et de culottes de basane, ce qui lui donnait jusqu'à un certain point l'air d'un valet d'écurie.

Il avait un large chapeau de feutre très enfoncé sur ses yeux et le bas de sa figure était entouré d'une épaisse cravate.

Il tenait une lanterne de corne, dont la lumière me permit de voir que la chambre, où nous nous trouvions, avait la même dimension que l'oubliette située au-dessous d'elle et n'en différait que par la présence d'une large fenêtre, qui donnait sur la parc.

Il n'y avait dans cette pièce aucun meuble, mais elle était traversée par une grande poutre, sur laquelle avait été assujettie la corde qui avait servi à mon ascension.

– Parlez bas, l'ami, dit l'inconnu. Les murs sont épais, et les portes ferment bien, mais je ne tiens pas à ce que vos gardiens sachent par quels moyens vous avez été volatilisé.

– À vrai dire, monsieur, répondis-je, je puis à peine croire que ce soit autre chose qu'un rêve. Il est extraordinaire qu'on puisse pénétrer aussi aisément dans ma prison, et plus extraordinaire encore pour moi de me trouver un ami qui veuille s'exposer ainsi pour moi.

– Regardez par ici, dit-il, en abaissant sa lanterne de façon à éclairer la partie du plancher où le panneau était encastrée, ne voyez-vous pas combien est vieille et moisie la maçonnerie qui l'entoure ? Cette ouverture du toit est aussi ancienne que le donjon même, et bien plus ancienne que la porte par laquelle vous y avez été introduit. C'était, en effet, une de ces cellules en forme de bouteille ou oubliettes, que les rudes gens de jadis avaient inventées pour garder sûrement leurs prisonniers. Une fois descendu par ce trou dans le puits aux parois de pierre, l'homme n'avait plus qu'à se ronger le cœur, car son destin était scellé. Et pourtant, comme vous le voyez, le même procédé qui jadis empêchait son évasion, vous a rendu aujourd'hui la liberté.

– Grâce à votre clémence, Monseigneur, dis-je, en jetant un regard pénétrant sur mon interlocuteur.

– À présent, assez de déguisement comme cela ! s'écria-t-il d'un ton boudeur, en rejetant en arrière le chapeau à larges bords et me montrant, ainsi que je m'y attendais, les traits du Duc. Même un jeune soldat sans expérience voit clair à travers mes efforts pour garder l'incognito. Je crains de ne faire qu'un

piètre conspirateur, capitaine, car j'ai le caractère ouvert… Oui, après tout, comme le vôtre. Je ne saurais prendre un meilleur terme de comparaison.

– Quand on a entendu une fois la voix de Votre Grâce, on ne l'oublie pas aisément, dis-je.

– Surtout quand elle parle de chanvre et de prisons, répondit-il en souriant. Mais si je vous ai fourré en prison, vous devez avouer que je vous ai offert une compensation en vous en retirant au bout de ma ligne, comme on tire une épinoche d'une bouteille. Mais comment en êtes-vous arrivé à me remettre de tels papiers en présence de mon conseil ?

– J'ai fait tout mon possible pour les remettre en particulier, dis-je, et je vous ai envoyé un message dans ce but.

– C'est vrai, répondit-il, mais il m'arrive des messages de cette sorte de tout soldat qui veut vendre son épée, de tout inventeur qui a la langue longue et la bourse plate. Comment deviner que l'affaire était réellement importante ?

– J'ai craint de laisser échapper une chance qui pourrait ne jamais revenir, dis-je. On m'a appris que Votre Grâce n'a que peu de loisir dans l'époque présente.

– Je ne saurais vous blâmer, répondit-il, en arpentant la pièce, mais c'était malencontreux. J'aurais pu dissimuler les dépêches, mais cela eût excité les soupçons. Votre plan aurait été percé à jour. Il y a bien des gens qui portent envie à ma haute fortune, et qui sauteraient sur une occasion de me nuire auprès du Roi Jacques. Sunderland ou Somers, n'importe lequel d'entre eux, attiseraient la moindre rumeur en une flamme qu'il serait impossible d'éteindre. Il n'y avait donc d'autre parti à prendre que de montrer les papiers. La langue la plus veni-

meuse n'a pu rien trouver à blâmer dans ma conduite. Quelle attitude auriez-vous conseillée en pareilles circonstances ?

– Celle qui aurait consisté à aller droit au but, répondis-je.

– Oui, oui, monsieur La Probité, mais les hommes publics sont tenus à marcher avec toute la précaution possible, car la ligne droite les conduirait trop souvent au bord du précipice. La Tour ne serait pas assez vaste pour loger tous ses hôtes, si tout le monde allait le cœur dans sa main. Mais à vous, dans ce tête-à-tête, je puis dire mes pensées véritables sans crainte d'être trahi ou mal compris. Je n'écrirai pas un mot sur du papier. Il faut que votre mémoire soit la feuille qui portera ma réponse à Monmouth. Et pour commencer, effacez-en tout ce que vous avez entendu dans la salle du Conseil. Que cela soit comme si l'on n'avait rien dit ! Est-ce fait ?

– Je comprends que cela ne représentait point les véritables pensées de Votre Grâce.

– Il s'en fallait de beaucoup, capitaine. Mais je vous en prie, dites-moi quelles raisons les rebelles ont-ils de compter sur le succès ? Vous avez dû entendre votre colonel et d'autres discuter sur ce sujet, ou remarquer d'après leur attitude ce qu'ils en pensaient. A-t-on bon espoir de tenir tête aux troupes du Roi ?

– Jusqu'à présent, répondis-je, on n'a eu que des succès.

– Contre les gens de la milice. Mais ils verront qu'il en est tout autrement quand ils auront affaire à des troupes exercées. Et pourtant !... et pourtant... Il y a une chose que je sais, c'est que tout échec de l'armée de Feversham causerait un soulèvement général dans tout le pays. D'autre part, le parti du Roi est actif. Chaque courrier nous apporte la nouvelle de renforcements par des levées. Albemarle maintient encore la milice dans

l'Ouest. Le comte de Pembroke est en armes dans le Comté de Wilts. Lord Lumley arrive de l'Est avec les troupes du Sussex. Le Comte d'Abingdon tient le Comté d'Oxford. À l'Université, les bonnets et les robes font partout place aux casques et aux cuirasses. Les régiments hollandais de Jacques se sont embarqués à Amsterdam. Et pourtant Monmouth a gagné deux batailles. Pourquoi n'en gagnerait-il pas une troisième. Les eaux sont troubles... bien troubles.

Le Duc allait et venait, les sourcils froncés, se disait tout cela à lui-même plutôt qu'à moi, hochait la tête de l'air d'un homme dans la plus embarrassante incertitude.

– Je voudrais que vous disiez à Monmouth, fit-il enfin, que je lui sais gré des papiers qu'il m'a envoyés, que je les lirai et les examinerai avec l'attention convenable, et que je l'aiderais si je n'étais entravé par des gens qui me serrent de près et qui me dénonceraient si je laissais voir mes véritables pensées. Dites-lui que s'il amène son armée dans ce pays-ci, je pourrai alors me déclarer ouvertement pour lui, mais que le faire en ce moment serait ruiner la fortune de ma maison sans lui être utile en quoi que ce soit. Pouvez-vous lui porter ce message ?

– Je le ferai, Votre Grâce.

– Dites-moi, demanda-t-il, comment Monmouth se comporte-t-il en cette entreprise.

– En chef sage et vaillant, répondis-je.

– C'est étrange, murmura-t-il. À la cour, on ne cessait de dire, par manière de plaisanterie, qu'il avait à peine assez d'énergie ou de constance pour achever une partie à la balle et qu'il jetait toujours sa raquette avant d'avoir amener le coup gagnant. Ses projets étaient comme une girouette, tournant à

tous les vents. Il n'avait de constant que son inconstance. Il est vrai qu'il a commandé les troupes du Roi en Écosse, mais tout le monde savait que Claverhouse et Dalzell ont été les véritables vainqueurs au Pont de Bothwell. À mon avis, il ressemble à ce Brutus de l'Histoire Romaine qui feignit d'être faible d'esprit pour masquer ses ambitions.

Le Duc avait repris ses propos qu'il adressait à lui-même plutôt qu'à moi.

Aussi ne fis-je aucune remarque, si ce n'est pour rappeler que Monmouth s'était gagné le cœur du petit peuple.

– C'est là qu'est sa force, dit Beaufort. Il a dans les veines le sang de sa mère. Il ne trouve pas indigne de serrer la patte sale de Jerry le rétameur, ou de disputer le prix de la course à un rustaud sur la pelouse du village. Ce sont ces mêmes rustauds qui l'ont soutenu, alors que des amis de la haute noblesse sont restés à l'écart. Je voudrais bien pouvoir lire dans l'avenir. Mais vous avez mon message, capitaine, et j'espère que si vous y changez quelque chose en le faisant connaître, ce sera pour y mettre plus de chaleur et de bienveillance. Maintenant il est temps que vous partiez, car les gardes seront relevés dans moins de trois heures et votre évasion sera découverte.

– Mais comment partir ? demandai-je.

– Par ici, répondit-il, en ouvrant la fenêtre et faisant glisser la corde sur la poutre dans ce sens. La corde sera peut-être trop courte d'un ou deux pieds, mais vous avez de la taille de reste pour y suppléer. Lorsque vous aurez pris terre, suivez le chemin sablé qui tourne à droite jusqu'à ce qu'il vous amène sous les grands arbres du parc. Le septième de ces arbres a une grosse branche qui passa par-dessus le mur de clôture. Grimpez sur cette branche et laissez-vous tomber de l'autre côté. Vous y

trouverez mon valet qui vous attend avec votre cheval. Et en selle, jouez de l'éperon, en toute hâte, avec la vitesse de la poste, dans la direction du Sud. Quand il fera jour, vous devrez vous trouver en dehors du terrain dangereux.

– Mon épée ! demandai-je.

– Tout ce qui vous appartient est ici. Redites à Monmouth ce que je vous ai dit et faites lui savoir que je vous ai traité avec toute la bienveillance possible.

– Mais que dira le Conseil de Votre Grâce, en apprenant ma disparition ?

– Peuh ! mon garçon, ne vous mettez pas en peine de cela. Je partirai pour Bristol dès la pointe du jour et je donnerai à mon conseil assez de sujets de réflexions pour qu'il n'ait pas le loisir de songer à ce que vous êtes devenu. Les soldats ne verront là qu'un autre exemple de l'intervention du Père du Mal, qui depuis longtemps passe pour être épris de cette cellule au-dessous de nous. Sur ma foi, si tout ce qu'on raconte est vrai, il s'y est passé assez de choses horribles pour faire sortir tout ce qu'il y a de diables dans l'abîme. Mais le temps presse. Passez sans bruit par la fenêtre. C'est cela ! Rappelez-vous le message.

– Adieu, Votre Grâce, répondis-je.

Et, saisissant la corde, je me laissai glisser à terre rapidement, sans bruit.

Alors il la remonta et ferma la fenêtre.

Lorsque je regardai autour de moi, mon regard tomba sur la fente étroite qui s'ouvrait sur ma cellule et à travers laquelle ce brave fermier Brown avait causé avec moi.

Une demi-heure auparavant, j'étais étendu sur la couchette de la prison, sans espoir, sans aucune idée d'évasion.

Et maintenant me voilà de nouveau au grand air.

Nulle main ne s'étend pour m'arrêter.

Je respire librement.

Prison et potence ont également disparu, comme de mauvais rêves qu'on chasse en se réveillant.

Le cœur, capable de se bien tremper, s'adoucit grâce à la certitude de la sécurité.

Aussi j'ai vu un honnête commerçant se comporter bravement tant qu'il fut convaincu que sa fortune avait été engloutie par l'Océan, mais perdre toute sa philosophie en apprenant que la nouvelle était fausse, et que ses biens avaient traversé le péril sains et saufs.

Pour ma part, assuré comme je le suis que le hasard n'a aucune part dans les affaires humaines, je sentais que j'avais été soumis à cette épreuve pour m'inspirer des pensées sérieuses, et que j'en avais été tiré afin de pouvoir traduire ces pensées en actes.

Comme gage des efforts que je ferais dans ce but, je me mis à genoux sur l'herbe à l'ombre de la tour des Botelers, et je priai, afin de devenir en ce monde un homme utile, d'obtenir le secours nécessaire pour m'élever au-dessus de mes besoins et de mes intérêts pour concourir à tout ce qui se ferait de bon ou de noble dans mon temps.

Il s'est bien passé cinquante ans, mes chers enfants, depuis le jour ou je courbai mon intelligence devant le grand Inconnu, dans le parc de Badminton éclairé par la lune, mais je puis dire sincèrement qu'à partir de ce jour-là jusqu'au jour présent, les objets, que je m'étais proposés, m'ont servi de boussole sur les flots sombres de la vie – boussole à laquelle il m'arrive parfois de ne point obéir – car la chair est faible et frêle, mais qui du moins a toujours été là, pour que je puisse la consulter dans les périodes de doute et de danger.

Le sentier de droite traversait des bosquets et longeait des pièces d'eau peuplées de carpes pendant un bon mille.

J'arrivai enfin à la rangée d'arbres qui suivait le mur de clôture.

Je ne vis pas un être vivant sur mon trajet, excepté une harde de daims qui s'enfuirent comme des ombres légères sous le clair de lune pâlissant.

Je me retournai.

Je vis les hautes tours et les pignons de l'aile des Botelers se dessiner en noir d'un air menaçant contre le ciel étoilé.

J'arrivai au septième arbre.

Je grimpai sur la grosse branche qui passait par-dessus la muraille du parc et je me laissai tomber de l'autre côté, où je trouvai mon bon vieux gris-pommelé m'attendant sous la surveillance d'un palefrenier.

Je m'élançai en selle, me ceignis une fois encore de mon épée et partie au galop, d'un train aussi rapide que le compor-

taient quatre jambes pleines de bonne volonté, pour retourner à mon point de départ.

Je chevauchai pendant toute cette nuit-là sans tirer les rênes, traversant des hameaux endormis, des fermes baignées de clair de lune, longeant des cours d'eau brillants, furtifs, franchissant des collines couvertes de bouleaux.

Quand le ciel d'Orient passa de la teinte rouge à la teinte écarlate, et que le grand soleil montra son bord par-dessus les hauteurs bleues du comté de Somerset, j'avais déjà accompli une bonne partie de mon trajet.

C'était au matin d'un jour de sabbat et de tous les villages arrivait le doux tintement d'appel des cloches.

Je ne portais alors sur moi plus de papiers compromettants.

Aussi pouvais-je voyager avec plus d'insouciance.

Quelque part, un gardien de route au regard pénétrant me demanda où j'allais, mais lorsque je lui eus répondu que je venais de chez Sa Grâce le Duc de Beaufort, cela suffit pour dissiper ses soupçons.

Plus loin, près d'Axbridge, je rencontrai un marchand de bestiaux qui se rendait à Wells au trot lourd de son cob luisant.

Je chevauchai quelque temps en sa compagnie et appris que toute la région nord du comté de Somerset était maintenant en pleine révolte, et que Wells, Shepton Mallet et Glastonbury étaient occupés par les volontaires en armes du Roi Monmouth.

Toutes les forces royales s'étaient repliées vers l'Ouest ou l'Est, jusqu'à ce qu'il leur vint des renforts.

En traversant les villages, je vis le drapeau bleu aux clochers des églises, les paysans s'exerçant sur la pelouse, et je n'aperçus nulle part de fantassins ou de dragons pour faire reconnaître l'autorité des Stuarts.

Mon trajet me fit passer par Shepton Diallet, l'auberge du joueur de flûte, Bridgewater, et North Petherton.

Enfin, quand arriva la fraîcheur du soir, j'arrêtai mon cheval fatigué à l'enseigne des *Mains jointes* et aperçus les clochers de Taunton dans la vallée au-dessous de moi.

Une cruche de bière pour le cavalier, un grand seau d'avoine pour le cheval rendirent leur ardeur à l'un et à l'autre, et nous nous étions remis en route, quand accoururent, descendant la pente avec toute la vitesse dont ils étaient capables, une quarantaine de cavaliers.

Ils allaient d'un tel train, que je m'arrêtai, ne sachant si c'étaient des amis ou des ennemis, mais quand ce tourbillon arriva près de moi, je reconnus dans les deux officiers qui les conduisaient, Ruben Lockarby et Sir Gervas Jérôme.

En me voyant, ils agitèrent les mains, et Ruben fit un bond qui le jeta sur la crinière de son cheval, où il resta un instant, jambe de çà, jambe de là, jusqu'au moment où l'animal le rejeta en selle.

– C'est Micah ! criait-il d'une voix haletante.

Après quoi il resta la bouche béante, les larmes jaillissant sur sa bonne figure.

– Corbleu, l'ami ! Comment êtes-vous venu ici ? dit Sir Gervas en me lardant avec son index comme pour s'assurer que j'étais là en chair et en os. Nous partions en enfants perdus dans le pays de Beaufort, pour le rosser et lui brûler sous le nez sa belle maison, s'il vous était arrivé malheur. Un valet d'écurie est arrivé il n'y a qu'un instant, envoyé par un fermier de là-bas, pour nous informer que vous étiez sous le coup d'une condamnation à mort. Sur quoi je suis parti, avec ma perruque à moitié frisée, et j'ai appris que l'ami Lockarby avait obtenu de Lord Grey un congé pour se rendre dans la Nord avec ces hommes. Mais comment avez-vous été traité ?

– Bien et mal, répondis-je en serrant les mains d'amis. La nuit dernière, je ne comptais pas voir un nouveau lever de soleil, et pourtant vous me revoyez ici bien portant, au complet. Mais il faudrait du temps pour raconter tout cela.

– Oui, et le Roi Monmouth sera sur les épines, en vous attendant. Volte-face, mes gars, et en route pour le camp. Jamais mission ne fut plus vite et plus heureusement terminée que la nôtre. Il aurait fait mauvais pour Badminton si vous aviez été endommagé.

Les troupiers firent demi-tour et revinrent au petit trot à Taunton, où je rentrai entre mes deux fidèles amis.

Ils m'apprirent tout ce qui s'était passé en mon absence, et de mon côté je leur contai mes aventures.

La nuit était venue avant que nous eussions franchi les portes.

J'y confiai Covenant aux soins du valet d'écurie du Maire et me rendis tout droit au château pour faire mon rapport sur ma mission.

XI – La querelle au conseil.

Au moment où je me présentai, le Conseil du Roi Monmouth était réuni, et mon entrée causa une joyeuse surprise, car on venait justement d'apprendre ma situation périlleuse.

La présence du Roi lui-même ne put empêcher plusieurs membres et parmi eux les deux vieux soldats de fortune, de se lever brusquement et de me serrer la main avec chaleur.

Monmouth dit, lui aussi, quelques mots pleins de grâce et m'invita à m'asseoir à la table avec les autres.

– Vous avez conquis le droit de prendre place dans notre Conseil, dit-il, et pour qu'il ne naisse point de jalousie parmi d'autres capitaines, en vous voyant au milieu de nous, je vous octroie présentement le titre spécial de commandant des éclaireurs, fonction qui n'ajoutera que peu, sinon rien, à votre tâche actuelle, dans l'état où sont maintenant nos forces, mais qui vous donnera la préséance sur vos camarades. Nous avons appris que vous avez été accueilli par Beaufort de la façon la plus rude et que vous étiez en terrible situation dans ses prisons. Mais vous êtes arrivé sain et sauf, sur les talons mêmes de l'homme qui a apporté la nouvelle. Dites-nous ce qui vous est survenu depuis le premier moment jusqu'à la fin.

J'aurais voulu me borner à parler de Beaufort et de son message, mais comme le Conseil semblait désireux d'entendre tout le récit de mon voyage, je dis en langage aussi bref, aussi simple que possible, les divers incidents qui m'étaient arrivés, l'embuscade des contrebandiers, la caverne, la capture de l'employé de l'Excise, le voyage à bord du lougre, comment j'avais

fait la connaissance du fermier Brown, comment j'avais été jeté en prison et en avais été délivré, le message que j'étais chargé d'apporter.

Tout cela fut écouté par le Conseil avec la plus grande attention.

De temps à autre, un juron mal contenu d'un courtisan, un gémissement et une prière d'un Puritain, montraient avec quel ardent intérêt on suivait les phases diverses de mon aventure. Mais ce qui attira le plus l'attention, ce fut le langage de Beaufort.

On m'interrompit plus d'une fois quand on croyait que je passais sur quelqu'une des choses dites ou faites sans donner le temps de l'apprécier.

Lorsque je fus enfin arrivé au bout, tout le monde resta silencieux.

On se regardait les uns les autres, à attendre que quelqu'un formulât une opinion.

– Sur ma parole, dit Monmouth, voici un jeune Ulysse, bien que son Odyssée n'ait exigé que trois jours pour s'accomplir. Scudéry ne serait pas aussi ennuyeuse si elle s'inspirait de cette caverne, de contrebandiers et de ce panneau à coulisse. Qu'en dites-vous, Grey ?

– En effet, il a eu sa part d'aventures, répondit le gentilhomme, et il a accompli sa mission en héraut intrépide et zélé. Vous dites que Beaufort ne vous a rien donné par écrit ?

– Pas un seul mot, Mylord, répondis-je.

– Et son message confidentiel consistait à dire qu'il était bien disposé pour nous et qu'il se joindrait à nous, si nous étions dans son pays.

– C'était bien le sens de ses paroles, Mylord.

– Et cependant, devant son conseil, il a prononcé des paroles amères contre nous. Il a fait un affront au Roi et il a traité fort légèrement ses justes appels à la loyauté de sa noblesse.

– Il l'a fait, répondis-je.

– Il voudrait bien se trouver à la fois des deux côtés de la haie, dit le Roi Monmouth. Un homme de cette sorte finira probablement par n'être ni de l'un ni de l'autre côté, mais au milieu des ronces. Il peut cependant se faire que nous ayons avantage à faire un mouvement de son côté, de manière à lui donner la possibilité de se déclarer.

– En tout cas, Votre Majesté se souvient, dit Saxon, que nous avons décidé de marcher dans la direction de Bristol et de faire une tentative sur la ville.

– On s'occupe à fortifier les ouvrages, dis-je, et il s'y trouve cinq mille volontaires du Comté de Gloucester. En passant, j'ai vu les ouvriers au travail sur les remparts.

– Si nous gagnons Beaufort, nous aurons la ville, dit Sir Stephen Timewell. Il s'y trouve déjà nombre de gens pieux et honnêtes, qui se réjouiraient de voir une armée protestante dans leurs murs. Si nous avions à faire le siège, nous pourrions compter sur leur concours.

– Grêle et éclairs ! s'écria le guerrier allemand avec une impatience que ne pouvait contenir la présence même du Roi,

comment nous parler de sièges et de blocus, alors que nous n'avons pas même une pièce de siège avec nous.

– Le Seigneur nous fournira des pièces de siège, s'écria Ferguson, de sa voix étrange et nasillarde. Le Seigneur n'a-t-il point brisé les tours de Jéricho sans l'aide de la poudre à canon. Le Seigneur n'a-t-il pas fait surgir le brave Robert Ferguson ? Ne l'a-t-il pas sauvé malgré trente-cinq sommations à comparaître et vingt-deux proclamations des impies ? Quelle chose lui est impossible ? Hosannah ! Hosannah !

– Le Docteur a raison, dit un Indépendant anglais à la face carrée, à la peau tannée, nous parlons trop des moyens de la chair, des chances du siècle, et nous comptons sans cette bienveillance céleste qui devrait nous servir de bâton sur les routes pleines de cailloux et de fondrières... Oui, messieurs, reprit-il, en élevant la voix et regardant les courtisans assis de l'autre côté de la table, vous pouvez accueillir d'un air moqueur les paroles pieuses, mais je vous le dis, c'est vous, avec vos pareils, qui attirerez sur cette armée la colère de Dieu.

– Et moi aussi, je le dis, cria d'un ton farouche un autre sectaire.

– Et moi aussi... Et moi aussi, crièrent plusieurs autres, parmi lesquels était Saxon.

– Est-ce que Votre Majesté trouve bon que nous soyons insultés à la table de votre propre Conseil ? s'écria un des courtisans, en se levant tout à coup, la figure rougie. Faudra-t-il que nous supportions encore longtemps cette violence, parce que nous avons la religion du gentilhomme, et que nous préférons la pratiquer dans le secret de nos cœurs plutôt qu'au coin des rues, avec ces Pharisiens.

– Ne parlez pas contre les Saints de Dieu, s'écria un Puritain d'un ton haut et farouche. J'entends au-dedans de moi une voix qui me dit qu'il vaudrait mieux te frapper à mort, oui, même en présence du Roi, plutôt que de te permettre de semer le mépris sur ceux qui ont été régénérés.

Plusieurs, des deux côtés, s'étaient levés.

Les mains étaient posées sur les poignées des épées et l'on échangeait des regards plus terribles que des coups de rapières.

Mais les conseillers plus calmes et plus raisonnables réussirent à rétablir la paix et à faire rasseoir à leurs places les adversaires qui se chamaillaient.

– Qu'est-ce à dire, messieurs, s'écria le Roi, la figure assombrie par la colère, quand le silence fut enfin rétabli. Est-ce là que s'arrête mon autorité, au point qu'on bavarde et qu'on se dispute comme si la salle de mon Conseil était celle d'une taverne de Fleet-Street ? Est-ce ainsi que vous respectez ma personne ? Je vous le dis, j'aimerais mieux renoncer pour toujours à mes justes droits sur la couronne, et retourner en Hollande, ou consacrer mon épée à la défense de la Chrétienté contre le Turc que de souffrir pareille indignité. Si quelqu'un est convaincu d'avoir excité la discorde chez les soldats ou parmi les citoyens sous couleur de religion, je sais ce que j'aurai à faire à son égard. Que chacun prêche aux siens, que nul ne se mêle du troupeau de son prochain. Quant à vous, Mr Bramwell, et Mr Joyce, ainsi que vous, Mr Henry Nuttall, nous vous regarderons comme dispensés d'assister à ces réunions jusqu'au jour où nous songerons de nouveau à vous. Vous pouvez maintenant vous séparer et rentrer chacun dans vos quartiers. Demain matin, avec l'aide de Dieu, nous nous mettrons en route dans la direction du Nord, pour voir quelle fortune attend notre entreprise dans ces contrées.

Le Roi s'inclina pour faire entendre que la réunion officielle était terminée, et prenant Lord Grey à part, dans une embrasure de fenêtre, il s'entretint avec lui d'un air préoccupé.

Les Courtisans, qui comptaient parmi eux plusieurs Anglais et des gentilshommes étrangers, venus avec quelques esquires des comtés de Devon et de Somerset, sortirent en masse, l'air provocateur, avec un grand bruit d'éperons et de sabres.

Les Puritains se groupèrent, la mine grave, et partirent, après eux, non point avec des façons réservées, et les yeux baissés, comme ils le faisaient d'ordinaire, mais avec les traits farouches, les sourcils froncés, et tels que les Juifs d'autrefois se montraient quand l'appel « À vos tentes, Israël » vibrait encore à leurs oreilles.

Véritablement la discorde religieuse, l'ardeur sectaire étaient dans l'air.

Au dehors, sur la pelouse du château, les voix des prédicants montaient comme un bourdonnement d'insectes.

Tous les chariots, les barils, les caisses que le hasard avait mis à leur disposition étaient changés en autant de chaires, chacune ayant son orateur et son petit cercle d'auditeurs empressés.

Ici c'était un volontaire de Taunton, en costume de bure, en bottes montantes et à bandoulière, qui dissertait sur la Justification par les œuvres.

Ailleurs un grenadier de la milice, à l'habit d'un rouge flamboyant, aux buffleteries blanches, s'enfonçait dans le mystère de la Trinité.

Sur certains points, où les chaires improvisées étaient trop rapprochées, les sermons avaient tourné en une ardente discussion entre les deux prédicateurs, et l'auditoire y participait par des murmures sourds, des gémissements, et chacun applaudissait le champion dont les doctrines étaient les plus conformes aux siennes.

Ce fut à travers cette scène, rendue plus frappante encore par la lueur rouge et tremblotante des feux de bivouacs, que je me frayai passage, le cœur lourd, car je sentais combien il était vain d'espérer le succès, quand régnait tant de discorde.

Quant à Saxon, ses yeux brillaient.

Il se frottait les mains avec satisfaction.

– Le ferment opère, dit-il, et ce ferment produira des résultats.

– Je ne vois pas ce qui peut en sortir, si ce n'est du désordre et de la faiblesse, répondis-je.

– Il en sortira de bons soldats, mon garçon, dit-il. Ils sont en train de s'aiguiser, chacun de la façon qui lui est propre, sur la pierre de la religion. Ces disputes engendrent des fanatiques, et le fanatique est l'étoffe dont sont fait les conquérants. N'avez-vous pas entendu dire que l'armée du Vieux Noll était divisée entre Presbytériens, Indépendants, Antinomiens, Hommes de la Cinquième Monarchie, Brownistes, et une vingtaine d'autres sectes, dont les querelles ont créé les plus beaux régiments qui se soient jamais alignés sur un champ de bataille.

Ainsi que le font ceux qui établissent leur foi
Sur l'épée et le fusil comme texte sacré.

« Vous connaissez ce distique du vieux Samuel. Je vous le dis, j'aime mieux les voir occupés à cela qu'à leur exercice, avec toutes leurs bisbilles et leur vacarme.

– Mais ce désaccord au Conseil ? demandai-je.

– Ah ! cela c'est chose plus grave. Toutes les religions peuvent se souder ensemble. Mais le Puritain et le Libertin, c'est comme l'huile et l'eau. Mais le Puritain, c'est l'huile, car il est toujours en haut. Ces courtisans n'ont en vue qu'eux-mêmes ; tandis que les autres ont derrière eux l'élite, le nerf de l'armée. Il est heureux qu'on se mette en marche demain. Les troupes royales, ainsi quel je l'ai appris, affluent dans la plaine de Salisbury, mais leur artillerie et leurs convois de vivres les retardent. Elles savent bien qu'elles doivent apporter tout ce qui leur est nécessaire et qu'elles doivent compter fort peu sur le bon vouloir des paysans de la contrée. Ah ! l'ami Buyse, comment cela va-t-il ?

– *Gans gut*, dit le gros Allemand, qui surgit devant nous dans l'obscurité. Mais Sapperment ! Quelles clameurs ! quels croassements, on dirait une volée de corneilles au moment du coucher. Vous autres Anglais, vous êtes... oui, tonnerre et éclair ! un singulier peuple. Il n'y en a pas deux d'entre vous sous le ciel qui soient du même avis sur n'importe quel sujet. Le Cavalier tient à son bel habit et à son franc-parler. Le Puritain vous coupera la gorge plutôt que de renoncer à son costume sombre et à sa Bible. « Le Roi Jacques I » crient les uns. « Le Roi Monmouth » crient les paysans. « Le Roi Jésus » disent les Hommes de la cinquième Monarchie : « À bas tous les Rois ! » crient Maître Wade et quelques autres qui tiennent pour la République.

« Depuis le jour où je me suis embarqué à Amsterdam sur le Helderenbergh, je me suis toujours senti la tête tourner quand j'ai taché de comprendre ce que vous voulez, car avant que l'un ait fini d'expliquer son affaire, et que je commence à voir un peu clair dans le *Finsterniss* (les ténèbres), un autre arrive avec une autre histoire, et me voilà dans le même embarras qu'au premier moment. Mais vous, mon jeune Hercule, je suis vraiment content de vous voir revenu sain et sauf. J'hésite un peu à vous tendre ma main, après le traitement que vous lui avez fait subir récemment. J'espère que vous ne vous en portez que mieux, malgré les dangers que vous avez courus.

– À vrai dire, répondis-je, je me sens les paupières très lourdes. À part une heure ou deux sur le lougre et à peu près autant de temps sur la couchette de la prison, je n'ai pas fermé l'œil depuis que j'ai quitté le camp.

– Rassemblement au second coup de clairon, vers huit heures ! dit Saxon. Donc nous allons vous quitter pour que vous puissiez vous reposer de vos fatigues.

Les deux vieux soldats, après m'avoir fait de la tête un signe d'adieu, se dirigèrent ensemble à grands pas vers la rue encombrée qui se nommait Fore Street, pendant que je me frayais passage de mon mieux pour gagner la demeure hospitalière du Maire.

Et il me fallut recommencer mon récit d'un bout à l'autre, avant qu'on me permît enfin de rentrer dans ma chambre.

Le dernier épisode de ce roman a pour titre : La Bataille de Sedgemoor.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Avril 2004

—

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.